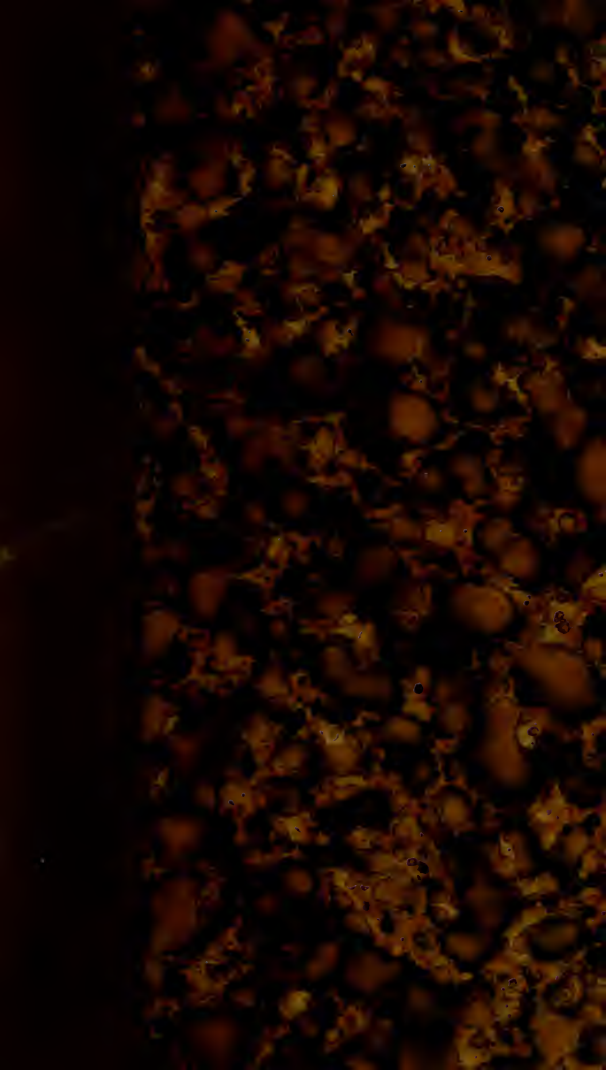

2 vol
30 P

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Francis
Coll. Spec

POÉSIES
DU PERE
DUCERCEAU.
TOME I.

POÉSIES

DU PERE

DU CERCEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME I.

A PARIS,

Chez EUGÈNE ONFROY, Libraire, rue du Hurepoix, près du pont S. Michel, n° 17.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

V 2 101

BIBLIOTHECA

PQ
1794
.D67
1785
V.1
colloque.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A M. ESTIENNE, LIBRAIRE,

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poésies.

MONSIEUR Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu, quartier, Monsieur Estienne.
Jamais en rien, vous le savez, hélas!
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souvienne;
Et si l'ai fait, encor posez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne;
Les rancuniés sont mal-menés là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une ame bien chrétienne:
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Je sais qu'en l'art de bien mouler un livre,
Vous égalez ces Estienne fameux
Que vous comptez au rang de vos aïeux;

Et qui dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur siécle a tant prisé dans eux.
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,
Pour m'imprimer, revenant sur leurs pas,
Ils se pourroient échapper de la barque,
Où tous mortels vont après leur trépas;
Fût-ce Robert, ou fût-ce Charle Estienne,
Je lui dirois toujours la même antienne:
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin misanthrope
Me fasse ici le prendre sur ce ton:
J'aime la gloire en enfant d'Hélicon;
Mais tel souvent après elle galope,
Dont le Pégase à chaque moment choppe,
Et qu'elle fuit, comme on fuit un larron.
Je la connois, j'ai fait son horoscope:
Quand on dit oui, la quinteuse dit non.
Or, s'il vous plaît, en pareil accessoire,
Irois-je faire un procès à la gloire?
Procès sur quoi? D'ailleurs, c'est un grand cas
Si par procès la Dame s'apprivoise;
Mais faisons mieux, et pour éviter noise,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Vous me direz: Cela vous plaît à dire;
Je sais le cas qu'on fait de vos écrits,
Les ai souvent ouï priser et lire
Par maints quidams, sois disant beaux esprits;

La presse est grande à les faire transcrire,
Or mieux vaudroient moulés que manuscrits.
Graces vous rends de votre courtoisie ;
Car c'est de vous que part le compliment :
Honteux serois de mentir si crûment
A mon profit ; de vous, c'est ambroisie
Que je savoure assez bénignement.
Mais que mes vers soient bonne marchandise,
Comme prêchez ; ou de mauvais aloi,
Comme, entre nous, me le paroît à moi ;
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise,
Ne laisserois de vous dire tout bas,
Pour des raisons que trouverez de mise :
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Quelque parfait que puisse être un ouvrage,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour ;
Presque toujours il reçoit du dommage ;
Maint en ai vu se hâler au grand jour.
Sur quoi souvent à par moi je recole :
Petit écrit donné sous le manteau,
Qu'on se dérobe, et qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toujours beau,
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole ;
Qu'il cesse d'être et secret et nouveau,
On n'en voudra débourser une obole.
J'ai ce sonnet, mon voisin ne l'a pas ;
Voilà par où le sonnet m'a su plaire :

Ce point de vue en fait le grand appas ;
Est-il public ? n'en fait-on plus mystère ?
Il perd son sel dès-lors, et tombe à bas.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulés on ne pardonne pas :
Dans les premiers on les nomme licences ;
Là, tout s'excuse et se passe au gros sas ;
Dans les seconds, la moindre tache est crime.
Point de quartier de la part d'un Lecteur,
Qui sur le tour, la cadence et la rime,
Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur.
Tant que mes vers, sous la simple écriture,
N'étant moulés, ni reliés en veau,
Dans les réduits iront *incognitò*,
Pour eux ne crains de fâcheuse aventure :
La pitié seule, en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins,
De coups de bec : mais sur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon,
Point ne seroit de petit compagnon,
Point de grimaud qui ne me fît la nique ;
Tels en savez qu'on a mis en beaux draps.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui.
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toujours prêts à donner sur autrui,

Pour l'accabler l'attendent au passage.
Nouvel Auteur qui se met sur les rangs,
A son début doit compter, s'il est sage,
De bien payer à ces petits tyrans
Sa bien-venue et son apprentissage.
Pour les lauriers, et la gloire, et l'encens
Qu'aux siens Phébus assigne pour tout gage,
Qu'il ne prétende être admis à partage;
Leur part en souffre, et c'est, selon leur sens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là, que de gens sur les bras!
Leur tenir tête, et montrer bon visage,
Seroit le mieux, si j'avois du courage;
Mais il me manque, et je crains les combats.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Je le vois bien, contre toute aventure,
L'espoir flatteur du débit vous rassure;
Car, encor bien que soyez gracieux,
Point ne croirai, soit dit sans vous déplaire,
Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux.
Si le faisiez, ne seriez bon Libraire.
Mais s'il avient, comme tout se peut faire,
Que mes écrits, par un triste destin,
Triste pour sûr, mais assez ordinaire,
De la boutique aillent au magasin,
Et que de là moisis dans la poussière,
Ils soient enfin livrés à la beurrière,
Et tous en bloc vendus pour un douzain;

Qu'en direz-vous ? Ce seroit bien le pire,
Vous en seriez pour nombre de ducats ;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous disant, avois-je tort de dire :
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas?
Mais supposons, contre toute apparence,
Que lesdits Vers, puisqu'ainsi vous le plaît,
Par la faveur d'une heureuse influence,
Seront prisés, et vendus, qui plus est,
Je ne dis pas que ne soit quelque chose ;
Force écrivains s'en contenteroient bien ;
Et puis, de gloire une petite dose
Chez les rimeurs ne gâta jamais rien.
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,
Et que l'auteur en soit plus à son aise?
J'ai vu, pour moi, bien des gens en douter ;
Maints en connois qu'on a menés bien roide,
Et comme on dit, plus vîte que le pas ;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide :
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Pour ces raisons, et pour bien d'autres causes
Que sur ce point je pourrois alléguer,
Mes petits vers resteront lettres closes,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître ;
Quand serai mort, alors serez le maître.
Si demandez, quand sera? vous dirai,

Que ce sera le plus tard que pourrai.
Vous convient donc un peu de tems attendre:
Et vous prendrez, je crois, le tout en gré.
Ne voudriez que je m'allasse pendre
Pour abréger; au moins rien n'en ferai:
Si le comptiez, compteriez sans votre hôte;
Mais moi défunt, je suis à vous sans faute.
Prenez mes vers, faites-en vos choux gras;
Force sera de souffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire:
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Ne sais-je même encor, quand j'y pense,
S'il y feroit bien sûr après ma mort;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépense,
Que n'aye eu tems de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaise,
Sont quelquefois d'humeur assez mauvaise:
On parle tant par-tout de revenans!
Si par hasard j'allois être du nombre:
Ce que je pense étant chez les vivans,
Le penserois tout de même étant ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'apperçois que chez vous on s'empresse
A me mouler, et mettre sous la presse,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas
Sur le minuit quelquefois ne revienne,
En vous criant: Quartier, Monsieur Estienne!
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

RÉPONSE

POUR

M. ESTIENNE,

A la Pièce précédente.

MON Révérend, vous serez imprimé.
Vous avez beau répéter votre antienne,
A vos raisons sourd est Monsieur Estienne :
Toujours il fut de vos vers si charmé,
Qu'en vous moulant il veut se satisfaire :
Les connoisseurs ne sont d'avis contraire ;
Il en a vu plus de six des meilleurs,
Gens de goût fin et rigides censeurs,
Qui contre vous ont porté la sentence.
Quoi ! de ce coup vous semblez alarmé ?
Si faut-il bien que preniez patience ;
Mon Révérend, vous serez imprimé.
Dieux ! qu'un Auteur se connoît peu soi-même,
Ou qu'il se juge avec peu d'équité !
Tel qui se montre, est un fat rebuté ;
Tel qui se cache, est d'un mérite extrême.
Depuis long-tems je hante le Public ;
Ne redoutez son œil de basilic :
Plus il sera pénétrant et critique,

Plus gagnerez à la fin du procès :
Quand, comme vous, on est sûr du succès,
Son jugement est un panégyrique ;
D'où je conclus, sans peur d'être blâmé,
Mon Révérend, que serez imprimé.
Ce que produit votre excellent génie,
Dès qu'il paroît, d'abord est admiré :
Auriez-vous donc assez de tyrannie,
Seriez-vous père assez dénaturé,
Pour envier à ces enfans aimables
Le sort heureux d'être par-tout chéris ?
On m'importune, on le veut ; tout Paris
Et la province en cela sont semblables.
Les avoir faits n'est qu'un demi bonheur ;
Les avancer, et les mettre en honneur,
Voilà la marque et façon d'un bon père.
Ainsi bientôt, soit fait sans vous déplaire,
Pour que leur los ne soit point supprimé,
Mon Révérend, vous serez imprimé.
Hé, savez-vous aujourd'hui dans le monde,
Qui veut paroître et trouver des lecteurs ?
C'est un amas d'insipides Auteurs,
Dont la plume est en sottises féconde :
Délivrez-nous des Outfles, des Gongans,
De cent livres de fade contexture :
Un seul rayon de vos écrits brillans,
Fera tomber ces fatras dans l'ordure.
Chacun en vous se veut dédommager,

Et ses ennuis par vos vers alléger;
On les attend avec impatience:
Tenez-vous donc pour très-dûment sommé,
Car aussi-bien j'ai promis par avance,
Mon Révérend, que serez imprimé.

En mots choisis que ne puis-je vous dire,
Dans mon esprit quel haut rang vous tenez!
Pour poliment, pour plaisamment écrire,
Le premier pas sans nul doute obtenez.
Rire, en usant de figures cyniques,
En alarmant les oreilles pudiques,
Sera toujours un vulgaire talent;
Mais employer la fine raillerie,
Tout le piquant de la plaisanterie,
Sans hasarder un seul mot messéant,
C'est un talent aussi beau qu'il est rare,
Et de plein droit à vous seul réservé.
Par conséquent Estienne vous déclare,
Mon Révérend, que serez imprimé.

Je m'en rapporte à l'estime publique,
Qui loue en vous le plus pur sel attique,
Et ce n'est pas sans juste fondement:
Dans vos écrits tout est grâce, enjoûment,
Légéreté, badinage élégant;
Le lys en fleur ne vaut par votre Epine;
Votre Rocher efface les palais;
A vos Pâtés cèdent nos meilleurs mets;
Votre Bouquet répand odeur divine.

Moins un sujet vous offre de lueur,
Plus vous brillez ; et petit créateur,
Vous produisez d'un néant quelque chose :
Entre vos mains le chardon devient rose ;
Et par ne sai quel secret merveilleux,
Vous rendez tout maniable et docile ;
Vous savez faire, esprit industrieux,
Objet charmant, de spectacle hideux,
Jardin fleuri, de champ sec et stérile ;
Le papillon est dans votre tableau
Plus varié, plus éclatant, plus beau,
Qu'outre les mers ne le produit nature ;
La poule, en soi de si mince figure,
Par vos couleurs vainc l'oiseau de Junon,
Malgré sa pompe et sa démarche altière ;
Art précieux, inimitable don,
De triompher en aride matière.
Mais pour tracer votre éloge en un mot,
Vous êtes mis par plus d'un juge habile,
Chez les François à côté de Marot,
Chez les Latins à côté de Virgile.
Conclusion, tout bien examiné,
Mon Révérend, vous serez imprimé.
Embrassez donc la vérité connue ;
Lui résister, n'est d'une ame ingénue.
Votre destin est de prendre l'essort ;
Nous n'attendrons, pour cause, votre mort :
Vivez, vivez autant que vos Ouvrages,

Cela veut dire autant que tous les âges ;
Et ne laissez votre muse en repos.
Elle nous doit six tributs chaque année,
J'ai mes raisons pour tenir ce propos ;
Mais revenez dans l'île fortunée.
Sur le Parnasse on ignore l'Auron,
Fuyez ses bords ; la source de la Seine
Est un canal de la noble fontaine
Où vont puiser les enfans d'Apollon ;
Tout aide ici la poétique audace,
Revenez-y, reprenez votre place ;
J'offre des vœux pour votre prompt retour.
Que n'ai-je en main l'autorité suprême !
Vous êtes fait pour paroître au grand jour ;
Paris entier vous souhaite, vous aime,
Hormis peut-être un vil tas de grimauds,
Fiers ennemis, méprisables rivaux.

ÉPITRE II.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAINE,

Sur un préſent de vingt-deux Pâtés qu'il avoit envoyés aux Jéſuites qui ſont chargés du Journal de Trévoux.

PLEINS de vos dons, comblés de vos bienfaits,
Prince, en bonté des Princes le modèle,
Encor faut-il en Vers, bons ou mauvais,
D'un compliment faire aujourd'hui les frais,
Et vous en dire au moins quelque nouvelle.
D'autres défauts on nous reproche assez,
Comme il appert par maints et maints volumes
Faits en ce tems, et faits aux tems passés,
Que gens de bien ont chez eux ramassés;
Mais pour ingrats, jamais nous ne le fûmes:
Sur-tout savons comme l'on doit priser
Tout don qui part d'une auguste Personne;
Et qu'on ne peut assez préconiser
Et le présent, et celui qui le donne.
En cas pareil nous faisons tous effort:

Pour vous, grand Prince, on ne sauroit trop faire;
Mais pour telle œuvre il faudroit un Homère.
Moi qui de reins ne me sens assez fort,
Bien mieux ferai de venir à l'histoire
De vos Pâtés. Ils vinrent à bon port
Tous vingt et deux, si j'ai bonne mémoire;
Pas un ne fut perdu dans le charroi:
Malgré la crotte, et la pluie, et l'orage,
Tout arriva sans déchet ni dommage,
Tant prudemment fut conduit le convoi.
Or, quand il vint terminer sa carrière
Dans le Collége à qui LOUIS LE GRAND,
Roi des François, et votre auguste Père,
Donna son nom, par grâce singulière,
Dieu sait s'il fit du fracas en entrant.
Parut alors le docte abbé Boissière,
Qui minutant quelque beau compliment,
Beau pour le sûr, car d'autre n'en sait faire,
En conducteur s'avança gravement.
A son aspect, nous crûmes bonnement,
Qu'en qualité de Bibliothécaire
De Votre Altesse, il venoit de sa part
Nous apporter Livres plein un brancart,
Ou Manuscrits de note non vulgaire:
Vous eussiez vu nos Savans accourir,
Et tous, voulant s'éclaircir de la chose,
Du conducteur à l'envi s'enquérir,

Si c'étoit Grec ou Latin, Vers ou Prose,
De quel volume? Et comme entre Savans
Sur tout cela les goûts sont différens,
Tel pour l'Hébreu, tel pour le Grec opine.
On s'échauffoit, et l'on disputoit fort,
Quand le convoi tirant vers la Cuisine,
Mit sur ce point tous nos Savans d'accord.
Vers eux alors le docte Abbé s'avance,
Et d'un ton haut dit: Pères Révérends,
Point de débats, vous serez tous contens:
Chacun de vous peut, selon sa science,
Sur Livres tels exercer ses talens.
Tous sont complets et de bonne nature,
In Folio, reliés à profit,
Dorés sur tranche, et sur la couverture:
Mieux n'auroit fait Boyer * sans contredit.
Point n'y verrez Livres de contrebande,
N'en ayez peur; mais beaux et bons Journaux,
Non de Leipsic, Angleterre ou Hollande,
Mais Journaux tels que l'on les fait à Seaux.
Pour en juger doctement, Son Altesse
Aux Ecrivains de Trévoux les adresse;
Feuilletez-les, et direz avec nous
Qu'ils sont parfaits, et que dans leur espèce
Ils valent bien ceux qu'on fait à Trévoux.
Quand l'Orateur eut exercé sa langue,
En tels propos de chacun fort goûtés,

* *Fameux Relieur.*

On lui donna pour prix de sa harangue,
Un des Journaux qu'il avoit apportés.
A Tourneli, grand docteur de Sorbonne,
Qui de Trévoux revise les Ecrits,
Fut envoyé par discrète personne
Pareil Volume, et l'un des mieux fournis,
Afin qu'il pût en dire son avis.
De vingt et deux, en bonne arithmétique,
Qui deux retranche, il n'en reste que vingt:
C'étoit encor pour nous de la pratique.
Pour partager le travail, il convint
Chercher secours. D'abord au grand La Chaize,
D'avis commun, il en fut dépêché
Deux des plus beaux, pour les lire à son aise.
Bien que d'affaire il soit moult empêché,
Point ne doutez qu'en homme prude et sage,
Il n'ait trouvé du tems pour cet Ouvrage:
Il suffisoit, Prince, qu'il vînt de vous;
Et l'on sait bien, quelque soin qui le presse,
Qu'il quitte tout pour servir Votre Altesse;
A son exemple autant en faisons nous.
Quatre pareils à la mense commune
Furent livrés: ce qui vint bien à point;
Car nos Profès, gens tendres de pécune,
De tels Journaux chez eux ne lisent point.
Or, encor bien que par male fortune,
L'âge à plusieurs affoiblissant les yeux,
Leur ait rendu les paupières moins nettes,

Soyez

Soyez certain, Prince, que le plus vieux
Les a pourtant fort bien lus sans lunettes.
Pour les petits Loyolas nouveau-nés,
Qui font à part leurs saintes caravanes,
Sevrés du monde et de tous soins profanes,
Deux des Journaux ont été destinés:
Toute autre étude on sait leur interdire;
Mais il est bon, comme nous semble à tous,
Qu'en ces Journaux, dont nous sommes jaloux,
Dès l'âge tendre ils apprennent à lire
Jusques où va votre bonté pour nous.
Douze restoient, douze pour le Collége;
Deux tiers pour nous, un tiers pour les Préfets.
C'est des aînés le droit et privilége,
En maint pays un tiers pour les Cadets,
Quelquefois rien, ou peu par aventure:
Mais nous avons trouvé la loi trop dure;
Ne voulant pas d'ailleurs très-prudemment,
Que quand un jour on viendroit les semondre
De nous aider pour le remercîment,
Comme autrefois ils pussent nous répondre
Nescio vos; qu'on venoit un peu tard
Leur demander, en leur faisant caresse,
Vers bien tournés, et polis avec art,
Pour des Pâtés, ou mets de telle espèce,
Dont ils n'auroient pourtant mangé le lard.
Après qu'ainsi l'on eut fait le partage,
Convint vaquer aux huit pour nous restés,

Huit des plus beaux, si les ai bien cotés;
Les oublier eût été grand dommage,
Et maint savant les auroit regrettés:
De Livres tels ne faut perdre une page.
A l'examen ils furent donc cités.
Quand avec pompe on les eut apportés,
Chacun se mit de grand cœur à l'ouvrage:
C'étoit un zèle, une ardeur, un courage!
Onc n'avez vu Journaux mieux feuilletés.
En feuilletant, on fit à l'ordinaire,
Sur le dessein, l'ordre et l'arrangement,
Mainte remarque et maint beau commentaire.
Quoique, pour moi, n'y sois Grec autrement,
A tout hasard j'en fis pareillement,
Et je disois: Faut avouer l'affaire,
Princes toujours dans ce qu'ils daignent faire,
Savent répandre un certain agrément:
Au style, au tour qui passe le vulgaire,
A ne sais quoi, qui plaît ne sais comment,
On reconnoit toujours leur caractère;
Tout ce qu'ils font, ils le font noblement.
Comme l'ouvrage étoit de longue haleine,
Il y fallut maintes fois revenir:
Mais pour vous, Prince, on ne plaint point sa peine;
On eût voulu pouvoir ne point finir;
On s'y portoit gaîment, et je vous jure
Que de ces doux et délicats journaux

Onc un moment n'ennuya la lecture :
Jeunes et vieux les trouvèrent fort beaux.
Or, quand chacun en eut sa fourniture,
Et que l'on vint à parler d'écriture,
A demander Madrigaux ou Sonnets
D'après Marot, ou bien d'après Voiture,
Pour célébrer et chanter vos bienfaits,
Maint s'excusoit sur un Si, sur un Mais;
Et dans l'ébat tel avoit fait merveille,
Qui commença lors à baisser l'oreille :
Non que chacun ne sentît dans le cœur
Tout le retour et la reconnoissance
Que méritoit votre magnificence ;
Mais l'entreprise à plus d'un faisoit peur :
Aussi n'étoit-ce une petite affaire ;
Car, quoiqu'on fût charmé de vos bontés,
Rimer des Vers dignes d'être goûtés
D'un Prince à qui l'excellent seul peut plaire,
Est chose, au moins, plus difficile à faire,
Que recevoir et manger des Pâtés.
Que plût à Dieu, que de ce sel attique,
Qu'en votre Cour on sème à pleine main,
A notre Muse écolière et rustique,
Dans les Pâtés fût venu quelque grain!
Que Malezieu, que Genest le Lyrique,
Qui des bons Vers ont trouvé la fabrique,
Eussent daigné de leur Art tout divin
Nous enseigner la savante pratique,

Et nous prêter un peu de ce goût fin
Qui fait par-tout priser leur Poétique !
Eussiez été, sans crainte de critique,
Servi plutôt aujourd'hui que demain.
Mais, Prince, hélas ! comme bien pouvez croire,
A nous chétifs n'appartient telle gloire.
Vers bien rimés ne cherchez point ici,
Et telle quelle agréez notre offrande;
Plus n'en savons. Peut-être de ceux-ci,
Où des Pâtés ai tracé la légende,
Prince, rirez, et la Princesse aussi :
Or, riez-en, ne vous en faites faute ;
Car vous le dis, Prince, si vous comptez
Avoir des Vers qui vaillent les Pâtés,
Est tout certain que comptez sans votre hôte.
Outre que l'Art chez nous ne va si loin,
Trop bien savez, prudent comme vous êtes,
Que dans ce tems, quoiqu'on cherche avec soin,
Est plus aisé de trouver, au besoin,
Bons Pâtissiers, que trouver bons Poëtes.

ÉPITRE III.

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS,

Sur ce qu'il avoit mandé à l'Auteur, que n'entendant point parler de lui, il l'avoit cru mort, & avoit dit nombre de De profundis *à son intention.*

De vos nombreux et beaux *De profundis*,
Seigneur Prélat, bien grand-merci vous dis:
Toujours ai fait grand cas de vos prières,
Toujours de même en veux faire grand cas:
Mais celles-ci sont un peu meurtrières;
J'en ai tremblé, je ne le cele pas.
De ma frayeur, peut-être allez-vous rire,
Et vous direz que je m'alarme à tort;
A tout cela je n'ai qu'un mot à dire:
De profundis semble appeler la mort;
Et réciter dans la forme ordinaire
Avant le tems ce Pseaume mortuaire,
C'est réveiller, comme on dit, chat qui dort.
Car que sait-on? la mort peu charitable,
Qui lors peut-être à moi ne pensoit pas,
Au triste son d'un Verset lamentable

Peut, revenant tout d'un coup sur ses pas,
Se raviser; et comme il n'est que chance,
Si la camarde alloit, sans autre avis,
Dire en portant contre moi la sentence:
Hapons toujours celui-ci par avance,
Il est loti de ses *De profundis*.
Seigneur Prélat, vous en auriez, sans doute,
Quelque regret, ou je vous connois mal;
Et vous diriez dans le cœur: il m'en coûte
Un serviteur zélé, certe, et loyal.
Mais cependant j'en tiendrois pour mon compte;
Et quand là-bas la mort nous a reclus,
Ne faut penser qu'ici haut on remonte:
Depuis long-tems la mode n'en est plus.
Bien est-il vrai, si l'on en croit l'histoire,
Qu'aux tems passés il s'est vu des Prélats,
A qui le Ciel, pour couronner leur gloire,
Permit d'ouvrir les portes du trépas.
Aux saints devoirs, comme eux toujours fidèle,
Vous possédez leurs vertus et leur zèle;
Comme eux aussi vous feriez, je le croi,
En un besoin quelque prodige insigne:
Du Tout-Puissant l'assistance bénigne
N'en voudroit pas démentir votre foi.
Mais s'il falloit, comme j'en suis peu digne,
Que tel indult ne tombât pas sur moi,
Que mes méfaits y missent quelque obstacle,
Je pourrois bien rester dans le grabat.

Pour le plus sûr, mieux vaut, seigneur Prélat,
Vous épargner la façon d'un miracle.
Laissons la mort, sans lui hocher le frein,
Paisiblement passer son droit chemin;
Assez déja sur nos jours elle rogne:
De ses fourriers le dangereux essain
N'amènera que trop tôt notre fin:
Ne hâtons point, s'il vous plaît, la besogne.
Dès qu'une fois, de sa fatale main,
La mort viendra terminer ma carrière,
Et que garni d'un surtout de sapin,
Elle m'aura, narguant le Médecin,
Tout de mon long mis dans sa gibecière,
Chantez alors et Pseaumes et Leçons,
Répons, Versets, et Proses, et Vigiles,
Et *Requiem* de toutes les façons;
Pour les défunts ce sont meubles utiles,
Et j'en veux bien quand le cas écherra;
Mais à présent, trève de *Libera*.
Graces au Ciel, qui formant ma machine
Me prémunit d'un bon tempérament,
Je ne connois estomac, ni poitrine,
Et rien encor chez moi ne se dément.
Si c'est en moi la bile qui domine,
Si c'est le sang, ou le flegme, et comment;
Que qui voudra le cherche et l'examine,
Je ne m'en mets en peine nullement.
Toujours mon pouls de même pas chemine,

Et dans son cours est troublé rarement.
Contre la fièvre, et sa fureur mutine,
Sans employer ni drogue, ni racine,
La diète est tout mon retranchement.
J'honore fort toute la médecine,
Et par respect j'en use sobrement.
Conclusion, je me porte à merveille.
Or sur cela, voici mon compliment:
Tant qu'ici bas bien mangeant, bien dormant,
Je jouirai d'une santé pareille,
De vos nombreux et beaux *De profundis*,
Seigneur Prélat, bien grand merci vous dis.

EPITRE IV.

ÉPITRE IV,

A MONSIEUR ***.

J'EN ai promis, le fait est tout constant,
De le nier je ferois grand scrupule,
Promis des Vers, bons ou mauvais s'entend:
Tout de nouveau, je les promets d'autant,
Voire, s'il faut, vous en ferai cédule;
Mais que cela soit de l'argent comptant,
Nenni-da, non, ne soyez si crédule.
Ce sont deux points que promettre et tenir:
Quant au premier, j'y consens avec joie
Pour le présent, comme pour l'avenir:
Les prometteurs Dieu puisse-t-il bénir!
Promesses sont des paroles de soie,
Chiche n'en suis, j'en ai toujours en voie;
A tout venant je suis prêt d'en fournir,
Onc pour si peu ne me ferai honnir,
Tant qu'on voudra j'en donne et j'en envoie;
Mais à l'effet si l'on prétend venir,
Je n'y suis plus, c'est une autre monnoie.
Ah! quelle horreur! direz-vous à ces mots,
Vous dont l'humeur est si franche et loyale,
Peut-on tenir de semblables propos,
Et débiter cette indigne morale?
Quoi! de promettre il sera donc permis,

Et de manquer quand on aura promis?
Homme d'honneur doit garder sa parole.
C'est fort bien dit, les droits en sont sacrés;
Mais *distinguo*, Signor, en quelle école.
Ne savez pas que j'ai pris mes degrés
En Faculté de fine Normandie,
Et fait mon cours, dont j'ai de bons témoins:
Là de promettre, et même sur la vie,
Quand de tenir on n'auroit nulle envie,
On ne fait faute en ses petits besoins;
L'honneur pourtant n'en souffre nulle tache:
Qu'on ait faussé sa parole vingt fois,
On n'en perd pas un poil à sa moustache;
Chaque pays a ses Us et ses Lois.
Que sur cela votre courroux s'allume,
Moralisez en sévère Caton,
Je vous dirai tout net: c'est la coutume.
Et, s'il vous plaît, comment la nomme-t-on
Cette coutume? On la nomme la sage
Par excellence, en voici la raison:
C'est qu'en tout lieu, comme en toute saison,
Il n'en est point de plus utile usage,
Ni de plus sûr: on m'en a fait leçon
Sept ans entiers, si ma mémoire est bonne.
C'est droit acquis, je m'en sers quelquefois.
Or, bien savez qu'en usant de ses droits,
On ne fait tort en ce monde à personne:
D'où je conclus, et crois conclure bien,

Après avoir visé toutes les pièces,
Que, nonobstant tous sermens et promesses,
Foi de Normand, je ne vous dois plus rien,
Fors le respect; car ma Muse est discrète,
Et celui-là ne se vend, ni s'achète.
Vous me direz, achetez-vous les Vers?
Je les achète; oui, n'en faites de doute,
Et qui pis est, vu le prix qu'il m'en coûte,
Depuis un tems ils me semblent fort chers.
Trouvez marchand à qui ma Muse agrée,
Je la lui vends, et lui vends de l'ennui
Pour ses lecteurs, aussi bien que pour lui:
Mais je crois bien que pareille denrée
Trouvera peu de marchands aujourd'hui.
Telle qu'elle est, si je veux vous en croire,
Au Bourniquet * pourtant en fait-on cas.
Pour un Rimeur ce n'est pas peu de gloire;
Mais sur ce point ne me flattez-vous pas?
Quoi qu'il en soit, flattez toujours, n'importe;
Bien vous le passe, et je vous dis ici,
D'après quelqu'un qu'on flattoit de la sorte:
Tu m'aduli, mà pùr tu mi piaci.
Oui, je m'en tiens à votre témoignage
Touchant ce fait, et ne veux rien de plus;
D'en appeler je n'ai pas le courage,
Honte auroit beau me prêcher là-dessus:

* *Maison dans le Fauxbourg d'Orléans, où demeuroit M. le Cardinal de Bouillon, avant sa sortie de France.*

Onc à Rimeur honte ne fit dommage,
Sur le Parnasse on tient que c'est abus.
Mais entre nous, voyez comme tout change;
Il fut un tems, et le coterois bien,
Que quand on m'eût accablé de louange
Au Bourniquet, l'aurois compté pour rien.
Pour le présent, il en est autre chose;
D'encens qui vient de ce petit canton,
Je prise plus cent fois la moindre dose,
Que tout celui que fournit l'Hélicon.
D'où peut venir cette métamorphose?
Bien le voyez; tant vaut l'homme, dit-on,
Tant vaut sa terre et tant vaut sa maison:
Le texte ici n'a pas besoin de glose;
Et qui voudra remonter à la cause,
Dira d'abord, le Proverbe a raison.
De tout ceci ne peut-on pas conclure,
Que si bientôt, par la faveur des Dieux,
Certain Seigneur s'approchoit de ces lieux,
Le Bourniquet pourroit, par aventure,
En valoir moins, et nous en valoir mieux?
Or, vous le dis bien clair, et le répète,
Quand je devrois m'attirer le courroux
Du Bourniquet, et peut-être les coups,
Déja voudrois que la chose fût faite.
D'autres que moi le voudroient bien aussi;
Et qui plus est, ne vois ici personne,
Qui de bon cœur ne le souhaite ainsi:

J'attends toujours, et non pas sans souci,
Qu'enfin le Ciel à nos vœux le redonne,
Et n'y plaindrai les frais d'un grand merci.
Que plût à Dieu qu'au défaut de Pégase,
Je pusse, au moins perché sur un criquet,
A travers monts voler au Bourniquet,
Et voir de près le Patron de la case!
Là volontiers planterois le piquet,
Si l'on vouloit m'en ouvrir le loquet.
A tant de graces oserois-je prétendre?
C'est bien assez qu'on y souffre mes Vers;
Vous qui savez la route qu'il faut prendre,
Si le voulez, saurez bien me l'apprendre:
Au Bourniquet tous huis vous sont ouverts,
Et de plein pied vous pouvez vous y rendre;
Près du Patron oubliant l'univers,
Là vous soulez et le voir et l'entendre,
Et l'admirer; l'un de l'autre s'ensuit:
Bien en ferois autant à votre place,
Mais on n'a pas toujours ce qui nous duit;
Jugez delà, quelque mine qu'on fasse,
Que, dans le fond, le Bourniquet et vous,
Par cet endroit, faites bien des jaloux.
Ne faut pourtant que si bonne fortune
Aille vous faire oublier vos amis;
Jouissez-en, elle n'est pas commune;
Mais bien savez ce que m'avez promis.
De moi chétif ayez donc souvenance

Dans votre gloire; et quand y verrez jour,
Près de l'Altesse ou près de l'Éminence,
Ce m'est tout un, faites un peu ma Cour.
Or, pour cela ne faut tant de détour,
Suffit de peindre en un portrait fidèle,
L'attachement, et l'ardeur, et le zèle,
Et le respect dont mon cœur lui fait vœu;
Ajoutez-y reconnoissance entière
Pour ses bontés: bref, sur cette matière
N'appréhendez que d'en dire trop peu.
A sa faveur recommandez ma Muse,
Elle a besoin d'un semblable support:
Si quelquefois au moins elle l'amuse,
Je suis content, et me voilà trop fort.
Qu'après cela désormais on la fronde:
Fier d'un honneur qui relève ses droits,
J'oserai dire, elle a plu toutefois
A la première Éminence du monde.

SUR LE PARQUET
DONNÉ
A MADAME
L'ABBESSE DE PRÉAUX,
le jour de sa Fête.

J'allois cueillir des fleurs pour vous faire un bouquet;
Elles s'offroient en abondance,
Et demandoient toutes la préférence,
Jusqu'au moindre petit muguet;
Quand un gros chêne à fière contenance,
Prit la parole en arbre d'importance,
Et par ces mots rabattit leur caquet :
Canailles, taisez-vous, leur dit-il en colère,
C'est bien à vous de vous offrir ici;
Votre beauté fragile est courte et passagère,
Un gratecu sur pied vaut mieux, sans vous déplaire,
Que tous autant que vous voici,
Dès que vous n'êtes plus au sein de votre mère.
Quant à moi, Chêne, il n'en est pas ainsi;
Vivant ou mort, je suis toujours d'usage;
On sait me mettre en œuvre poliment :

Sous les noms de lambris, ou bien de parquetage,
Je ne suis pas d'un petit ornement.
Las du fardeau de la vieillesse,
Je veux m'immoler galamment,
Pour une illustre et sage Abbesse:
Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement,
Mon sort sera plus beau, que quand jusques aux cieux
J'élevois ma superbe tête;
Et j'aspire au moment que tiré de ces lieux
J'aille, en Parquet changé, me montrer à ses yeux
Et servir de bouquet à sa nouvelle fête.
Ainsi fut fait, comme il l'avoit réglé.
Un Chêne de Dodone auroit-il mieux parlé?

ÉPITRE V,

A Mme L. M. DE M...

Qui avoit demandé à l'Auteur les Vers précédens, pour accompagner le Parquet dont elle faisoit présent à Madame l'Abbesse de Préaux.

POUR bien chanter l'Abbesse de Préaux,
Et le présent que votre cœur lui donne,
Il eût fallu, du moins, un Despréaux;
La pièce encor n'auroit été trop bonne.
Mais quand du Ciel je pourrois obtenir
De devenir Despréaux tout à l'heure,
Je vous le dis bonnement, que je meure,
Si je voudrois Despréaux devenir.
Non qu'il n'ait rang parmi les plus illustres
Qu'on voit briller dans le sacré Vallon:
Mais il faudroit vieillir de quelques lustres;
Et, n'en déplaise au Seigneur Apollon,
Au bon Pégase, aux Muses que j'honore,
Tout compensé, j'aime bien mieux encore,
Malgré la gloire et tous ses partisans,
Rimer plus mal et vivre plus long-tems.
Vous en serez un peu moins bien servie,
J'en ai regret, et pourtant n'ai pas tort:

Vers bien rimés, nous les prisons tous fort;
Mais nous prisons encor bien plus la vie.
Vaille que vaille, il faut prendre ceux-ci,
Ils m'ont coûté plus que je ne puis dire;
Depuis trois jours je souffre le martyre;
L'esprit bouché, la cervelle en souci,
A tout* Auxois enfin je suis en butte;
Point de quartier, j'ai beau crier merci,
L'Epoux, l'Epouse, et tout le monde ici,
Jusqu'au Papa Parfait, me persécute.
J'ai dit, pourquoi me charger du paquet;
Et que peut on dire sur un Parquet?
Dans une chambre un Parquet fait merveille,
Mais dans des Vers il ne fait pas trop bien.
En vain j'écris, je griffonne, je veille;
C'est temps perdu, l'esprit ne fournit rien.
Si l'on parloit de vanter la sagesse,
Et la vertu de votre illustre Abbesse;
S'il ne falloit dans un pompeux écrit,
Que mettre en Vers tout ce qu'en bonne prose
Autres et vous, d'elle nous avez dit,
Avec plaisir j'entreprendrois la chose;
Sans emprunter l'éclat de ses aïeux,
J'en pourrois faire un éloge pompeux:
Mais un Parquet, hélas! par où m'y prendre?
Phébus lui-même y perdroit son latin.
En vain pourtant j'ai voulu m'en défendre.

* *Auxois la Ferrière, en Brie.*

On m'est venu relancer ce matin,
Dire il le faut, et cela d'un ton ferme,
En me donnant deux heures pour tout terme.
Quand il le faut, il le faut une fois :
J'ai donc d'abord un peu rongé mes doigts,
Mis en grondant mon esprit à la gêne ;
Mais le trouvant plus sec que le Parquet
Que vous donniez en guise de bouquet,
A son défaut, j'ai fait parler un chêne,
Qui bien ou mal, ainsi qu'il vous a plu,
A dit en Vers ce qu'aurez déja lu.
Chênes parler, n'est chose si nouvelle ;
Ceux de Dodone, ainsi qu'on l'a noté,
Avoient ce don, et d'une voix fidelle
Parloient jadis, et disoient vérité.
J'en connois maints dans le siècle où nous sommes,
Je ne dis pas des chênes, mais des hommes,
Qui dans leurs dits n'en sauroient faire autant,
Et de bien dire ils se vantent pourtant.
A moult parler souvent la langue chope ;
Au tems jadis bêtes parloient aussi ;
Sans remonter jusques au temps d'Esope,
Bêtes encor parlent en celui-ci ;
Pour ce ne faut nulle métamorphose,
Cela se fait tout naturellement :
Mais tout compté, selon mon sentiment,
Chênes parler, c'est encore autre chose.
Or, sur ce que le chêne vous dira,

Gardez-vous bien de paroître incrédule ;
Vous le pouvez écouter sans scrupule,
Dans ses propos jamais ne mentira.
Faiseurs de Vers, le monde nous accuse
D'avoir un peu mauvais bruit sur ce point ;
J'ose pourtant en exempter ma Muse ;
Elle vaut peu, mais elle ne ment point.
Dans le moment que j'écris cette page,
J'entends déja du bas de l'escalier,
Certaine voix qui m'appelle à l'ouvrage,
Et m'avertit de prendre un tablier.
Point ne chômons, chacun aide au ménage.
L'Eté passé l'on me fit Tapissier ;
J'ai depuis peu changé de personnage,
Et me voilà devenu Pâtissier,
Non pas en chef ; je le voudrois bien être ;
Mais je commence, et me fais au mètier,
Apprentif suis, avant que d'être Maître.
Sur mes progrès on juge que dans peu
Je le serai : l'on me flatte peut-être ;
Mais, entre nous, je sai déja connoître
La pelle à four d'avec la pelle à feu.
Or qui verra l'ardeur et le courage
Dont je me porte à mon apprentissage,
Ne sera point surpris de ce succès....
Mais n'est-ce point dégrader le Parnasse ?
Et si Phébus me faisoit mon procès ?
Il n'oseroit, j'en crains peu la menace,

Et lui dirois tout net et sans façon :
Seigneur Phébus, calmez votre furie,
Et faites grace à votre nourrisson.
Qu'il en souvienne à votre Seigneurie,
Au tems passé vous vous fîtes Maçon ;
Un Pâtissier vaut-il moins, je vous prie ?
Nous nous tuons à rimer jour et nuit ;
Quand nous avons épuisé notre veine,
Un vain laurier est souvent le seul fruit
Que nous tirons de toute notre peine.
Je prise fort vos Lauriers, ils sont beaux ;
Mais après tout, c'est maigre nourriture :
Encor du moins, quand je fais des gâteaux,
J'en ai ma part, j'en croque à l'aventure.
J'entends encor que l'on me cite au four ;
Seigneur Phébus, adieu jusqu'au retour :
S'il faut opter, je suis pour la galette :
Mieux vaut encor, je le dis sans détour,
Etre ici-bas Pâtissier que Poëte.

ÉPITRE VI,

A Mme LA PRÉSIDENTE BRUNET DE CHAILLY,

Sous le nom d'une Dame de ſes amies chez qui étoit l'Auteur.

Vos lettres ſont toujours plaiſir,
Chère Chailly, je vous le jure;
Les mots jetés à l'aventure
Y ſemblent placés à loiſir,
Et l'on diroit que la nature
Auroit pris ſoin de les choiſir.
L'embarras eſt d'y bien répondre:
Mais pour le faire comme il faut,
Il me faudroit toute refondre;
Et je crains, malgré le grand chaud,
De ne faire que m'y morfondre.
Peut-être fort peu vous en chaut;
Mais, ma Chailly, qu'il vous en chaille,
Ou qu'il ne vous en chaille pas,
Je vais tâcher vaille que vaille
De ſortir de cet embarras.
Commençons donc notre beſogne.
Vous êtes heureuſe en Bourgogne;

Et quoi qu'on dise de Grigny,
Il s'en faut beaucoup qu'il réponde
Au mérite de Sérigny.
Dans votre Châtel tout abonde,
Tout y respire le bon goût:
Jeux, plaisirs, grand'chère, et beau monde,
Dames de Beaune sur le tout.
Ici je n'ai pour tout potage
Qu'un pauvre Hermite à collet noir,
Et l'autre de même plumage,
Que chez moi vous avez pu voir,
Et qui ne vaut pas davantage:
C'est tout le compte, et puis bon soir.
Vous me direz, c'est peu de chose:
Mais on se sauve comme on peut,
Et n'a pas, quoi qu'on se propose,
Des Dames de Beaune qui veut.
Malgré cela le tems se passe,
Je ne puis vous dire comment,
Mais toujours fort joyeusement,
Dont au Seigneur nous rendons grace.
La nuit on dort tranquillement;
Le jour on rit modestement,
On chante, on lit, ou l'on converse;
Permis de dire en conversant
Tout ce qui vient à la traverse,
Et voilà comme on fait bon sang.
Avec cela, bon vin en perce;

Du Bourguignon, du Champenois,
Soit l'un, soit l'autre à notre choix,
Dans nos verres, bien frais se verse.
Si du gibier vous faites cas,
Sachez que nous n'en manquons pas:
Perdreaux et lapreaux à leur suite
Viennent chez nous en bon état,
Et tournent sur la lichefrite,
Le tout sans bruit et sans éclat.
Mais grace à qui d'un si bon plat?
A Dieu d'abord, et puis ensuite
Au Garennier de Belesbat.
Franchement c'est un galant homme,
Qui vous sait faire échec et mat
Le gibier le plus délicat
Qu'on trouve d'ici jusqu'à Rome.
Quand il vient selon notre pact,
En Garennier fidèle, exact,
Portant sur son cheval de somme
Maints petits pieds d'un fin carat,
Il est digne qu'on le renomme,
Et nous crions alors: *Vivat*
Le Garennier de Belesbat!
Mais quand, par un destin contraire,
Il vient à vide, ou ne vient pas,
Chose pour nous peu salutaire,
On lui dit injures à tas,
On le traite de misérable,

On le nomme faquin, goujat,
Gibier de gibet tout à plat,
Qui des plus grands crimes capable,
Le cœur plus noir que son rabat,
Sent le fagot, vient du sabat.
Enfin, le plus modeste à table,
Dans sa fureur envoye au Diable
Le Garennier de Belesbat.
Nous aurions tort de nous en plaindre,
Tout le monde en est satisfait;
Et pour un Garennier parfait,
Je puis ici vous le dépeindre.
Il a des talens en effet,
Où nul autre ne peut atteindre:
Qu'il poursuive comme il a fait,
Nous le ferons boire au buffet;
C'est tout le mal qu'il ait à craindre.
Croyez-en ce que vous voudrez,
Nous sommes gens fort modérés;
Et nous avons l'ame si bonne,
Que quand nous sommes bien lestés,
Bien abreuvés, bien appâtés,
Nous ne voulons mal à personne.
Pour vous, nous vous voulons tout bien:
Hélas! que n'êtes-vous des nôtres!
Vous ne sauriez y gâter rien.
Nos Hermites dans l'entretien
Le disent tout comme les autres:

Mais vous, et votre cher époux
Qu'on aime presque autant que vous,
Parlez-vous de nous dans les vôtres?
C'en est assez, peut-être trop:
J'ai pris le secours de la rime,
Pour me sauver par le sublime,
Et vous rattraper au galop.
Adieu, c'est sans cérémonie;
Le mieux est d'en user ainsi,
Si l'on en croit Monsieur d'Hansi
Et toute notre compagnie:
Adieu, Madame, et Dieu vous gard,
Des visites longues d'une aulne,
Que vous font les Dames de Beaune,
Sur-tout lorsqu'elles s'en vont tard.

ÉPITRE VII,

A MONSIEUR

A. C. A. L. C. D. A.

Sous le nom de sa belle-sœur, en lui envoyant de petites figures chinoises en broderie.

VOUS négligez bien les bons hommes,
De partir sans vous en charger!
Pourtant deviez-vous bien songer
Que dans la saison où nous sommes,
Ce n'est pas chose à négliger.
Cette denrée est assez rare,
Pour qu'on ait droit d'en être avare:
Je le jure en femme d'honneur,
Pour tout autre j'en serois chiche,
Mais pour vous, grave Sénateur,
Je vous les donne de bon cœur;
Il m'en reste un, je suis trop riche.
Leur figure vous fera peur,
Mais n'en jugez pas par la mine,
On peut s'y tromper quelquefois;
Et s'ils ont l'air un peu Chinois,
Il ne faut pas qu'on s'imagine
Que cette marchandise-là

Ne se peut trouver qu'à la Chine.
C'est beaucoup dire, mais holà!
On en trouve par-ci par-là,
Aux pays Chinois et dans d'autres,
Et même sans aller si loin;
Qui les chercheroit avec soin,
En pourroit trouver dans les nôtres.
A tout hasard gardez ceux-ci,
La dépense n'en est pas grande:
Je vous les livre tous ici,
Leurs femmes, et le Diable aussi
Qui s'est faufilé dans la bande;
Et pour le prix que j'en demande
Il suffira d'un grand merci.
Vous me direz, c'est cas étrange,
Qu'ils ont, ces bons hommes si bons,
Toujours le Diable à leurs talons,
Et qu'on n'y trouve jamais d'Ange.
Le fait est sûr et trop certain;
Mais qu'y faire? c'est leur destin.
Job en son tems fut un bon homme,
Et vous savez pourtant en somme,
Qu'il eut, le pauvre malheureux,
Durant un tems long et fâcheux,
Sa femme et le diable à ses trousses:
C'étoit trop d'un; mais qui des deux
Donna de plus rudes secousses,
C'est de quoi l'on dispute fort;

Et même on dit que la Sorbonne
Sur ce point-là n'est pas d'accord.
Mais qu'une femme aimable et bonne
Puisse rendre heureux un époux,
Je n'en ai vu douter personne ;
Nos Docteurs nous l'assurent tous :
Pour savoir le vrai de l'affaire,
Si c'étoit chose nécessaire,
Je n'irois consulter que vous.

ÉPITRE VIII,

A MONSIEUR***.

Je vous redemande mes Vers,
Et vous m'en envoyez des vôtres:
J'y gagne plus que je n'y perds,
Ils valent les miens et bien d'autres;
Mais à vous parler franchement,
C'est toujours répondre en Normant.
Pardonnez ce petit reproche
A mon juste ressentiment:
Un Poëte ordinairement
A toujours quelques traits en poche,
Que son courroux malin décoche
Sans songer sur qui ni comment,
Dès qu'il voit devant lui qu'on cloche:
Or, pour ne point vous le mâcher,
Vous êtes né sous un clocher,
Où pour sauver une anicroche,
La langue est sujette à clocher.
Vous êtes fort heureux en rime,
Et je conviens que du Royer
Rime fort bien avec Boyer;
Mais un savant maître d'escrime,
Pour ne rien devoir qu'à son art,
Auroit évité, ce me semble,

Ces deux beaux noms que le hasard
A fait si bien rimer ensemble.
Passe encor que pour une fois
Par nécessité l'on les mette ;
Mais le rimeur est aux abois,
Qui dans douze Vers les répète.
Vous avouez de bonne foi,
Que la rime est foible de soi,
Et vous priez qu'on vous la passe ;
Elle est de trop mauvais alloi,
Et je ne puis vous faire grace :
Mais je vous donne un bon conseil,
Sans faire rimer l'un à l'autre,
Le nom de Boyer et le vôtre,
Faites rimer en cas pareil,
Quoi qu'on en dise et qu'on en glose,
Du Royer avec du Royer,
Comme Boyer avec Boyer ;
C'est à-peu-près la même chose.
Corrigez votre plaidoyer,
Corrigez, mon cher, et pour cause ;
Quand la rime aux règles s'oppose,
Il vaut mieux, sans tant tournoyer,
Baisser le ton et parler prose.
Je conviens qu'à ce défaut près,
Vos Vers ont d'assez jolis traits ;
Mais ce petit défaut les gâte,
Outre qu'ils sont tous sans apprêts,

Et semblent faits fort à la hâte.
Excusez ma sincérité,
Je crains votre facilité.
Elle vous flatte, elle vous tente,
Mais c'est un dangereux écueil;
Parce qu'un terme se présente,
Il ne faut pas lui faire accueil.
Quand de son travail on est chiche,
On ne sauroit aller bien loin;
La rime n'est jamais trop riche,
Et demande beaucoup de soin.
Entre cent choisissez-en une,
Et ne la mettez que par choix:
Dès que la rime est trop commune,
Le rimeur perd bien de ses droits,
Et sur le Parnasse François
Ne fait jamais grande fortune.
Marot et ses contemporains,
Gens sur cela sans indulgence,
N'avoient rien de cette indigence
De tous nos Poëtes forains:
Chez eux, de bonne intelligence
La rime avec le sens s'agence,
Le tour est libre et dégagé;
Et dans leurs Vers l'air négligé
Ne tient rien de la négligence.
La facilité vous plaît fort;
Cultivez-la, j'en suis d'accord:

Mais

Mais loin de la prendre pour guide,
Tenez-lui toujours bien la bride.
J'insiste beaucoup sur ce point;
Aussi c'est la grande maxime:
Dans nos Vers conduisons la rime,
Et qu'elle ne nous mène point.
Quand rime sur rime on entasse,
On perd souvent bien du papier;
Quatre Vers tissus avec grace,
Et bien polis sur le métier,
Valent mieux qu'un poëme entier.
Ma Critique est un peu sévère,
Mais elle vous est nécessaire,
Et vous devez en faire cas;
C'est un flambeau qui vous éclaire,
Et sert à diriger vos pas:
Je vous flatterois pour vous plaire,
Et ne vous critiquerois pas,
Si vous ne pouviez fort bien faire.

ÉPITRE IX,

POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN*,

Au sujet d'une aventure arrivée entre lui et le petit Marquis de Brancas.

MUSE, prenez vos plus brillans atours,
Vos patins neufs, vos habits de bons jours,
Vos beaux pendans; soyez proprette et blanche,
Telle qu'un jour de Fête ou de Dimanche.
Il faut partir dès demain pour la Cour :
Un jeune Prince aussi beau que l'Amour,
Enfant des Dieux, par ses graces exige
De tous les cœurs un juste hommage-lige :
Chacun s'empresse à lui rendre le sien;
Portez-lui vîte et le vôtre et le mien.
C'est ce Dauphin, seul gage qui nous reste
D'un Père, hélas! que le courroux céleste,
Malgré les cris des peuples gémissans,
Nous enleva dans la fleur de ses ans.
Fasse le Ciel, appaisant sa colère,
Qu'un jour le Fils nous remplace le Père!
Nous ne pouvons souhaiter aujourd'hui

* *Depuis le Roi Louis XV.*

Rien de plus doux, ni pour nous ni pour lui.
Mais arrêtez : que vois-je ici, ma Muse?
Vous qui d'abord étonnée et confuse,
Et dans le cœur murmurant contre moi,
Vous défendiez d'accepter cet emploi,
Au tendre nom du Dauphin de la France,
Vous reprenez toute votre assurance,
Et semblez même, à votre air vif et gai,
Ne demander qu'à partir sans délai.
Je vois le point, et je crois vous entendre :
Pour un Enfant dans l'âge le plus tendre,
Et qui ne compte encor que trois moissons,
Me dites-vous, faut-il tant de façons?
Muse, tout doux! qui vous laisseroit faire,
Vous me feriez à la Cour quelque affaire.
Je crois vous voir prompte à vous oublier,
D'un pas léger et d'un air familier,
Vers le Dauphin, pour début d'ambassade,
Les bras ouverts courir à l'embrassade.
Autant en fit, dans un semblable cas,
Jeune Marquis que vous ne valez pas ;
Autant en fit, et compta sans son hôte :
Retenez-en, Muse, et n'y faites faute,
Toute l'histoire. Au Prince, certain jour,
Ce jeune enfant alloit faire sa cour :
Sa cour, que dis-je? hélas! c'est un langage
Dont à trois ans, on ignore l'usage.
Sans tant tourner, disons qu'il l'alloit voir,

Plus par instinct même que par devoir.
Le cœur, qui fut son guide et son génie,
Ne connoît point tant de cérémonie.
Depuis long-tems, flatté de ce plaisir,
Le pauvre enfant brûloit d'un vrai desir
De voir le Prince, et disoit à toute heure:
Quand le verrai-je? Il se tourmente, il pleure,
Il veut le voir. Soyez sage, et demain,
Lui disoit-on, vous le verrez: soudain
Il s'appaisoit; une telle promesse
Plus le touchoit que bonbons et caresse.
Arrive enfin ce jour tant souhaité,
Long-tems promis, et souvent acheté.
D'attendre au moins un moment qu'on l'instruise,
Point de nouvelle: il faut qu'on l'y conduise
Sans différer. Enfin, pour faire court,
On l'y conduit, ou plutôt il y court.
Dès qu'il le voit, ne se sentant pas d'aise,
Il vole à lui, saute à son cou, le baise
De tout son cœur. Qui n'en feroit autant
Si l'on osoit? N'en faites rien pourtant;
Un tel début, quoique assez pardonnable,
Muse, n'eut pas un succès favorable.
Bientôt le Prince étant débarrassé
Des petits bras qui l'avoient embrassé,
Sur l'embrasseur jette une œillade fière,
En reculant quatre pas en arrière.
Son petit cœur, mais noble, et qui se sent,

Est tout ému de ce trait indécent.
Que fera-t-il? Il s'agite, il secoue
Avec dépit ce baiser de sa joue,
Et de sa main il semble s'efforcer,
S'il est possible, au moins de l'effacer.
A tous ces traits d'un courroux respectable,
Que dit, que fit, que devint le coupable?
Coupable? oui : qu'il soit ainsi nommé,
Mais seulement pour avoir trop aimé.
Le pauvre enfant dans une alarme extrême
Se fit d'abord son procès à lui-même :
Les yeux baissés, immobile, interdit,
Il reconnut sa faute, il en rougit :
Son repentir répara son audace;
Par son respect il mérita sa grace ;
Et s'approchant humblement du Dauphin,
Il fit sa paix en lui baisant la main.
De tout ceci vous paroissez surprise,
Et votre esprit raisonnant à sa guise
Se dit tout bas : Prince, tant soit-il grand,
Si jeune encore, entrevoit-il son rang?
De son berceau touchant à la couronne,
Distingue-t-il l'éclat qui l'environne?
Et de LOUIS présomptif successeur,
De son destin connoît-il la grandeur?
Muse, il la sent, s'il ne sait la connoître:
Dans les Héros que pour régner fait naître
Des grands Bourbons la royale Maison,

Le sang inspire et prévient la raison.
Le noble instinct qui dans leur cœur domine,
Rappelle en eux leur auguste origine;
Et de ce sang reçu de tant de Rois,
La Majesté réclame tous les droits.
Allez donc, Muse, et désormais instruite,
Sur ces leçons réglez votre conduite.
De ce soleil sous l'enfance éclipsé,
N'approchez point d'un air trop empressé:
Sans affecter des airs de confiance,
Qu'une modeste et naïve assurance
Gagne le Prince, et puisse de sa part
Vous attirer quelque tendre regard.
Haranguez peu, mais que votre visage
De votre cœur exprime le langage.
Je ne dis pas qu'un petit compliment
Assaisonné du sel de l'enjoûment
N'eût son mérite, et même ne pût plaire;
Mais l'embarras, Muse, est de le bien faire.
Le tout dépend des momens et du tour:
Vous l'apprendrez des Rhéteurs de la Cour.
Point ne connois, pour l'art de la parole,
De plus adroite et plus subtile école:
Le beau parler vient au monde en ce lieu,
Et compliment est leur Croix-de-par-Dieu.
L'air du pays, qui de lui-même inspire,
Vous dictera ce que vous devez dire.
Si cependant vous doutez du succès,

Retranchez-vous à faire des souhaits,
C'est un encens qui fut toujours de mise ;
Mais faites-les en Muse bien apprise.
Vous trouverez de quoi dans le Dauphin,
Et sur son compte on en feroit sans fin.
Souhaitez-lui les vertus de son Père ;
Ajoutez-y les graces de sa Mère,
L'ame et le cœur du Dauphin son aïeul ;
De LOUIS, tout, il comprend tout lui seul :
Lui souhaiter qu'à LOUIS il ressemble,
C'est le douer de tous les dons ensemble.
S'il demandoit, comme il faut tout prévoir,
Pourquoi ne suis moi-même allé le voir,
Vous lui direz à l'oreille : Mon Prince,
Je crois qu'il a quelque affaire en province ;
Mais en tout cas, à lui ne tiendra point
Que ne soyez obéi sur ce point.

ÉPITRE X,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN*,

Pour lui demander permission de l'aller voir.

QUAND sur certain petit événement
Ma Muse alla vous faire compliment,
Elle vous dit, ou dut dire, Mon Prince,
Qu'avois alors affaires en province.
Elle dit vrai, pas d'un mot n'en mentit;
Car, m'en souvient, j'en avois un petit,
Et m'ont tenu quatre bonnes années;
Mais à présent elles sont terminées,
Et voudrois bien, puisque suis de retour,
Moi-même aller vous faire un peu ma cour.
Or avisez, si le voulez permettre,
Et l'écrivain suivra de près sa lettre.
Quelqu'un peut-être avec malignité,
Dira tout bas, c'est curiosité.
Qu'il le dise : oui, Prince, de vous connoître
Suis curieux, et l'on peut à moins l'être.
Depuis trois mois qu'un destin fortuné
M'a dans les murs de Paris ramené,

* *Depuis le Roi Louis XV.*

De tous côtés j'entends à mes oreilles
Gens qui de vous disent monts et merveilles.
Mon Dieu, dit l'un, que le petit Dauphin
A dans son air et du grand et du fin!
Peut-on, dit l'autre, en un âge si tendre
Et plus valoir et faire plus attendre?
Qu'il a d'esprit, ajoute un survenant!
Il apprend tout, et presque en badinant:
Du Nord, du Sud il distingue les plages,
Et sur la Carte il fait de longs voyages.
Sur tous ces chefs et sur maint autre point
Chacun raisonne, et l'on ne tarit point.
J'entends le tout, Prince, et de ces suffrages,
Je sais pour vous tirer d'heureux présages;
Mais il me fâche, à vous le dire net,
De n'opiner toujours que du bonnet.
Sur ces propos, dont j'ai l'ame attendrie,
En vain j'admire, en vain je me récrie;
Je suis honteux, et pris au dépourvu,
Quand on me dit: Hé bien, l'avez-vous vu?
Et puis, d'ailleurs, quoique la Renommée,
Soit à surfaire assez accoutumée,
Je crains toujours, Prince, qu'elle n'en ait
Dit et cité bien moins qu'elle n'en sait.
Elle a beau faire et nous vanter son zèle,
Je l'ai surprise à n'être pas fidèle.
L'éprouverez peut-être quelque jour;
Mais à LOUIS elle a joué le tour.

Quand de ses faits éclatante interprète,
En sa faveur elle enfloit la trompette,
Vous eussiez dit, au seul ton de sa voix,
Qu'elle flattoit, comme on flatte les Rois.
Mais l'Etranger qu'elle attiroit en France,
Voyant de près LOUIS et sa puissance,
De sa grandeur surpris et transporté,
Loin de trouver l'éloge trop flatté,
Trouvoit, ainsi que l'avoûra l'Histoire,
La Renommée au-dessous de sa gloire.
De vous aussi, Prince, quoiqu'en petit,
Elle pourroit en avoir trop peu dit;
Au bruit public mille choses échappent,
Qui sous les yeux charment, saisissent, frappent:
C'est un sourire, un air de tête, un rien,
Mais tout cela porte coup et peint bien.
Quand on commence ainsi que vous le faites,
Quand on est fait, Prince, comme vous l'êtes;
Quelques couleurs qu'on donne à vos portraits,
Il n'est rien tel que d'être vu de près.

EPITRE XI,

EN RONDEAU,

A Mgr LE DAUPHIN,

Après l'avoir vu.

Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.
La Renommée étoit une infidelle,
Et je lui veux apprendre son devoir.
Mon cœur plus vif et plus alerte qu'elle
S'en défioit, et me disoit tout bas,
Ne soyez point la dupe de son zèle,
Il en est bien qu'elle ne vous dit pas,
Plus trouverez que sa voix n'en dépose.
Je vous ai vu, Prince, et sans contredit,
En fait d'esprit, d'air, et de toute chose,
J'ai plus trouvé qu'elle ne m'avoit dit :
Elle a chez moi perdu tout son crédit.
Sur tous vos faits, je le jure et propose,
A son bureau n'irai plus me pourvoir ;
Chez vous le texte en dit plus que sa glose ;
Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.
En l'entendant jaser sur votre compte,
Et débiter votre los dans Paris,
De ses discours, je l'avoue à ma honte,

En vrai badaut je fus d'abord épris.
Sa rhétorique ingénue et naïve
Devant les yeux savoit mettre d'abord
Cinq ans, et moins encore, en perspective;
Puis alléguoit et le Sud et le Nord.
Je l'écoutois : pour un âge si tendre,
C'étoit beaucoup, et plus n'osois prétendre.
Mais quand vous vis dans votre cabinet,
Sur carte nue, où le double hémisphère
Ne présentoit qu'un disque blanc et net,
Parler en maître, et d'une main légère
Tracer vous-même et marquer les climats,
Courir les mers, puis de chaque Couronne
Fixer, borner, distinguer les États,
Et m'indiquer îles, Dieu me pardonne,
Qu'avant cela je ne connoissois pas,
Je fus surpris d'une toute autre sorte;
Et dès l'instant pus bien m'appercevoir,
Que quelque trait que de vous on rapporte,
Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.
A mon retour j'avois l'ame charmée,
Et savourois le tout bien doucement;
Mais j'en voulois à cette Renommée
Qui vous avoit servi si foiblement.
Zélé pour vous, plein de dépit contre elle,
Et ne cherchant qu'à lui faire querelle,
Je la tançois d'un air assez bourru;
Le croiriez-vous? elle n'en fit que rire,

Puis ajouta : Quand j'aurois pu tout dire,
C'étoit en vain, l'on ne l'auroit pas cru.
A son calcul, ce fut trait de prudence,
Insinuant qu'au peu qu'elle avoit dit,
Elle vouloit garder la vraisemblance,
Et ne visoit qu'à mettre en appétit.
Le tour étoit hardi, ne lui déplaise ;
Mais quel que soit son art et son savoir,
Cet aveu même autorise ma thèse ;
Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.
La Renommée a la voix grande et forte
Quand il s'agit d'exalter les Héros ;
Rien pour l'éclat sur elle ne l'emporte,
Mais elle prend leurs vertus trop en gros.
On aimeroit qu'elle voulût s'étendre
Sur des détails qu'elle néglige à tort ;
Mais c'est un soin qu'il n'en faut pas attendre,
Sur les détails toujours elle s'endort.
Vous y perdez, Prince, je puis le dire ;
Tout charme en vous, jusqu'au moindre sourire :
L'humanité, la bonté, la douceur,
Du fond de l'ame aimables interprètes,
En cent façons, dans tout ce que vous faites,
Semblent sortir et s'échapper du cœur.
Combien de traits, pour nous d'heureux présage,
Que je serois peut-être sans savoir,
Si n'avois fait chez vous certain voyage !
Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.

Vous le dirai-je ? oui, dans le zèle extrême
Que j'ai pour vous, j'ose en faire l'aveu,
Je me veux mal et j'ai honte moi-même
D'en sentir tant et d'en dire si peu.
Sur ma foiblesse en vain je me retranche;
En supprimant mille traits précieux,
La Renommée a sur moi sa revanche;
Je veux mieux faire, et je ne fais pas mieux.
Quoi que de vous, Prince, elle puisse dire,
Quoi que de vous ici l'on puisse lire,
On en lit plus mille fois dans vos yeux.
Je le confesse à qui me le demande,
Par-tout au loin je l'écris et le mande,
Je le publie, et de tout mon pouvoir;
Je le dirois, et je voudrois l'apprendre
Même aux rochers, s'ils me pouvoient entendre,
Il n'est rien tel, Prince, que de vous voir.

ÉPITRE XII,

A M. LE C. D.***.

En lui envoyant un mémoire des dégâts faits par son Chat.

On dit bien vrai, que qui terre a, guerre a;
L'écrit présent trop vous le prouvera:
Seigneur C**, lisez, si savez lire,
Ledit écrit; un rudiment n'est pire.
S'il a dit vrai dans tout ce qu'il contient,
Ceci n'est pas de l'argent qui vous vient.
Ce petit Chat, à mine si jolie,
Que vous aimez jusques à la folie,
Le beau Minet, en moins de quinze jours,
Chez nos voisins a fait d'étranges tours:
Serins croqués en fracassant leurs cages,
Châssis rompus, sont ses moindres dommages;
Onc il ne fut un semblable lutin:
Tant que son hôte est venu ce matin
Criant, jurant, et pour maint maléfice,
Me menaçant de le mettre en Justice.
Vous jugez bien que, pour l'amour de vous,
On a pris soin de rabattre les coups.
J'ai fait venir Minet en ma présence,
Et tout d'abord l'ai tancé d'importance,

En lui disant : Comment, petit fripon,
Qu'entends-je ici ? Minet, à ce sermon,
Voyez, hélas ! que la jeunesse est folle !
En gambadant m'a coupé la parole,
Et s'enfuyant comme un vrai malfaiteur,
A laissé là le prône et le prôneur.
Il a fallu pourtant entrer en compte,
Et voir à quoi tout le dommage monte ;
Le trouverez au Mémoire ci-joint,
Que j'ai long-tems discuté point à point.
Le mal est fait, nous n'y saurions que faire,
Mais il faut bien tirer Minet d'affaire.
Pour l'avenir j'aurai soin d'y pourvoir,
Et je serai méchant, il faudra voir !
Car je comprends enfin que sa licence
Vient, à coup sûr, de mon trop d'indulgence :
Plus ne serai si bon, je m'en repens ;
Le lui ferai connoître à ses dépens.
Sur le pardon, la crédule jeunesse
Compte toujours, et sur notre foiblesse.
Voyez Minet : ne veux l'épouvanter,
Mais il pourra trouver à décompter.
N'aurai-je pas raison, que vous en semble ?
De tout ceci nous parlerons ensemble,
Lorsque serez de retour en ces lieux ;
Et cependant, je crois que pour le mieux,
Il seroit bon d'acquitter le Mémoire,
Et d'étouffer cette vilaine histoire.

La

La somme est forte, et Minet a grand tort,
Mais bien voudrez pour lui faire un effort;
Car autrement je crains qu'on ne l'affronte;
Pour lui, pour vous, ce seroit grande honte.
Vous en serez quitte pour cette fois,
En déléguant deux ou trois de vos mois,
Et ce qui peut vous venir des étrennes,
Qui serviront à payer ses fredaines:
Le tout payé, vous ne devrez plus rien;
Or, payez donc comptant, et ferez bien.

ÉPITRE XIII,

APOLOGÉTIQUE

*Du nommé Minet, Chat de M. le C. D***. audit Seigneur son Maître.*

Vous l'avez lu, mais l'avez-vous pu croire
Ce que portoit le scandaleux Mémoire,
Que contre moi, Chat d'honneur et de bien,
A fabriqué quelque honnête vaurien?
Ne le connois, ni ne le veux connoître;
Mais gardez-vous de lui, mon petit Maître;
Je veux mourir, si dans l'écrit cité
On vous a dit seul mot de vérité.
Serins croqués, et leurs cages brisées,
Sont faussetés méchamment supposées,
Et j'en appelle ici comme d'abus.
Que puissiez-vous vivre cent ans et plus,
Comme tous deux, en dépit de l'envie,
Sont gais, gaillards, dispos et pleins de vie!
J'en dis autant du rhume et des sirops,
Et du surplus des articles, tous faux.
La porcelaine auprès du feu cassée,
Est sur-tout chose heureusement pensée;
Pour en casser, il faudroit en avoir:
J'ouvre grands yeux, et je n'en saurois voir:

Et bien savez que, pour raison fort sage,
Pareil métal n'est guère ici d'usage.
Bref, pour n'entrer dans un détail plus grand,
De tous dégâts on rend Minet garant.
Quelques châssis sont brisés par l'orage;
Oh! c'est Minet, voilà de son ouvrage.
Un brin de paille à terre répandu
S'apperçoit-il? ô ciel! tout est perdu,
Minet rompt tout, nos chaises sont en pièces,
Minet en fait de toutes les espèces;
Par-ci Minet, et puis Minet par-là;
Il rompt ceci, puis il brise cela,
Il faut sur l'heure en dresser un Mémoire:
Mémoire, hélas! ou plutôt vrai grimoire.
Voilà comment et sur quoi fut dressé
Ledit écrit, puis à vous adressé.
Et quel écrit! où l'on n'a pas eu honte
De faire entrer ma nourriture en compte:
Et cependant deux ou trois liards de moû
Dont je n'ai pas même mangé mon soû,
De méchans os, et de l'eau toute claire,
Au bout du compte en font toute l'affaire;
Et si je crois par mes tours et mes soins
Avoir gagné mes dépens tout au moins.
On fait grand bruit de quelques gaillardises;
Mais pas un mot des souris que j'ai prises:
Puis le *Pater*, que vous connoissez bien,
Joint au Mémoire une Épître du sien,

Daube Minet à plaisir, et peut-être
Quelque autre aussi, sous main, mon petit Maître.
Il dit qu'il est trop indulgent, trop bon ;
Que désormais il changera de ton ;
Que la jeunesse est et crédule et folle...
Je n'aime point tous ces dictons d'école,
Je pense même entrevoir ses desseins ;
Et quant à moi je m'en lave les mains,
Les mains au moins, c'est-à-dire la patte.
Quoi qu'il en soit, la chose est délicate,
Y penserez comme sage et prudent,
Pour éviter tout fâcheux accident ;
Et cependant, si vous voulez m'en croire,
Vous brûlerez au plus tôt le Mémoire ;
C'est le conseil que vous donne tout net
Votre humble Chat et serviteur Minet.

ÉPITRE XIV,

A MONSIEUR PAJOT DES MARCHES,

En 1711.

Mil sept cent onze est une bonne année ;
Mil sept cent douze aura lieu dans son tems,
Et vaudra bien peut-être son aînée.
Mil sept cent treize entre après sur les rangs ;
Puis mil sept cent quatorze, et quinze, et seize :
De seize à vingt le chemin n'est si long,
Et le ferez, je crois, bien à votre aise.
Joignons-en cinq pour faire un compte rond ;
De vingt et cinq irez bien jusqu'à trente.
Quand y serez, le bidet fût-il las,
Faudra pourtant encore doubler le pas.
Jusques à tant que soyez à quarante.
Or, mil sept cent quarante étant venu,
Bien étoffé, gros comme père et mère,
Je suis d'avis, si n'avez mieux à faire,
Que de nous deux un chacun soit tenu
De comparoître à certaine journée,
En certain lieu qu'on appelle Viri,
Pour décider de la meilleure année
De ces vingt-neuf : la chose examinée,

Ce sera celle où vous aurez plus ri.
Jusqu'à ce tems, si m'en croyez, beau Sire,
Rirez toujours, ne sauriez faire mieux,
Et pour cela je supplîrai les Dieux
De vous donner souvent sujet de rire.
Sur tous ces ris, bien revus en détail,
Pour le passé l'affaire étant réglée,
Nous songerons à faire un nouveau bail:
Votre famille y doit être appelée,
Et sur cela ne vous plaindra ses soins.
Puis ne voulant rien faire à la volée,
Il sera bon d'avoir quelques témoins.
Nous prendrons donc mes amis et les vôtres,
Tous bonnes gens, et tels qu'il nous les faut;
S'y trouvera qui le voudra des autres,
Et plaise à Dieu que n'y fasse défaut!

ÉPITRE XV,

A MONSIEUR

A***. D. M****.

Qu'est-ce donc, entre nous, que cette fluxion
Qui sur vos pieds se coulant par surprise,
Les a mis depuis peu sous sa sujettion?
En vain sur ce point-là mon esprit subtilise;
Après un jour entier de méditation,
Cette importante question
Chez moi reste encore indécise.
Je compâtis beaucoup à votre affliction;
Mais comment, s'il vous plaît, faut-il qu'on la baptise?
On attend sur cela votre décision.
Ne seroit-ce point une entorse?
Les Médecins disent que non.
Je les contredirois, si j'en avois la force;
Pourtant faut-il que ce mal ait un nom.
Ne le pourroit-on pas qualifier d'enflure?
Ce nom qui conviendroit, ce me semble, assez bien,
Met à couvert de la censure,
Et n'engage d'ailleurs à rien.
On pourroit même encor, s'ajustant au théâtre,

Le décorer du nom de crampe opiniâtre,
De foulure de nerfs, de maligne tumeur :
Je ne sais de ces noms lequel est le meilleur.
Vous me direz, et que m'importe ?
La douleur qui m'accable occupe tous mes soins ;
Qu'on baptise mon mal ou d'une ou d'autre sorte,
Couché sur mon grabat, je n'en souffre pas moins.
Fort bien : mais ai-je tort pourtant, quand je suppose
Qu'un beau nom dans nos maux soulage notre ennui ?
Quelque douleur que le mal cause,
J'ai cru souvent remarquer qu'aujourd'hui
On s'inquiète plus du nom, que de la chose.
Mais lorsque vous aurez obtenu guérison
De ce mal douloureux que, sous maint synonyme,
J'indique doucement, et qu'enfin, pour raison,
Dans mes Vers je laisse anonyme ;
Informez-vous un peu, si, comme je le crains,
Mon payeur, que je crois galant homme sans doute,
N'auroit point par hasard, je ne dis pas la goutte,
Mais du moins quelque crampe, ou quelque enflure aux mains.

ÉPITRE XVI.

A MONSIEUR DE S***.

PAR tes aimables vers tant de fois agacé,
Tu crois que si, sur la réplique,
Mon esprit rétif et glacé
Ne s'est point encore exercé,
C'est paresse dans moi, bien moins que politique:
De paresse pourtant on m'a souvent tancé,
Et j'en fais, s'il le faut, confession publique;
De politique, non, j'y suis fort peu dressé:
Je vis doucement à l'antique,
Avec simplicité bourgeoise et pacifique;
Mais pourtant en homme sensé,
Qui, selon qu'il le faut, ou se tait ou s'explique;
C'est au fond tout ce que j'en sai,
Plus loin ne va ma rhétorique.
Pour le manège compassé,
Les détours, les ressorts, la fine mécanique
De cette prudence empirique,
Qui raffine sur tout, crois-moi, cher S***
J'en suis encore à l'A B C.
J'y resterai long-tems: Paris qui m'a vu naître,
M'avoûra de cette candeur.
Nous sommes bons Badauts, mais francs et gens d'honneur,

Et je me pique un peu de l'être.
Sans consulter mes inclinations,
Sans sonder les intentions,
Mon jugement droit, équitable,
S'arrête aux seules actions.
Comme un ami quelquefois est blâmable,
Un ennemi de même quelquefois est louable;
L'habit ni le pays aux choses ne fait rien;
Qu'on soit d'Athènes, ou de Sparte,
De quelque endroit que le bien parte,
On est louable en faisant bien:
Mais aussi, comme il faut qu'en exacte justice,
Des deux côtés tout soit égal,
Qu'on nous aime ou qu'on nous haïsse,
On est blâmable en faisant mal.
C'est à cette philosophie,
Dont je pratique et chéris les leçons,
Que mon cœur qu'elle justifie
Appelle de tous tes soupçons.
D'où vient donc, m'écris-tu, t'obstiner à te taire?
Ce long silence est-il contraint ou volontaire?
Accordes-moi quelque moment.
Des vers te coûtent-ils tant à forger? Sans doute,
Et plus que tu ne crois, ami. Premiérement,
Quand on est paresseux, tout coûte.
Ne t'y trompes point; me voilà.
En vain sur ce défaut voudrois-tu me semondre;
Si tu me veux, prends-moi sur ce pied-là,
Je suis trop vieux pour me refondre.

Mais même, en ta faveur, quand je m'évertuerois,
Cet effet ne pourroit servir qu'à me confondre :
Je ne me sens plus tel que je fus autrefois,
Prêt d'attaquer, prêt à répondre ;
Réduit sur le Parnasse à souffler dans mes doigts,
Je ne fais plus que m'y morfondre,
Et n'ai plus ni force ni voix.
Qu'est devenu le tems où d'une muse active
Secondant, prévenant jusqu'au moindre desir,
L'imagination neuve, féconde et vive,
Sur cent portraits divers me donnoit à choisir ?
Alors, dans le besoin, mille rimes pour une,
Soit pour l'épine ou pour la rhune,
D'elles-mêmes venoient s'offrir.
Enivré des succès de ma bonne fortune,
J'en rejetois telle pour trop commune,
Après laquelle il m'a depuis fallu courir.
Ainsi, guidé par une heureuse étoile,
Sans qu'il fallût en frais me consumer,
Mon navire alloit à la voile ;
Mais à présent il faut ramer.
Ramons donc, car en vain voudrois-je encor me taire ;
Malgré moi l'on me fait et parler et rimer ;
De Genève on prétend que je sois secrétaire,
On ose même l'imprimer.
J'ai beau crier à l'imposture ;
La passion, qui croit comme article de foi
Tout ce que sa fureur invente ou conjecture,

Veut que l'ouvrage soit de moi.
Qu'elle le pense, que m'importe?
Vouloir tirer d'erreur des gens préoccupés,
Qui peut-être ont fait vœu tout bas d'être trompés,
C'est ce que je ne dois tenter en nulle sorte.
Mais pour instruire à fond de mes vrais sentimens,
Des amis qu'à bon droit j'honore,
Fallût-il sur ce point employer les sermens,
Je l'ai fait, au besoin je le ferois encore.
Qu'on m'estime ou mauvais ou passable écrivain;
Que sur ce que je donne on me blâme, on me loue,
Je ne sais point cacher ni mon nom ni ma main,
Et n'écris rien que je n'avoue.
Je pense hautement sur la Religion,
Ce que dans la présente et funeste querelle
Doit m'inspirer l'esprit de ma profession;
Mais malgré l'ardeur de mon zèle,
Jusqu'ici soit prose, soit vers,
Je n'ai rien, je te jure, écrit sur cette affaire;
C'est un serment que je puis faire
A la face de l'univers.
C'est pourtant sur ce vain prétexte
Qu'en cent satyriques écrits,
Dont colporteurs couverts ont inondé Paris,
Je me trouve à la marge et souvent dans le texte.
Je l'ai souffert tranquillement,
Et peut-être ai poussé l'indolence à l'extrême:
Puis-je encor le souffrir sans me trahir moi-même?
Ne trouverai-je point dans mon ressentiment
De quoi rendre au centuple à ces plumes vénales

Jusqu'à leurs notes marginales ?
N'ai-je plus de pinceaux, n'ai-je plus de couleurs,
Pour venger mes justes douleurs ?
Que le fiel le plus noir de ma plume distille,
Et même, s'il se peut, efface leurs noirceurs ;
Vengeons-nous, la vengeance a de grandes douceurs.
Mais puis-je me venger et croire à l'Évangile ?
Non que d'un zèle spécieux,
Je ne puisse au besoin sanctifier ma bile,
Et fascinant pieusement les yeux,
Essayer de tromper le vulgaire imbécile,
Si je ne puis tromper le grand maître des cieux :
Mais il faut mériter le pardon qu'il accorde,
En pardonnant, ainsi qu'il nous en fait leçon :
Et d'ailleurs on a beau déguiser l'hameçon,
La passion montre toujours la corde.
Laissons, laissons périr ces furieux écrits,
Que dans sa haine triomphante
Un fanatisme aveugle enfante,
Et qu'un mépris public avant nous a proscrits.
De ces auteurs cachés la malice subtile,
De leur obscurité sait se faire un asile :
Où les prendre, où les déterrer ?
Que leur répondre enfin ? La plus juste défense
N'est propre qu'à les ulcérer.
Ils sont sans goût, sans éloquence ;
Mais malheur à qui les aigrit !
Nul respect, nul égard alors ne les arrête ;

Leur fureur leur tient lieu d'esprit,
Et rien n'est si méchant qu'une méchante bête.
C'est à de tels censeurs que ma muse a déplu,
Misanthropes sournois, et qui sur quelque ouvrage
Où règne un innocent et chaste badinage,
Et que peut-être ils n'ont point lu,
Me damnent saintement d'un pouvoir absolu:
Gens de bien que tout scandalise,
Hors la ruine de l'Eglise.
Il est en tout pays des sots comme en tout tems;
Et je vois qu'on ne peut, dans le siècle où nous sommes,
Un peu plaire aux honnêtes gens,
Sans déplaire à bien d'autres hommes.
Mais finissons enfin cet ennuyeux propos;
Et que désormais, s'ils sont sages,
Ces scrupuleux anthropophages
Ne viennent point troubler, à leur dam, mon repos.
Ma plume, qu'à tort on soupçonne,
N'attaquera jamais personne;
Mais quand on vient à moi, j'ai peine à me tenir:
Sensible au coup qui l'aiguillonne,
Ma verve alors s'anime et semble rajeunir,
Mon sang dans mes veines bouillonne,
Et je ne répondrois de rien pour l'avenir.
Des égaremens de ma muse,
Tu vas rire, cher S***
Et d'où vient, en effet, que mon esprit s'amuse
A tous ces démêlés où, si je ne m'abuse,
Le tien n'est guère intéressé?

Ne vaudroit-il pas mieux d'un style moins sublime,
Te parler de tes fruits et de tes arbrisseaux,
De ce vin qui peut-être, à la faveur des eaux,
Déja vers Paris s'achemine,
Et va faire oublier les plus fameux côteaux,
Pour le côteau de Condemine?
C'est aux douces vapeurs de ce vin bienfaisant
Que le public devra peut-être,
Ces vers où ton esprit avec sel s'aiguisant,
Egale Martial qu'il a choisi pour maître.
Fontenelle, quel juge et quel approbateur!
T'a déja donné son suffrage:
Censeur poli, mais non flatteur,
Il a d'éloges même honoré ton ouvrage.
Cette voix n'est encor qu'une voix pour l'auteur;
Mais de la voix publique elle est toujours le gage.
Autre garant pour toi non moins sûr; c'est le nom
De cet illustre et généreux patron,
A qui dès la première page
Ta muse rend d'abord un éclatant hommage;
En appuyant sur un pareil garant,
C'est plus sur son esprit encor que sur son rang,
Que j'ose fonder mon présage.
Il joint à la naissance, aux solides talens,
A des exploits les plus brillans,
Un goût exquis dont il sait faire usage.
Quand, suivant le chemin que tes vers m'ont frayé,
Je rends à ses vertus ce juste témoignage,
On doit m'ajouter foi; je ne suis pas payé
Pour tenir sur lui ce langage.

PIECES CRITIQUES.

LA VALISE DU POETE, OU

Caprice au Voyage de Lucienne proche de Marli.

LORSQUE je pars pour la campagne,
Je fais toujours de grands projets.
Poètes sont assez sujets
A bâtir châteaux en Espagne,
Et bâtissent à peu de frais.
Pour moi, d'abord je me figure,
Que quand je verrai des forêts,
Des collines, de la verdure,
Et que j'entendrai le murmure
Des ruisseaux, qui dans les guérets
Vont promener leur onde pure,
Les vers ne tariront jamais.
Pourrai-je voir une fontaine
Entre des cailloux ruisseler,
Sans m'imaginer que ma veine
S'en va tout de même couler?

Cherchant des routes inconnues,
J'irai me perdre dans les bois;
L'écho doit répondre à ma voix,
Et la renvoyer dans les nues:
Sans qu'il soit besoin d'implorer
Apollon ni ses neuf compagnes,
Dans les bois et dans les campagnes
La moindre fleur va m'inspirer.
Ainsi, je garnis ma valise
De plumes, d'encre et de papier;
Fort peu de livres, et de mise,
Que j'ai grand soin de bien trier.
Chacun a son goût, mais Horace,
Par droit, ou par entêtement,
Tient chez moi la première place.
Peut-être les rangs au Parnasse,
Se trouvent réglés autement;
Mais, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Je lui donne, sans compliment,
Le premier lieu dans mon bagage;
Et sur cela point de langage,
Je prétends qu'il ait son étui;
C'est mon compagnon de voyage,
Et je ne marche qu'avec lui.
Quand je lui donne compagnie,
Térence en date est le premier;
Avec ces deux, sans m'ennuyer,
Je passerois toute ma vie.
Mais à ces mots j'entends crier:

Hé quoi donc, l'élégant Catulle,
Le fier et pompeux Juvénal,
Le tendre et délicat Tibulle,
Properce, Ovide et Martial,
Sont-ils gens à traiter si mal?
Si je comprends votre visée,
On laissera pour la prisée
Virgile qui n'eut point d'égal:
Oh! sachez que sur le Permesse,
Votre Horace, avec sa finesse,
N'est tout au plus que son vassal:
Apollon apprendra la chose,
Le crime est grand et capital;
Et je vais sur le champ, pour cause,
En dresser mon procès-verbal.
Je crains quiconque verbalise,
Et n'aime point les différends:
Le grand Phébus peut à sa guise,
Et sans que je m'en formalise,
Sur l'Hélicon régler les rangs;
Mais à même droit je prétends
Les régler, moi, dans ma valise:
Apollon n'a que voir dedans.
Que s'il falloit entrer en compte,
Et plaider à son tribunal,
Peut-être votre Juvénal
N'en sortiroit-il qu'à sa honte.
On sait que c'est un vieux bourru,
Dont l'âpre et bouillante colère,

Quand une fois il est féru,
Ne feroit pas grâce à son père.
Avec son ton aigre et mordant,
Ses bruyans éclats de paroles,
Son air magistral et pédant,
Ses emphases, ses hyperboles,
Si l'on m'en croit, mon avis est
Qu'on l'envoie établir son siége
Aux Sauromates, s'il lui plaît,
Ou s'il l'aime mieux, au collége;
Car, pour parler net sur ce point,
Dans ma valise on n'en veut point:
C'est sa faute aussi, qu'y ferai-je?
Pour Ovide, autrement Nason,
Qu'on le préconise et le loue,
J'avoûrai que l'on a raison;
Mais il faut aussi qu'on m'avoue,
Qu'il cherche un peu trop à briller.
Pour moi j'ai la tête blessée,
Lorsque je lui vois tortiller
En cent façons une pensée.
A force de la ressasser,
La pointe au bout du tems s'émousse,
Et l'esprit vient à se lasser:
Il ne faut pas toujours qu'on pousse
Jusques où l'on pourroit pousser.
Sa fécondité qu'on admire,
Irrite ma mauvaise humeur;
Et j'enrage contre un auteur,

Qui ne me laisse rien à dire.
Horace et lui sont excellens;
Mais je leur trouve des talens
De nature bien différente.
Selon les âges et les tems,
Leur crédit tombe, ou bien augmente.
J'étois pour Ovide à quinze ans,
Mais je suis pour Horace à trente.
Et Martial est-il un sot?
Non, ses traits même ont de quoi plaire,
Mais il court après un bon mot.
Horace attend, tout au contraire,
Que le bon mot vienne s'offrir;
Et sans qu'il s'en fasse une affaire,
Il sait l'attraper sans courir.
Quant au grand et fameux Virgile,
Qu'on ne sauroit trop ménager,
Quoiqu'il pût m'être fort utile,
Je ne le fais point voyager,
De crainte de quelque danger,
Et je le garde pour la ville.
Enfin, pour finir sur cela,
Catulle, Tibulle et Properce,
Et gens de ce calibre-là,
Sont tous d'un assez bon commerce:
Comme quelquefois je les prends,
Quelquefois aussi je m'en passe;
Mais en tous lieux, comme en tout tems,
Je veux toujours avoir Horace.

Vous mettez long-tems à partir,
Dira quelque cervelle sage.
Mais j'oubliois d'en avertir,
Tout ceci se dit en voyage.
Supposons donc, comme certain,
Que déja je suis en chemin.
Je me vois en campagne rase,
Dominant sur tout l'horizon;
Je pique des deux mon grison,
Et crois voler sur un Pégase,
Comme un autre Bellérophon.
Un berger me semble un satyre;
Un côteau couvert de gazon,
De loin me semble un Hélicon;
Enfin, je vis et je respire,
Comme un homme hors de prison.
O Paris! ô ville superbe!
Oh qu'il m'est doux de te quitter!
J'aime bien mieux marcher sur l'herbe,
Que sur ton pavé me crotter,
Lorsqu'un vilain courtaut me pousse,
Et me jette vers le ruisseau;
Qu'un carrosse qui m'éclabousse,
Charge de mouches mon manteau:
Du bruit, de la cérémonie,
Point de repos ni nuit ni jour;
Voilà le train que va la vie
Dans ton admirable séjour.
Oh qu'heureux, selon moi, doit être

Qui peut quelquefois s'en bannir!
S'entend néanmois s'il est maître,
Quand il lui plaît, d'y revenir.
Dieu nous en fasse à tous la grace;
J'en dis *Amen*, et je poursuis.
J'arrive enfin comme je puis.
Le premier jour on se délasse;
Le lendemain le tems se passe
A reconnoître le pays.
Avant que d'entamer l'étude,
On cherche encore à marchander:
Il faut toujours quelque prélude,
Et du tems pour échafauder.
Allons pourtant, prenons courage,
Et mettons la main à l'ouvrage;
Mais lorsque je veux avancer,
Quel démon vient me traverser!
J'éprouve un travail que j'ignore,
Et ne puis qu'à peine tracer
Un vers froid qui me deshonore,
Et qui ne fait que grimacer.
Cent fois il me faut effacer;
Je corrige, j'efface encore,
Et toujours à recommencer.
Cependant mon feu s'évapore;
Je sens ma veine se glacer;
Apollon, le Dieu que j'adore,
Devant moi semble s'éclipser.
Muses, en vain je vous implore,

En vain je viens vous encenser ;
Vous me traitez de Turc-à-More,
Et ne daignez plus m'exaucer.
Brillantes fleurs, charmantes plaines,
Je ne trouve en vous nul secours ;
Vous coulez devant moi, fontaines,
Sans m'animer par votre cours :
J'ai beau vous apprendre mes peines,
Echos, pour moi vous êtes sourds.
En cet état que puis-je faire ?
Mais quand j'y pense, je suis bon
De m'amuser à ce jargon,
Dans ce lieu doux et solitaire,
Où j'ai tous les biens à foison ;
Au lieu de vivre en volontaire,
Et me rouler sur le gazon.
La réflexion est fort bonne ;
J'aime, pour moi, quand on raisonne.
Que suis-je venu faire ici ?
Rimer en poète transi ?
Non certes, Dieu me le pardonne ;
Mais bien délasser ma personne,
Vivant sans soin et sans souci.
N'est-ce pas assez d'une année
A se tarabuster l'esprit,
Et souffrir en ame damnée,
En forgeant un mauvais écrit ?
Faites-le bon, viendra-t-on dire.
C'est fort bien dit, quand on le peut :

Bien ou mal, il nous faut écrire,
Et ne le fait pas bien qui veut.
En est-on mieux pour le bien faire,
Et n'en coûte-t-il rien pour plaire?
Produire est un enfantement,
Qui ne va jamais sans tourment:
La racine est toujours amère,
Quoique le fruit au goût soit bon;
Et l'enfant le plus beau, dit-on,
Coûte bien des maux à sa mère.
Enfin, pour finir ce propos,
De quelque air qu'on prenne la chose,
Il nous faut toujours du repos:
Prenons-en donc, et parlons prose.
Le monde est méchant et pervers,
Malheur à qui lui donne prise!
En prose, hélas! les plus grands clercs
Disent souvent mainte sottise;
Comment n'en dire pas en vers?
Le beau ragoût qu'un misanthrope,
Tel qu'un poète morfondu,
Qui dans son chagrin s'enveloppe,
Tandis que son esprit galoppe
Après un vers qu'il a perdu!
Quand on est en pays barbare,
Sans douceur, sans société,
Passe qu'on ait l'esprit bizarre,
Et que d'écrire on soit tenté;
Mais qu'en ces lieux, mais qu'à Lucienne,
L'envie

L'envie ou la fureur me vienne
De vivre en poète crotté,
Je paroîtrois bien dégoûté.
Comment avoir cette manie,
Dans un lieu si beau, si charmant?
Où trouve-t-on plus d'agrément,
Une plus saine compagnie,
Moins de faste, moins d'embarras,
De façon, de cérémonie,
Et quels biens n'y trouve-t-on pas?
Que dire de ces paysages
Où l'œil se plaît à s'égarer?
Non, les peintres, dans leurs ouvrages,
Ne nous présentent point d'images
Qu'on puisse bien leur comparer.
Je crois, pour moi, que la nature
S'est fait elle-même un plaisir
De nous travailler à loisir
Une si riante peinture.
C'est elle qui, de son pinceau,
Nous a tracé dans ces prairies
Ce que renferment de plus beau
Les campagnes les plus fleuries,
Et nous en a fait un tableau.
Tout y paroît grand et nouveau;
La scène y change et se varie:
A l'opposite d'un château,
C'est une simple bergerie:
Vous voyez dans un même tems

Mille objets, et tous différens,
Que sa main habile apparie;
Elle les confond à nos yeux,
Et fait briller son industrie
Dans un désordre qui vaut mieux
Que la plus belle symétrie.
Que j'aime à voir couler ces eaux,
Qui trouvant diverses barrières,
Entrent dans différens canaux,
Et font de nouvelles rivières!
Mais, ô Dieux! qu'est-ce que je vois?
Que de prodiges à la fois,
Quelle merveilleuse structure! *
Je me trompe, ou l'art envieux
Semble vouloir en ces beaux lieux
Le disputer à la nature.
N'est-ce point un enchantement,
Qui m'impose agréablement?
L'onde s'élève par étage,
Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant, avec courage,
Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand roi de l'univers.
Ici du haut d'une éminence,
Je la vois se précipiter,
Puis se répandre et serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance,

* *La Machine de Marli.*

Où LOUIS trouve tant d'attraits:
Là, redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le ciel elle s'élance
Avec pompe et magnificence,
Et contribuant quelquefois
Au plaisir du meilleur des rois,
Elle en fait à toute la France.
Muse, en voilà plus qu'il ne faut;
Vous prenez votre vol trop haut;
Ce seroit être téméraire,
De pousser les choses plus loin:
D'autres, s'il faut, le sauront faire;
De votre art on n'a pas besoin,
Et vous feriez mieux de vous taire.
L'avis me semble salutaire;
Laissons donc à d'autres ce soin.
Peut-être que c'est la paresse,
Qui par surprise et par adresse,
Me fait cette belle oraison.
Je me rends pourtant, et je cesse;
Car, il faut que je le confesse,
Pour cette fois elle a raison.

A MONSIEUR

I. D. F. A. G. A. P.

Sur la décadence du bon goût.

DEPUIS un tems, mon silence en fait foi
Dans vos cantons, n'oserois plus écrire :
Grand magistrat, si demandez pourquoi,
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.
A maint écrit qu'à Paris on admire,
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien.
Le style en est très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il est, si n'y puis rien entendre,
N'ai-je pas lieu d'appréhender qu'au mien,
Paris aussi ne puisse rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, et ne suis peu touché
D'avoir l'esprit si dur et si bouché ;
Car j'ai beau faire, et hausser mes lunettes,
Et prose et vers tout est si haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché ;
Et c'est toujours pour moi lettres secrettes,
Goutte n'y vois. Oh ! que tout a changé
Pour le langage ; et que dans la grand'ville,
Depuis le tems que j'en suis délogé,
On s'est rendu terriblement habile !
Un point pourtant sur cela m'a surpris,

Vous le dirai-je ? excusez ma franchise ;
C'est vous, seigneur, qui causez ma surprise.
Tout ce qui part de vous est d'un grand prix,
Et peut servir de règle et de modèle ;
C'est vérité dont personne n'appelle.
Jugez par-là de mon étonnement,
Lorsqu'en discours sortis de votre bouche,
A nous forains transmis fidélement,
J'ai trouvé tout énoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obscur, rien de louche.
Est-ce donc là, d'abord me suis-je dit,
Ce magistrat dont par toute la France
On prise tant le merveilleux esprit,
On vante tant la force et l'éloquence ?
Je le croyois un oracle du tems,
Et cependant il parle et je l'entens.
Je vous le dis, seigneur, c'est grand dommage :
Cette clarté, qui fut une vertu
Au tems passé, n'est plus du bel usage,
Et ne voudrois en donner un fétu ;
On la souffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu ;
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage,
Adieu vous dis, son crédit est perdu.
On a raison, tout étoit confondu
Dans ces tems-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille :
Chose indécente, et que nos beaux esprits

N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre
A cet énorme et vicieux abus,
Que leurs écrits sont autant de rébus,
Enigmes même, et n'est aisé d'y mordre.
Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus
Qu'enveloppés de nuages confus :
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindés dans le plus haut des airs ;
De tems en tems, du fond de ces nuages,
On voit sortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit et beaucoup de fumée ;
Puis un essaim, soi-disant renommée,
Veut qu'on admire, et nous en fait la loi.
On obéit, on crie à la merveille ;
Je crie aussi, sans trop savoir pourquoi ;
Mais si m'allois faire tirer l'oreille,
Bientôt aurois la grand'bande sur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare, en tant qu'il est besoin,
Et s'il le faut, vous en prends à témoin,
J'admire tout, mais sans y rien comprendre.
Pour ces Messieurs, plus ne puis ni ne dois ;
Car de vouloir que je les puisse entendre,
C'en seroit trop, seigneur, et je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre ;
Tous, au contraire, entre eux-mêmes, tout bas,
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.

Voilà, seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnasse, un grand remû-ménage :

Or, il s'agit de prendre son parti.
Avisez-y, vous êtes bon et sage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti,
Je le vois bien, et tiendrez toujours ferme
Pour le vieux goût. Qu'entends-je par ce terme?
J'entends celui d'Horace et Cicéron :
Encor faut-il en conserver le germe,
Et lui laisser au moins quelque patron.
Vous risquez moins que bien d'autres à l'être;
Comme en cet art vous êtes un grand maître,
Peut-être à vous le pardonnera-t-on.
A nous chétifs, recognés en province,
Suivre convient l'usage qui prévaut ;
Pour résister notre crédit est mince ;
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré, malgré, c'est un faire le faut :
Ma coutume est, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toujours le premier à crier,
Comme Sosie, *ami de tout le monde !*
Sur ce pied-là ne me suis fait prier.
J'ai donc voulu, suivant le nouveau code
Qu'ont établi maints et maints beaux esprits,
Penser, écrire et parler à leur mode :
Or, écoutez comment je m'y suis pris.
En premier lieu j'ai fait plier bagage,
Non toutefois sans violens remords,
Au grand Virgile, Horace et leurs consorts.
Tels ont cédé sans murmure à l'orage ;
D'autres ont fait un peu plus les mutins,

Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
Juvénal, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas,
Et me quittant aussitôt en furie,
A pris sa course * *ultrà Sauromatas.*
Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place.
Perse vouloit s'en aller avec lui:
L'ai retenu par la manche, et pour cause.
Les orateurs, et tous les gens de prose,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander:
Et Cicéron, pour la cause publique,
Comme autrefois toujours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.
J'étois perdu si l'avois écouté;
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté,
Disant à tous: Messieurs, point de réplique;
J'en suis honteux, mais l'arrêt est porté.
En vous gardant, l'on eût mieux fait peut-être,
Et resteriez, si j'en étois le maître;
Mais comme suis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, et voilà la fenêtre;
Pouvez opter, mais vous irez dehors.
Plus indigné que confus de l'outrage,
O tems! ô mœurs! s'écrioit Cicéron.
Bref, du vieux tems dans ce commun naufrage.
Ne se sauva que Perse et Lycophron.

* *Commencement de la II Satire de Juvenal.*

Or,

Or, ces Messieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que justesse, raison,
Clarté, bon sens, craignant même poursuite,
A petit bruit sortirent à leur suite;
Nul ne resta, tout vida la maison.
Ce fut, seigneur, une belle décharge;
Auparavant j'étois comme en prison;
Mais eux partis, je me vis bien au large.
Comment! tandis qu'ai suivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture;
Pour faire un vers c'étoit plus de façons!
Heureux le mot qui passoit sans rature!
Tantôt le tour paroissoit trop guindé,
Tantôt la phrase embarrassée, obscure;
L'un ne vouloit d'un terme hasardé,
L'autre trouvoit l'expression trop dure:
Toujours la règle et l'équerre à la main,
Il me falloit suivre jusqu'à la fin
Le plan tracé, sous peine de censure:
M'en écarter n'étoit guères permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juste en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole et dans la métaphore.
Pour tel écart qui seroit encensé
Au tems présent, sous nom de noble audace,
Me suis souvent vu rudement tancé:
Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à sa place.
Les ornemens, ainsi que de raison,
Etoient de mise, et l'on pouvoit, sans doute,

Cueillir des fleurs, quand c'étoit la saison ;
Mais il falloit les trouver sur sa route.
Un synonyme en habit retourné,
Quoique éclatant, n'étoit pas pardonné.
La plus pompeuse et brillante épithète,
On la rayoit quand elle étoit muette.
Pour un seul terme, ou froid ou négligé,
C'étoit pitié, l'on m'eût dévisagé.
Rien ne passoit, s'il n'étoit de calibre ;
Que vous dirai-je enfin ? J'étois à bout.
Or, désormais ai secoué le joug,
Et je puis dire à présent, je suis libre.
Aussi bientôt verrez * *ma plume en l'air*
Suivre le vol de l'Auteur noble et rare,
Qui déclamant pour le Roi de Navarre,
A chaque trait élançoit un éclair.
Je vais d'abord, pour enrichir mes rimes,
Faire un amas de brillans synonymes ;
Et par cet art aujourd'hui si commun,
Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.
Tout paroîtra, jusqu'aux moindres sornettes,
Enluminé de nobles épithètes ;
Et dans la foule égaré, confondu,
L'objet qui plus devoit frapper la vue,
Enveloppé de cette épaisse nue,
Se trouvera presque comme perdu.
En bel esprit, qui creuse et subtilise,
Je veux me faire un patois à ma guise ;

* *Début d'un livre de cet Auteur.*

Et sans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un vieil usage,
Sous mêmes mots autrement assortis,
Faire trouver tout un autre langage.
Pour me former un style tout nouveau,
Un style auquel nul autre ne ressemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne se sont vus ensemble.
Mon art sur-tout brillera dans le tour;
J'aurai grand soin qu'au langage il réponde;
Tout sera neuf, tout viendra par détour:
Ne fallût-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner seulement le bon jour,
J'amènerai cela du bout du monde.
De suivre un ordre et se tracer un plan,
D'avoir un but, et tendre à quelque chose,
C'est être esclave, et se faire un tyran;
Pour rien n'en veux, et quoi que je propose,
J'en avertis, et qu'on l'entende bien,
C'est sans m'astreindre et m'engager à rien.
Je veux errer, maître de la campagne,
Traînant par-tout mes lecteurs ébahis,
Tantôt en France et tantôt en Espagne:
Qui me suivra, verra bien du pays;
J'irai bon train, et me suive qui m'aime!
Pas ne réponds pourtant qu'en me suivant
On ne se perde: hélas! le plus souvent
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.
L'ouvrage fait, il faudra consulter,

Ainsi qu'en doit user tout homme sage,
Si même encor s'en tolère l'usage.
Mais en ce point ne prétends imiter
Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante,
Qui pour se rendre intelligible en tout,
Sur ses écrits consultoit sa servante.
Tout au rebours, je veux gens du haut goût,
Esprits perçans, déliés et sublimes,
Devinant tout; puis leur disant mes rimes,
Je leur crîrai: Dites, par votre foi,
M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi?
Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,
Plus le croirai dès-lors de bon aloi,
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.
Vous blâmerez le parti que je prends;
Mais quoi, seigneur, que voulez-vous qu'on fasse?
Il se faut bien accommoder au tems;
J'aime la paix, je crains les différends,
Et ne veux point me brouiller au Parnasse.
Mais après tout, que diront nos neveux?
Ce qu'ils diront? ce sont de beaux morveux
Pour nous reprendre; ils n'oseroient, sans doute;
Et puis d'ailleurs, si ces petits esprits
Veulent jamais gloser sur nos écrits,
Quinaults seront, car ils n'y verront goutte.

APOLOGIE DE L'AUTEUR,

Sur ce qu'il s'amuse quelquefois à faire des Vers, et à en faire dans le style de Marot.

QUI fit des vers, des vers encor fera;
C'est le moulin qui moulut et moudra.
Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne,
Et je me câbre en vain contre la mienne :
Malgré mes soins ma muse prend l'essor;
J'ai fait des vers, et j'en refais encor.
Que de leçons, et même à juste titre,
Ai-je essuyé pourtant sur ce chapitre?
Aigres censeurs me l'ont tant reproché!
Tant vrais amis m'ont sur cela prêché!
Hé quoi! toujours des vers? êtes-vous sage?
Ah! renoncez à ce vain badinage;
Occupez-vous, grave et solide auteur,
D'un plus utile et plus noble labeur;
Et pour charmer nos cœurs et nos oreilles,
Tournez ailleurs vos talens et vos veilles.
Combien de fois, touché de repentir,
Me suis-je cru prêt à me convertir!
Honteux, confus de mes rimes passées,
Rimes souvent par mes pleurs effacées,
J'avois juré cent fois d'un cœur contrit,

De ne tracer vers ni grand ni petit,
Juré cent fois, je l'avoue à ma honte :
J'eus beau jurer, Apollon n'en tint compte ;
Tyran cruel, il rit de nos sermens,
Comme l'amour rit de ceux des amans.
Je me trouvai pénitent infidèle,
En vrai relaps rembarqué de plus belle :
D'un nouveau feu je me sentis brûler,
Et malgré moi je vis des vers couler.
Dans cet état de contrainte cruelle,
Plaignez-moi, vous dont j'honore le zèle ;
Sages amis, j'écoute vos leçons ;
Mais j'en reviens toujours à mes chansons.
Pour vous, censeurs, qui de mes foibles rimes
Osez par-tout me faire autant de crimes,
Et qui croyez dans votre esprit bouché,
Que faire un vers, ce soit faire un péché ;
Exorcisez le démon qui m'obsède,
Ou par pitié, souffrez que je lui cède ;
Et condamnez, avec moins de rigueur,
Des rimes dont je suis à peine Auteur,
Et qu'une aveugle et bizarre manie,
Malgré moi presque, arrache à mon génie.
Mais quoi ! rimer ainsi que je l'ai fait,
Est-ce après tout un si grave forfait ?
Vous écrivez ce qu'il vous plaît en prose,
N'osai-je en vers faire la même chose ?
Un sentiment, par lui-même estimé,
Est-il mauvais, quand il devient rimé ?

Et dans des vers, d'ailleurs pleins d'innocence,
L'ordre, le tour, met-il quelque indécence?
Censeurs malins, et peut-être jaloux,
Si dans mes vers j'offense autre que vous;
Si la vertu, si l'austère sagesse
Y trouve rien qui l'effleure, ou la blesse;
Si, froid Auteur, j'ennuie en mes écrits,
Condamnez-moi, j'ai tort, et j'y souscris:
Mais quand, suivant une injuste maxime,
Précisément sur ce point que je rime,
Vous prétendrez me faire mon procès,
Vous le ferez sans fruit et sans succès.
Or, rimez donc, dit un ami fidèle;
Mais quel Auteur prenez-vous pour modèle?
C'est une honte! y pensez-vous? Marot,
Homme verreux, et digne du garot,
Et dont jadis la muse évaporée,
A grande peine échappa la bourée.
Défaites-vous de ce style badin;
Et laissant là Marot avec dédain,
D'un vol léger élevez-vous à l'Ode,
Pièce si noble et si fort à la mode;
Et dont le chant hardi, mélodieux,
Charme les Rois et touche jusqu'aux Dieux.
Qui parle ainsi, certes ne connoît guères
De l'Hélicon les lois et les mystères.
Esclaves-nés du Dieu capricieux
Dont le pouvoir règle tout en ces lieux,
Nous n'avons point de choix dans son empire,

Et nous chantons selon qu'il nous inspire.
Sans consulter sur cela nos souhaits,
Ce Dieu dispense à son gré ses bienfaits ;
Donne à chacun, en le faisant Poète,
A l'un la lyre, à l'autre la trompette ;
A celui-ci chausse le brodequin,
Elève l'autre au cothurne divin ;
Accorde à tel la force et l'énergie,
Réduit tel autre à la tendre Elégie ;
Dans la Satyre il rend l'un sans égal,
Et borne l'autre au simple Madrigal.
De tous ces dons, Marot n'eut en partage
Qu'un élégant et naïf badinage ;
Et s'il est rien que j'en aye hérité,
C'est un vernis de sa naïveté.
Sans m'égarer dans des routes sublimes,
De ce vernis je colore mes rimes ;
Et de ce simple et naïf coloris,
Mes petits vers ont tiré tout leur prix.
Par ce secours emprunté, si ma muse
Ne charme pas, pour le moins elle amuse ;
Et, par le vrai qu'elle joint au plaisant,
Quelquefois même instruit en amusant.
Je m'en tiens là, sans toucher à la lyre,
Qu'au Dieu des vers il plut de m'interdire ;
Pour ses chéris, il réserve ce don.
Laissons chanter sur ce sublime ton,
Et qui ? la Motte, et tel autre génie
Qui de la lyre a conçu l'harmonie ;

Et n'allons point, Poëtes croassans,
De leurs concerts troubler les doux accens.
De nos François, je ne saurois m'en taire,
C'est la folie et l'écueil ordinaire.
Dès qu'en un genre un Auteur réussit,
D'imitateurs un nuage grossit:
Vous les voyez bientôt, quoi qu'il en coûte,
En vrais moutons suivre la même route,
Entrer en lice, et courant au hasard,
Le disputer presque aux maîtres de l'art.
Depuis le tems, la Motte, que ta plume
Sut nous donner d'Odes un beau volume,
Combien d'Auteurs s'attribuant tes droits,
Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix!
Plus d'autres vers, ils ne riment qu'en Odes;
Et désormais, comme autant de pagodes,
A ce seul point fixés également,
Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.
Je ris de voir leurs muses pulmoniques,
Impudemment, pour Odes Pindariques,
Nous fredonner, sur des tons presque usés,
Des Madrigaux en strophes divisés.
Que dans son vol le Poëte s'égare;
Tout est permis en invoquant Pindare,
Qui des enfers se plaint qu'à tout propos
Un froid rimeur vient troubler son repos.
Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire,
Qu'on rit, qu'on pleure, et même qu'on respire;
De ce démon tout paroît obsédé,

Et le Parnasse est d'Odes inondé.
Irois-je encor, me perdant dans la nue,
De ces Messieurs augmenter la cohue?
Non, j'aime mieux, avec moins de fracas,
Me contenter d'un étage plus bas.
Quant à Marot, il me plaît, je l'avoue;
Pour bon Poète en tous lieux on le loue;
Je le voudrois encore homme de bien,
Et me déplaît qu'il fut un peu vaurien. —
Vous l'imitez tel qu'il est. — Je l'imite
Dans son style, oui, mais non dans sa conduite.
Et n'a-t-il pas, ce style, quoique vieux,
Je ne sais quoi de fin, de gracieux?
Depuis long-tems Marot plaît, on le goûte;
Si je fais mal en marchant sur sa route,
Je suis, hélas! par un pareil endroit,
Bien plus coupable encor que l'on ne croit.
Tant que je puis, avec la même audace,
J'ose imiter Virgile, Homère, Horace,
Grecs et Romains; auteurs qui dans leur tems
Vécurent tous payens et mécréans.
Si je l'ai fait sans en être blâmable,
Pourquoi Marot me rend-il plus coupable?
Un hérétique est-il pis qu'un payen?
Marot, du moins, Marot étoit chrétien.
Qu'on le condamne, et que l'on se récrie
Et sur l'erreur et sur l'idolatrie,
J'en fais de même, et ma foi ni mes mœurs
Ne prendront rien jamais de ces auteurs.

Mais pour cet art, cette noble finesse,
Prisée en France, à Rome et dans la Grèce,
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits
Suivre de loin ces merveilleux esprits;
En recueillant des beautés chez eux nées,
Mais dans leurs vers trop souvent profanées,
Sur de meilleurs et plus dignes sujets,
D'un pinceau chaste en répandre les traits!
Telle au printems voit-on la sage abeille,
En voltigeant sur la rose vermeille,
Laisser l'épine, et du suc de la fleur
Tirer pour nous un miel plein de douceur.
Sur ces leçons que l'abeille lui donne,
A petit bruit ma muse se façonne,
Et d'un auteur, dont elle prend le ton,
N'imite rien que ce qu'il a de bon.
Qu'il soit méchant, scélérat, hypocrite,
De ses talens sans risque l'on profite:
Et n'y pût-on réussir qu'à demi,
Toujours autant de pris sur l'ennemi.
Désormais donc sur Marot qu'on se taise;
Je n'en prends point de teinture mauvaise:
Qu'on me le laisse avec soin écrêmer,
Et que sans trouble on me souffre rimer.
J'y suis fort sobre, et quoi que l'on en dise,
Je n'en fais pas métier et marchandise.
A ces petits, mais doux amusemens,
Ce que j'ai mis quelquefois de momens,
Qu'on le rassemble en heures et journées,

Ne fera pas trois mois sur dix années.
Ce peu de tems n'est point un tems perdu ;
L'esprit ne peut être toujours tendu.
L'un se repose, un autre se promène :
Fais-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?
Las d'un travail plus noble ou plus chrétien,
Je fais des vers quand d'autres ne font rien.
Changeant de grain, la terre se repose ;
En travaillant, je fais la même chose ;
Et changement de travail ou d'emploi,
Fut de tout tems un vrai repos pour moi.
Personne enfin n'est parfait dans la vie :
J'aime à rimer quand il m'en prend envie.
De maints défauts, dont je suis dominé,
Pour mon malheur, c'est le plus obstiné :
Défaut fâcheux, mais qui, bien qu'on en gronde,
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;
Je me suis vu pour tels vers dénigré,
Dont en bon lieu l'on m'a su quelque gré ;
Si j'ose même ici, pour ma défense,
Sur ce point-là dire ce que je pense,
Tel me censure et me damne tout haut,
Qui dans le cœur m'absout sur ce défaut.

NÉCESSITÉ DE LA CRITIQUE, OU LE GRAND PREVOT DU PARNASSE.

On gronde contre la Satire,
Et Cotin dit qu'on a raison.
Mais quoi que Cotin puisse dire,
Dans l'étrange démangeaison
Qu'en notre siècle on a d'écrire,
Il nous faut ce contre-poison.
Ecrire en vers, écrire en prose,
Au tems passé c'étoit un art;
Au tems présent c'est autre chose.
Tant bien que mal, à tout hasard,
Rime qui veut, qui veut compose,
Se dit habile ou le suppose,
Entre au chorus ou chante à part,
Est pour un tiers ou pour un quart,
Fournit le texte ou fait la glose,
Et tout le monde en veut sa part.
Dites-nous, Muses, d'où peut naître
Cette heureuse fécondité?
Est-on savant quand on veut l'être?

Cela n'a pas toujours été.
Il en coûtoit à nos ancêtres,
Ce ne fut pas pour eux un jeu ;
Ce qui coûtoit à ces grands maîtres,
Pourquoi nous coûte-t-il si peu ?
Vanité sotte qui présume,
Par un aveugle et fol orgueil,
De son esprit et de sa plume,
Voilà d'abord le grand écueil.
Item, le Temple de mémoire
Est un très-dangereux appas ;
Mais en griffonnant pour la gloire,
L'encre toujours ne coule pas ;
Et quelquefois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.
Item, soit à bon titre ou non,
On dit, mes Œuvres, mon Libraire,
Et l'on voit en gros caractère
Afficher son livre et son nom.
Item, chacun a sa folie ;
Item, aujourd'hui tout est bon,
Et tout ouvrage se publie.
Ce qu'un homme a rêvé la nuit,
Ce qu'il a dit à sa servante,
Ce qu'il fait entre sept ou huit,
Qu'on l'imprime et le mette en vente,
L'ouvrage trouve son débit ;
Et quelquefois, sans qu'il s'en vante,
L'Auteur y gagne un bon habit.

Item, quand on ne sait mieux faire,
On forge, on ment dans un écrit.
Item, on ne sauroit se taire,
Et nous avons tous trop d'esprit.
Autre grand *Item*, il faut vivre:
Voilà comment se fait un livre.
De là nous viennent à foison
Maigres livrets de toute sorte.
Ils n'ont ni rime ni raison;
Cela se vend toujours, qu'importe?
Tous les sujets sont presque usés,
Et tous les titres épuisés;
Jusques à des contes de Fées,
Dont on a fait long-tems trophées:
Le désordre croît tous les jours;
Je crie, et j'appelle au secours.
Quand viendra-t-il quelque critique,
Pour réformer un tel abus,
Et purger notre République
De tant d'Ecrivains de bibus?
A l'aspect d'un censeur farouche,
Qui sait faire valoir ses droits,
Un pauvre Auteur craindra la touche,
Et devant que d'ouvrir la bouche,
Y pensera plus d'une fois.
Je touche une fâcheuse corde,
Et crois déja de tous côtés
Entendre, à ce funeste exorde,
Nombre d'Auteurs épouvantés,

Crier tout haut, miséricorde!
Soit fait, Messieurs, j'en suis d'accord;
Mais quand le public en furie
Contre vous et vos œuvres crie
Miséricorde encor plus fort,
Que lui répondre, je vous prie?
C'est un mal, je ne dis pas non,
Qu'un Censeur rigide et sévère,
Qui le prend sur le plus haut ton;
Qu'on hait, et pourtant qu'on révère:
Mais si c'est un mal, c'est souvent
Un mal pour nous bien nécessaire;
Un Critique au pays savant,
Fait le métier de Commissaire.
Bornons-nous, sans aller plus loin,
A la seule gent poétique;
Plus que toute autre elle a besoin
De Commissaire et de Critique.
Les Poëtes sont insolens,
Et souvent les plus misérables
Se trouvent les plus intraitables.
Fiers de leurs prétendus talens,
Ils prendront le pas au Parnasse,
Et sur Virgile et sur Horace,
S'il n'est des Censeurs vigilans,
Pour chasser ces passe-volans,
Et marquer à chacun sa place.
D'abord ces petits avortons
Viennent se couler à tâtons:

Ils

Ils sont soumis, humbles, dociles,
Souples à prendre des leçons
Des Horaces et des Virgiles ;
Et devant ces Auteurs habiles
Sont muets comme des poissons.
Mais quand, enfin, cette vermine
Sur le Parnasse a pris racine,
Elle s'ameute, et forme un corps
Qui se révolte et se mutine ;
Dès qu'une fois elle domine,
Adieu Virgile et ses consorts :
Dans quelque coin on les confine ;
Et si Phébus faisoit la mine,
Lui-même on le mettroit dehors.
Comment Ronsard et sa Pléiade,
Dont un tems le règne a duré,
Dans leur grotesque mascarade,
Nous l'avoient-ils défiguré ?
Crasseux, déguenillé, maussade,
Plus bigarré qu'un Arlequin ;
Affublé d'un vieux casaquin
Fait à-peu-près à la françoise,
Mais d'étoffe antique et gauloise,
Sans goût, sans air, le tout enfin
Brodé de grec et de latin.
C'étoit dans ce bel équipage
Qu'Apollon, noir comme un lutin,
Se faisoit par-tout rendre hommage :
Mais, après un long esclavage,

Enfin Malherbe en eut pitié,
Et l'ayant pris en amitié,
Lui débarbouilla le visage,
Et le remit sur le bon pié,
Renvoyant à la friperie
Ses baillons et sa broderie.
Alors dans le sacré Vallon
On décria la vieille mode;
Et Malherbe sous Apollon,
Fit publier un nouveau code,
Défendant ces vieux passemens,
Qu'avec de grands empressemens
On alloit chercher pièce à pièce,
Au Latium et dans la Grèce.
Ronsard en fut triste et marri,
Perdant beaucoup à ce décri;
Il en pleura même, et de rage
Il se soufflet la le visage,
Et s'en alla cacher dans un trou,
En se soufflettant tout son sou.
Les Muses n'en firent que rire,
Et demandoient par quel hasard
Ronsard si vanté pour bien dire,
Donnoit des soufflets à Ronsard.
Cependant tout changea de face,
Sur l'Hélicon et le Parnasse,
C'étoit un air de propreté,
Plein de grandeur et de noblesse;
Rien de fade, ni d'affecté

N'en altéroit la dignité :
Le bon goût et la politesse
Brilloient dans la simplicité.
Laissant la frivole parure
Aux fades héros de romans,
On emprunta de la nature
Ses plus superbes ornemens.
Vous eussiez vu, les jours de fêtes,
Phébus et les neuf doctes Sœurs,
N'employer, pour orner leurs têtes,
Que des lauriers mêlés de fleurs.
Mais cette mode trop unie
Ennuya bientôt nos François ;
Au mépris des nouvelles lois,
Ils revinrent à leur génie,
Et réclamèrent tous leurs droits.
Nous aimons trop la bigarrure,
Je ne puis le dire assez haut ;
Voilà notre premier défaut,
Et c'est depuis long-tems qu'il dure :
Il durera, j'en suis garant,
Quoique le bon sens en murmure :
Si l'on le quitte, on le reprend,
Même en dépit de la censure :
On veut du rare et du nouveau,
Le tout sans règle et sans mesure :
On outre, on lasse le pinceau ;
Mais à charger trop le tableau,
On vient à gâter la peinture ;

Et voulant le portrait trop beau,
On fait grimacer la figure.
Soit Poëtes, soit Orateurs,
C'est là qu'en sont bien des Auteurs.
Nous nous mettons à la torture,
Pour alembiquer un écrit;
Nous voulons par-tout de l'esprit,
Du brillant, de l'enluminure.
C'est un abus, ne forçons rien;
Laissons travailler la nature,
Et sans effort nous ferons bien.
Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,
Plus à certains pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.
Me voilà dans un fort beau champ;
Mais je prêche, et peut-être ennuie,
Comme bien d'autres, en prêchant;
Je finis donc, et je m'essuie.
Bel exemple, sans me flatter,
Si l'on vouloit en profiter.
Or, durant cette maladie,
Dont l'Hélicon fut infecté,
On bannit la simplicité
Sous Malherbe tant applaudie.
Pointes, équivoques dans peu,
Et jeux de mots vinrent en jeu;
On vit l'assemblage grotesque
Du sérieux et du burlesque:

Le phébus, le galimatias,
Parurent avec assurance ;
Et comme si l'on n'étoit pas
Assez fou quand on veut en France,
On fut avec avidité
Chercher jusques dans l'Italie,
Des secours, dont par charité
Elle assista notre folie.
Apollon se tuoit en vain
De faire mainte remontrance :
Nos gens suivoient toujours leur train,
Et tout alloit en décadence.
Mais quand ce Dieu plein de prudence,
Eut prit Boileau pour son prévôt,
Combien d'Auteurs firent le saut !
On voyoit détaler en bande
Tous ces Messieurs de contrebande ;
Chapelain couvert de lauriers,
Sauta lui-même des premiers,
Et perdit, dit-on, dans la crotte,
Et sa perruque, et sa calotte *.
Il crioit, prêt à trébucher,
Sauvez l'honneur de la Pucelle ;
Mais Boileau, plus dur qu'un rocher,
N'eut pitié ni de lui, ni d'elle.
Pradon, voulant parlementer,

* *Allusion à une parodie du Cid sur Chapelain, qui se trouve dans quelques éditions des Œuvres de Saint-Evremont, et ailleurs.*

Fit d'abord de la résistance,
Et parut quelque tems lutter :
Même en Poëte d'importance,
Il appela de la sentence ;
Mais il fallut toujours sauter,
Et l'on n'a point jugé l'instance.
Sous le manteau de Régulus*
On eût épargné sa personne ;
Mais le pauvre homme n'avoit plus
Que le justaucorps d'Antigone.**
Quinault par la foule emporté,
Quinault même fit la culbute ;
Mais un appel interjeté
Le vengea bientôt de sa chûte.
On vit les Muses en rumeur,
A l'envi prendre en main sa cause :
Quelques gens de mauvaise humeur
Vouloient pousser plus loin la chose,
Insistant qu'on fît au plus tôt
Le procès au pauvre prévôt.
Mais hélas ! qu'un prévôt s'échappe,
Le cas est digne de pardon :
Il n'est pas infaillible, non ;

* *Tragédie de Pradon, qui fut bien reçue.*

** *Autre Tragédie du même Auteur, qui fut mal reçue. C'est par allusion au sort de ces deux pièces, qu'un Seigneur ayant trouvé Pradon qui portoit un assez mauvais justaucorps sous un beau manteau d'écarlate, lui dit :* Pradon, voilà le manteau de Régulus, et le justaucorps d'Antigone.

Plus ne prétendroit, fût-il pape.
Cependant les plus emportés,
Dans cette émeute générale,
Etoient les rimeurs maltraités.
Les Cotins, chefs de la cabale,
Murmuroient et crioient tout haut :
Voyez-moi ce prévôt de bale !
Il n'a pas épargné Quinault.
Mais Phébus, d'une œillade fière,
Les rejetant avec mépris,
Leur dit d'un ton ferme et sévère :
Paix, canaille de beaux esprits,
Qui n'avez fait ici que braire !
Si sur Quinault on s'est mépris,
J'y veillerai, c'est mon affaire.
Quant à vous, perdez tout espoir,
Et ne me rompez plus la tête ;
Mon prévôt a fait son devoir.
Ainsi se calma la tempête ;
Et Quinault s'étant présenté,
Dans ses griefs fut écouté.
On déclara, vu la requête,
Bien appelé comme d'abus,
Et le prévôt resta camus.
Il fut même, sur le Parnasse,
Réglé sans contestation,
Qu'auprès d'Orphée et d'Amphion,
Il iroit reprendre sa place ;
Et puis Phébus, d'un air humain,

Lui mit sa propre lyre en main :
Non que la sienne fût usée ;
Mais par un noble et fier dédain,
De la voir à tort méprisée,
En tombant il l'avoit brisée :
On en fit recueillir soudain
Tous les morceaux jusques au moindre ;
Mais on les recueillit en vain,
Et l'on ne put les bien rejoindre.
Tel fut le destin de Quinault,
Seul de tous où le commissaire,
A son égard un peu corsaire,
Se soit trouvé pris en défaut.
Pourtant en paya-t-il l'amende,
Et de mainte Muse en courroux
Essuya forte réprimande,
On a dit même quelques coups.
Dans tout le reste irréprochable,
Faisant sa charge avec hauteur,
A tout mauvais et sot auteur,
Il fut prévôt inexorable.
Sur le grand chemin d'Hélicon,
Dont il fit presque un Montfaucon,
On voyoit de loin les squelettes
De cent misérables Poètes ;
Exemple dont le seul aspect
Tenoit les rimeurs en respect.
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse
Il laissa tout à l'abandon,

Et

Et fit sa charge avec mollesse;
Quand on est vieux, on devient bon.
Un reste de terreur empreinte
Retenoit pourtant les esprits,
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte
Au sort de tant d'Auteurs proscrits.
Dans cette vieillesse impuissante,
Son ombre encore menaçante
Arrêtoit les plus résolus;
Mais cette ombre fière et glaçante,
Cette ombre même, hélas! n'est plus.
Dans cette espèce d'interrègne,
Tout dégénère et dépérit,
Et faute d'un Prévôt qu'on craigne,
Chacun sur pied de bel esprit
Arbore deja son enseigne.
Les Cotins, bravant les lardons,
De tous côtés semblent renaître;
Et comme en un tems de pardons,
On voit hardiment reparoître
Les Pelletiers et les Pradons.
Apollon, c'est vous que j'appelle!
De ce mal arrêtez le cours.
Le prix de la gloire immortelle
Est en proie aux joueurs de vielle;
Et la plus brillante des cours,
Votre cour, autrefois si belle,
Devient un grenier de Gabelle,
Et s'encanaille tous les jours.

Déja qui veut sur le Parnasse
S'établit comme en son foyer.
Tel croit tout charmer, qui croasse ;
Tel en chantant semble aboyer.
Tel peignant sans art et sans grace,
A peine est digne de broyer.
Tel fait des vers qui, quoi qu'il fasse,
Semblent tous faits par contumace.
Tel pour titre ose employer
Des vers qu'il prit à la tirace,
Savant dans l'art de giboyer.
Confondu parmi cette crasse,
Corneille pour garder sa place,
En est réduit à guerroyer ;
Et Racine rencontre en face,
Tantôt le Clerc, tantôt Boyer.
Quel dépit pour le grand Horace,
D'avoir à soutenir l'audace
D'un fat qui vient le coudoyer !
Le mal plus loin va se répandre,
Si l'on n'y met ordre au plus tôt :
Muses, songez à vous défendre,
Au spécifique ! un bon Prévôt,
Un bon Prévôt ! mais où le prendre ?
Je pourrois, s'il m'étoit permis,
En nommer un digne de l'être ;
Par ses soins en honneur remis,
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être,
Homère assez le fait connoître.

Il a tous les talens qu'il faut
Pour un emploi si nécessaire ;
Je ne lui vois qu'un seul défaut :
C'est que ce métier salutaire,
De blâmer ce qui doit déplaire,
De reprendre et n'épargner rien,
Ce métier qu'il feroit si bien,
Il ne voudra jamais le faire.
Attaqué par maint trait felon,
Jamais contre le noir frélon
Il n'employa ses nobles veilles ;
Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.
A son défaut cherchez quelque autre
Qui plus hardi, qui moins humain,
Pour votre gloire et pour la nôtre
Ose à l'œuvre mettre la main.
Du Parnasse arbitre suprême,
Si vous prisez mon zèle extrême,
Faites-le voir en m'exauçant.
Hélas ! peut-être en vous pressant,
Fais-je des vœux contre moi-même.

SANTEUIL VENGÉ.

Traduction d'une Pièce Latine faite par le même Auteur.

QUELLE audace, grand Dieu! quelle témérité!
On attaque Santeuil sur sa latinité!
Quoi! ces termes pompeux dont la magnificence
Par-tout offre à l'oreille une noble cadence,
Au chagrin d'un Censeur n'ont pu le dérober,
Et je le vois déja tout prêt à succomber!
En vain contre la foudre, et contre la tempête,
Phébus de cent lauriers avoit muni sa tête;
Un Critique insolent, par un indigne affront,
Foule aux pieds les lauriers qui lui couvroient le front.
C'est pourtant ce Santeuil, le héros du Parnasse,
Ce grand imitateur de Virgile et d'Horace,
Et devant qui la Seine, après mille détours,
Fixa jadis ses flots, et suspendit son cours.
Mais qui peut arrêter ou suspendre l'envie?
Elle t'attaque enfin au déclin de ta vie,
Santeuil; mais soutenu d'une noble fierté,
Méprise les efforts de sa malignité.
Dans Paris aujourd'hui les fontaines publiques
Portent de ton savoir des marques authentiques;

Le peuple y lit des vers gravés en cent endroits,
Et sait les approuver du geste et de la voix;
Ton mérite n'est pas renfermé dans un cloître;
Santeuil dans l'Univers s'est assez fait connoître;
A tes rares vertus, on rend ce que l'on doit,
Et dès que tu parois, chacun te montre au doigt.
Les Dames même, enfin, parlent de tes ouvrages,
En vantent les beautés, te donnent leurs suffrages,
Au Cygne de Mantoue égalent ton destin,
Et trouvent que sur-tout tu parles bien latin.
En vain tous les Savans publieroient le contraire,
Un aveu de ce poids les oblige à se taire.
Mais ce n'est pas toi seul que l'on attaque ici;
On offense encor plus Commire et Jouvenci.
Oui, ces doctes censeurs, ces savans personnages,
Doivent être tous deux garans de tes ouvrages.
On sait qu'entre les soins de leurs emplois divers,
Ils ont encor celui de repolir tes vers;
Qu'on rejette sur eux ce qu'on peut y reprendre,
Car ce n'est point à toi, Santeuil, qu'il faut s'en prendre.
Mais non, ne craignons rien, ils n'ont pu s'y tromper,
Nul terme de travers n'a pu leur échapper;
Et d'ailleurs, quand ce Dieu qui t'agite et t'inspire,
Te dicte ces beaux vers que la Province admire,
Doit-on, dans les transports de ces nobles accès,
Sur un mot mal placé, t'aller faire un procès?
Semblable à ces torrens qui du haut des montagnes,

Viennent à grands fracas inonder les campagnes,
Doit-on te reprocher si, dans leur majesté,
Tes vers n'ont pas toujours autant de pureté,
Qu'on voit dans ces ruisseaux qui gardent dans leur course
Cette même beauté qu'ils tirent de leur source?
Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos?
Pourquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux?
Il faut qu'à haute voix ici je le publie;
Oui, j'oserai le dire, en dépit de l'envie,
Habitans d'Hélicon, soumettez votre orgueil,
Et rendez en ce jour hommage au grand Santeuil.
Qui de vous comme lui, dans ses vives boutades,
Tel qu'un thyrse à la main s'élançoient les Ménades,
Paroît jetant par-tout des regards furieux,
L'écume dans la bouche et le feu dans les yeux?
Est-il à son abord mortel qui ne frémisse,
Quand on le voit errant d'un air de Pythonisse,
Porter de tous côtés, d'un pas précipité,
Le terrible démon dont il est agité?
Et cependant, ô ciel! devant toute la terre,
Un jeune homme insolent lui déclare la guerre!
L'ingrat respire encore en son crime endurci!
Quoi donc! espères-tu nous échapper ainsi?
Non: tandis que saisi d'une frayeur stérile,
En fuyant vers Rouen, tu cherches un asile,
La Seine engloutissant ton crime sous ses eaux,
Vengera par ta mort l'honneur de son héros.

Mais non, ce seroit peu, la peine est trop légère.
Enfin j'en découvre une égale à ma colère ;
Tu vas périr, cruel, le supplice est tout prêt ;
Frémis en entendant ce redoutable arrêt.
Chargé de rudes fers, dans une humble posture,
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à la torture,
Détestant dans ton cœur ton crime et ton orgueil,
Tu paroîtras, perfide, et tu verras Santeuil.
Qu'il saura bien alors punir ton imposture,
Quand armant contre toi son affreuse figure,
Les deux bras en désordre élancés dans les airs,
Tel qu'il est quand il fait ou récite des vers,
Tout prêt à t'engloutir, ouvrant un large goufre,
D'où tu verras sortir et la flamme et le soufre,
D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,
Il te dira cent fois, scélérat, imposteur!
C'est alors qu'éperdu, reconnoissant ton crime,
De Santeuil irrité pitoyable victime,
D'un repentir tardif implorant le secours,
Tu voudras le fléchir par tes tristes discours ;
En vain, pour terminer la peine qui t'est due,
Une froide sueur dans ton corps répandue,
Ira glacer ton sang figé dans ses canaux,
Ira durcir tes nerfs, pétrifier tes os ;
En marbre transformé, tu seras dans la France,
Un rare monument d'une illustre vengeance.
Ah! si sur toi Santeuil lance un regard mutin,
Tu ne peux de Niobe éviter le destin.

PIECES MÊLÉES.

PLAINTES

Sur la lenteur et la négligence du Messager du Mans.

Ce n'est point l'intérêt, ni l'amour de la gloire,
Qui me fait en ce jour importuner les cieux ;
Je n'ai rien à prétendre au temple de Mémoire ;
Le vif éclat de l'or n'éblouit point mes yeux :
De ces foibles honteux mon ame préservée,
N'écoutera jamais de si bas sentimens ;
Tout ce que je demande, est la prompte arrivée
Du Messager du Mans.

Déja plus de vingt fois le soleil et la lune
Ont régné tour-à-tour,
Depuis que je languis dans ma triste infortune.
Déja la lumière du jour
A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle,
Sans que durant un si long tems,
On ait vu dans ces lieux la noble haridelle
Du Messager du Mans.

Cependant je languis, et ma douleur profonde
Me fait perdre le jugement.
Qu'avez-vous, me dit tout le monde?
Vous êtes depuis peu tout je ne sais comment.
Hélas! si l'on savoit la cause
De ces maux cruels et pressans!
Si l'on savoit; et quoi? Non, je ne puis, je n'ose,
Et je ne le dirai qu'au Messager du Mans.

Quel Démon cruel et barbare,
Si long-tems l'arrête en chemin?
Quel ennemi secret, quel envieux destin,
L'un de l'autre tous deux si long-tems nous sépare?
Non je ne puis souffrir tous ces retardemens,
Je veux moi-même aller le chercher et le suivre;
Car c'en est trop, et je ne puis plus vivre,
Si je ne vois le Messager du Mans.

Quoi! tout le jour à ma pensée
Son image viendra s'offrir;
Et ma douleur présente, et ma douleur passée,
Me feront doublement souffrir?
Encore si la nuit dans un repos tranquille,
Contre tous mes chagrins je trouvois un asile!
Mais non, quand le sommeil vient assoupir mes sens,
Si je rêve, je rêve au Messager du Mans.

Si pour calmer un peu ma triste inquiétude,
Je prens quelque livre à la main,

D'abord son souvenir vient troubler mon étude,
Et me fait perdre mon latin.
Oui, j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire,
Et je passe souvent tout le jour, à quoi faire?
Le dirai-je? à compter les heures, les momens
Que retarde en chemin le Messager du Mans.

Avouons ici ma foiblesse;
Jamais le plus touché des plus tendres amans
A-t-il plus fait pour sa maîtresse?
Non, jamais les Cyrus, les héros de romans,
N'ont soupiré, j'ose le dire,
Après le cher objet qui causoit leurs tourmens,
Comme nuit et jour je soupire
Après le Messager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma rencontre,
Je vais le prendre au dépourvu:
Et lui disant, ne l'avez-vous point vu?
Bon gré, malgré, je veux qu'il me le montre.
S'il me demande, Eh qui? Je demeure en suspens,
Et j'admire son ignorance,
Croyant que, comme moi, tout le monde ici pense
Au Messager du Mans.

J'entends crier, grande nouvelle!
J'accours avec empressement;
De quoi s'agit-il donc? vétille, bagatelle,
D'une victoire seulement.

Et qu'ai-je affaire ici de nouvelles de guerre?
A tous momens, en tous lieux j'en entens;
On m'en dit d'Allemagne, on m'en dit d'Angleterre,
Et l'on ne m'en dit pas du Messager du Mans.

Un voyageur, enfin, plus charitable,
Entrant dans ce qui fait ma peine et mon souci,
M'annonce d'un air agréable
Qu'il le vit l'autre jour, quoique un peu loin d'ici.
J'admire son bonheur, et je lui porte envie;
Je le montre à tous les passans;
Et renforçant ma voix, devant tous je m'écrie,
L'heureux homme! il a vu le Messager du Mans.

Je fais le guet, planté tout le jour sur ma porte,
Tantôt assis, tantôt debout;
Et soit qu'on entre, ou soit qu'on sorte,
Je vois et j'examine tout.
L'esprit tout occupé de cette unique affaire,
Alerte au moindre bruit, si par hasard j'entens
Quelque cheval hennir, ou bien quelque âne braire,
Je crois toujours que c'est le Messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringoter ses sonnettes?
Le verrai-je bientôt entrer superbement,
Claquant son fouet et piquant ses mazettes?
Quand viendra-t-il ce Messager charmant?
Les forêts, les rochers et les creux des fontaines

Retentissent par-tout de mes gémissemens ;
Seras-tu donc le seul insensible à mes peines,
Barbare Messager du Mans ?

Hélas ! lorsqu'à Rouen tu me faisois tant d'offres,
Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres,
Falloit-il t'en charger,
Bourreau de Messager ?
Je m'en souviens encor, tu ne peux t'en défendre,
Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre,
Tu me l'avois juré ; sont-ce là tes sermens,
Perfide Messager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuse,
Si rien pourtant peut t'excuser ?
Cherche quelque détour, invente quelque ruse,
Ingrat ; je t'aiderai moi-même à m'abuser.
Pour toi je sens encore un reste de tendresse,
Malgré tous mes ressentimens :
O Ciel ! peut-on avoir tant de foiblesse
Pour un maraut de Messager du Mans ?

Parle enfin, dis-moi quelque chose ;
Qui t'a si long-tems retenu ?
De ces délais cruels viens m'apprendre la cause ;
Dis, ne devrois-tu pas être déja venu ?
Quoi ! tes rosses n'ont pu faire un si long voyage ?
Des brigands t'ont volé tout ton pauvre équipage ?
On t'a roué de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens,
Traître de Messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence,
T'arrêtant à chaque bouchon,
Par-tout où tu trouvois le cidre ou le vin bon,
Tu ne songeois, coquin, qu'à te garnir la pance.
Dis qu'avec tes pareils, tous mauvais garnemens,
Sans cesse t'amusant à boire,
De mes coffres reçus tu perdis la mémoire,
Fripon de Messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colère;
Tu périras, ingrat, l'arrêt en est porté;
Non, je n'écoute plus ni soupirs, ni prière;
Tu n'as que trop long-tems outragé ma bonté.
Je veux que, sans miséricorde,
On t'attache au bout d'une corde,
Pour être un bel exemple aux Messagers trop lents,
Pendart de Messager du Mans.

Venez, implacables Furies,
Tisiphone, Mégère, et vous triste Alecton,
Sortez du manoir de Pluton,
Pour exercer toutes vos barbaries;
Inventez, s'il se peut, quelques nouveaux tourmens:
Vous punissez là-bas de peines éternelles,
Des ombres bien moins criminelles
Que n'est le Messager du Mans.

Mais que dis-je? où m'emporte une triste vengeance?

Calmons-nous pour un tems, soyons plus retenus ;
Ayons encor quelque indulgence,
Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus;
La prudence le veut, la raison le demande :
Laissons après cela travailler les Sergens ;
Qu'on brûle, si l'on veut, qu'on assomme ou qu'on pende
Le Messager du Mans.

Cependant j'en tiens pour mon compte;
Mais si jamais j'y suis repris,
Si Messager du Mans après cela m'affronte,
Je veux être étrillé de la Flèche à Paris;
Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Bohême ;
Je veux avoir procès avec des bas-Normands;
Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même
Pour Messager du Mans.

SUR L'AVÉNEMENT HEUREUX ET INESPÉRÉ DU MESSAGER DU MANS.

Les Dieux, même dans leur colère,
A nos maux quelquefois se laissent attendrir ;
Touchés enfin de ma misère,
Ces Dieux, ces justes Dieux daignent me secourir.
Cessez donc, funestes alarmes,
Qui m'avez fait passer de si cruels momens ;
Plus de soupirs et plus de larmes,
Je vais voir en ce jour le Messager du Mans.

On me l'annonce, il va paroître ;
De cet espoir repaissez-vous, mon cœur.
Mais que dis-je, insensé ! peut-être
Ne cherche-t-on qu'à tromper ma douleur.
Douce espérance, encor que mal fondée,
Vous servirez du moins à charmer mes tourmens,
Par la tendre et flatteuse idée
Que je me fais déja du Messager du Mans.

De son air et de sa figure
Je crois deviner tous les traits ;
Et je m'en fais une peinture,

Telle que l'on n'en vit jamais.
Sans l'avoir vu, sans le connoître,
Je me le représente avec mille agrémens;
Et je me dis, tel est, ou pour le moins doit être
Le Messager du Mans.

Trapu, courtaut, mais bien pris dans sa taille,
Le teint luisant, les cheveux longs et droits,
Un nez haut en couleur, et dont, vaille que vaille,
Je crois qu'en un besoin on en feroit bien trois;
Œil hagard, front étroit, la tête un peu pointue,
La gueule noire, large, et Dieu sait quelles dents!
Le dos si rond, qu'on croit qu'on voit une tortue,
Lorsque l'on voit le Messager du Mans.

Mais qu'entens-je? quel bruit tout-à-coup me réveille?
Quelle favorable rumeur
Se fait entendre à mon oreille,
Et bien plus encore à mon cœur?
On ne me flatoit point d'une fausse espérance;
C'est lui, c'est mon héros qui vers ces lieux s'avance,
Et si je ne le vois, pour le moins je le sens;
Car on le sent de loin le Messager du Mans.

Déja l'alégresse publique
Eclate ici de toutes parts,
L'artisan quitte sa boutique,
Et le peuple vole aux remparts.

Chiens

Chiens d'aboyer, ânes de braire,
Et chevaux de pousser mille hennissemens :
Sans doute ils ont senti leur guide et leur confrère
Le Messager du Mans.

Qu'attens-je encor? suivons la route que nous montre
Cette foule empressée à devancer ses pas :
Et qui plus tôt que moi, dans l'univers, hélas!
Doit se hâter d'aller à sa rencontre?
Courons, volons, forçons les rangs,
La diligence est ici nécessaire ;
Et jamais en peut-on trop faire
Quand il s'agit de voir le Messager du Mans?

Il paroît, ce héros attendu si long-tems.
Sous un vieux bonnet gras, et jadis à la mode,
Sa tête semble suivre, en faisant la pagode,
Le branle harmonieux de ses paniers flottans.
C'est lui, je le distingue au bruit de ses sonnettes,
A la sangle de cuir qui lui serre les flancs ;
Car, aussi bien que toutes ses mazettes,
Il est sanglé le Messager du Mans.

Tout brille à son abord d'une vive lumière :
Vous diriez que c'est un soleil,
Qui ne paroît jamais plus vif et plus vermeil,
Qu'au moment qu'il est près d'achever sa carrière.
Je l'admire, et mes yeux, dans ces premiers momens,
Eblouis, comme on peut le croire,

Ont peine à soutenir tout l'éclat de la gloire
Du Messager du Mans.

Un gros de cavaliers l'environne et l'escorte,
La plupart fidèles Manseaux;
Mais, autant que le pin passe les arbrisseaux,
Autant mon Messager sur les autres l'emporte.
En un mot, tel qu'on voit les héros triomphans
Promener la victoire à leur char enchaînée,
Tel paroît au milieu de la Flèche étonnée
Le Messager du Mans.

Modeste cependant, affable et populaire,
Au milieu de tant de grandeur,
Il tend la main à l'un, dit à l'autre, compère,
J'ai ton paquet, et suis ton serviteur:
Bon jour, bon soir, tout à toi, camarade.
Ah! dis-je alors, charmé de ses épanchemens,
N'aurai-je pas du moins un souris, une œillade
Du Messager du Mans?

Hôte de la croix d'or, hôte à la face ronde,
Vous qui, par un bonheur qui fait tant de jaloux,
Hébergez si souvent chez vous
La fleur des Messagers du monde,
De votre grande porte ouvrez les deux battans,
Otez votre rabat, retroussez votre manche,
Envoyez à la cave, et préparez l'éclanche;
Voici le Messager du Mans.

Il entre: à son air seul qui peut le méconnoître?

Enfin je le vois aujourd'hui,
Je le vois face à face, et je me dis, c'est lui.
De mes justes transports puis-je encore être maître!
Non; et dans la fureur de mes empressemens,
Peu s'en faut que je n'aille embrasser, mais je n'ose,
Ou par respect, ou pour quelque autre cause,
Les pieds du Messager du Mans.

Je m'approche du moins pour l'aider à descendre,
Et veux de l'étrier me saisir le premier;
Mais en vain je cherche à le prendre,
Ce moderne héros n'eut jamais d'étrier.
Cependant on accourt, on détache sa malle,
Et j'admire que tout d'un tems,
Avec maints gros paquets tout en bloc on déballe
Le Messager du Mans.

Tandis qu'un chacun lui fait fête,
Qu'on l'entoure de tous côtés,
Qu'en style du pays tout le monde s'enquête
Comment et son voyage et lui se sont portés,
D'un air empressé je m'avance,
Perçant la foule et tous les complimens,
Et par un ample révérence
Je rends d'abord hommage au Messager du Mans.

J'allois le régaler d'une docte harangue,
Harangue faite exprès, le tout appris par cœur;
Mais je ne sais quel charme embarrassa ma langue,
Et l'éclat du héros démonta l'orateur.

Je restai court : hélas ! la faute est pardonnable ;
Tel qui parle sans crainte aux plus grands conquérans,
Eprouveroit peut-être un contre-tems semblable,
S'il avoit à parler au Messager du Mans.

Enfin, après bien des courbettes,
De mon discours perdu ramassant les débris,
Je ne sais comment je m'y pris,
Mais je lui demandai pourtant mes deux cassettes.
Les voilà, me dit-il. — Combien de port. — Dix francs.
— Dix francs ! la somme est un peu forte;
Mais que dis-je ? payons, payons toujours, n'importe :
Heureux qui peut payer le Messager du Mans !

Ici quelqu'un dira, sans doute :
De quel bonheur nous parlez-vous ?
Est-on heureux quand il en coûte,
Sur-tout pour un maraut qui mérite cent coups ?
Mettez-en mille, aucun ne dira le contraire,
Je l'ai dit avant vous, et n'en aurez les gants ;
Mais qui le paye, enfin le voit, c'est chose claire,
Et ne voit pas qui veut le Messager du Mans.

Et puis-je assez d'ailleurs reconnoître son zèle,
Sur ces boîtes que je reçois ?
Qui le croiroit ? ce Messager fidèle
Me les garde depuis trois mois.

Qu'il soit diligent, ou qu'il tarde,
Rien n'est perdu par ses soins vigilans.
Oh! qu'est bien gardé ce que garde
Le Messager du Mans!

A la fin je les tiens, ces fameuses cassettes,
Après avoir tant attendu;
Au bout de trois grands mois je les trouve complettes,
Rien d'égaré, rien de perdu:
Venez tous, approchez, que chacun les contemple,
Comme d'illustres monumens
D'une fidélité qui n'eut jamais d'exemple
Avant le Messager du Mans.

Maine, trop heureuse province,
Garde bien le trésor dont seule tu jouis;
De tous les Messagers qui battent le pays,
Il est le héros et le prince.
Si Jupiter savoit ses merveilleux talens,
Il casseroit Mercure aux gages,
Et prendroit pour tous ses messages,
Le Messager du Mans.

Mais, comme un si rare mérite
Ne sauroit long-tems se cacher,
J'avertis que sur-tout dans sa marche il évite
Les lieux où l'on peut l'accrocher;
J'entends marché public, port, grande place, grève,
Lieux sujets aux enlèvemens;
Sinon, gare qu'un jour dans les airs on n'enlève
Le Messager du Mans.

Quelle perte pour nous ! quel trait pour son histoire !
En y pensant, vingt fois j'en ai frémi ;
Maine, en lui tu perdrois ta splendeur et ta gloire,
Et j'y perdrois, sans doute, un bon ami.
Mais il n'est, comme on dit, si bonne compagnie
Qui ne se quitte ; et croyez qu'en son tems,
Il fera la cérémonie,
Le noble Messager du Mans.

Je me charge en ce cas de l'oraison funèbre,
Où ses exploits fameux brilleront en tout point :
Son tombeau, s'il en a, sera long-tems célèbre ;
Mais si, pour cause, il n'en a point,
Son épitaphe, au moins, mise au bout d'une pique,
Fera lire à tous les passans :
Ci-gît, ou gît ailleurs, faisant à tous la nique,
Dans le milieu des airs le Messager du Mans.

De mes écrits estimateur sincère,
Recevez ce travail par votre ordre entrepris ;
*Illustre ami *, s'il peut vous plaire,*
Je suis content, et tout m'est facile à ce prix.
J'ai tardé quelque tems, je ne puis m'en défendre :
Mais vous me passerez tous ces retardemens,
Vous qui savez que de se faire attendre,
C'est le destin du Messager du Mans.

* Feu M. Bosc du Bois, Conseiller d'Etat.

LE CHÊNE ET L'ÉPINE.

*A Monsieur l'Abbé du D***.*

J'AI dessein de me faire hermite,
Le monde est trop contagieux ;
Tant qu'on le trouve sous ses yeux,
On l'aime, on s'y plaît, on l'imite :
C'est peu d'être religieux,
J'ai dessein de me faire hermite.
Non, de cette secte hypocrite,
Qui trouve toujours cent raisons,
Pour rendre ou recevoir visite :
De ces gens à face bénite,
Qu'on voit en certaines saisons
Couverts d'un froc hétéroclite,
Et bridés comme des oisons,
Aller faire la chatemite ;
Et se coulant dans les maisons,
Quêter, dit-on, pour la marmite :
C'est bien fait, il faut vivre enfin ;
Mais gare dans cette conduite,
Que l'estafier de Saint-Martin,
De tout tems cauteleux et fin,
Quelquefois ne marche à la suite.
Pour ne point tomber dans le cas,

Je veux comme un autre Stylite,
Me guinder dans une guérite :
Là content, et loin du tracas,
Méprisant, comme il le mérite,
Le monde et ses trompeurs appas,
Je le verrai du haut en bas.
Si ce dessein vous paroît sage,
Damon, je viens à deux genoux,
M'adresser tout d'abord à vous,
Pour me fonder un hermitage.
Peu me suffit, ne craignez rien;
Sans démembrer votre héritage,
Je vous demande, pour tout bien,
Deux arbres, et rien d'avantage.
Ce Chêne creux et toujours vert,
Qu'on voit en superbe étalage
Dominer sur votre village,
Semble m'offrir son flanc ouvert.
Grimpant à son plus haut étage,
C'est où je prétends me loger,
Y joignant pour tout jardinage
L'Épine de votre verger.
Tantôt, comme un oiseau sauvage,
Sur leurs belles branches perché;
Tantôt, au fond du creux niché,
Comme un moineau dans une cage,
J'y ferai la nique au péché.
Pour les besoins de la nature,
J'y trouverai mon entretien,

Le

Le gland sera ma nourriture;
L'Enfant prodigue en vécut bien.
Le Ciel propice et salutaire,
Pour la soif du pauvre reclus,
Lui fournira de belle eau claire:
Hélas! que lui faut-il de plus?
Si la chair faisoit la mutine,
Et menaçoit de succomber,
Je trouverois dans mon Epine
De quoi faire une discipline,
Pour l'empêcher de regimber.
Ce Chêne, dont la résistance
Triomphe depuis si long-tems,
Et des orages, et des ans,
M'apprendra, dans ma pénitence,
Qu'il faut résister jusqu'au bout,
Et que la force et la constance
A la fin triomphent de tout.
En voyant sa feuille mobile
Obéir aux moindres zéphirs,
Hélas! dirai-je avec soupirs,
C'est ainsi que le cœur fragile
Se laisse aller à ses desirs.
S'il est battu de quelque orage,
Si des vents il sent la rigueur,
J'y croirai trouver un image
De ce triste et cruel ravage,
Que les passions en fureur
Causent quelquefois dans un cœur.

Charmante Epine, mais trompeuse,
Et toujours un peu dangereuse
Par les pointes que vous cachez,
Vous m'apprendrez que vos piqûres
Font de moins funestes blessures,
Que les plaisirs que j'ai cherchés.
A la douleur quoique sensible,
J'en connoîtrai l'utilité,
Quand vous m'aurez facilité
La route fâcheuse et pénible
Qui mène à la félicité.
Vous n'aurez pour moi rien de rude,
Aimable et chère solitude.....
Alte-là, me dira quelqu'un,
Modérez un peu ce grand zèle :
Votre solitude est fort belle,
Et ce projet n'est pas commun.
Mais cependant pour vous j'en tremble,
Je sais qui s'en repentiroit;
Et d'abord, à ce qu'il me semble,
Vous vous gîtez fort à l'étroit.
D'ailleurs, du gland pour nourriture,
C'est un assez maigre repas;
L'Enfant prodigue vous rassure,
Mais le drôle en fut bientôt las.
Enfin, c'est bien pauvre besogne,
Que de belle eau claire, entre nous;
A tout hasard, garnissez-vous
De quelque baril de Bourgogne;

Cela seroit fort de mon goût.
On a beau dire, on a beau faire,
La plus belle eau claire, après tout,
Reste toujours de belle eau claire;
Frère Lubin * le savoit bien,
Et l'envoyoit à notre chien.
Taisez-vous, esprit incrédule,
Taisez-vous, démon tentateur;
N'espérez pas troubler mon cœur
Par ce vain et foible scrupule.
Est-ce à l'étroit être gîté,
Que d'être logé dans un Chêne,
Où, si jadis j'ai bien compté,
Quarante enfans tiennent sans peine?
Pour l'Epine, je me souviens
Qu'on y tient douze à table ronde;
Or, s'il y tient bien tant de monde,
C'est grand hasard si je n'y tiens.
Pour le gland et la belle eau claire,
Je ne m'en fais pas une affaire,
Je puis m'en contenter: enfin,
Cher Damon, quoi que l'on m'oppose,
Il me suffit, pour toute chose,
Que je vous aurai pour voisin.
Non, avec ce doux voisinage,
Je ne craindrai ni soif, ni faim,
Et vivrai dans mon hermitage
Sans souci pour le lendemain.

* *Marot, Ballade de frère Lubin.*

Votre cuisine en est si proche,
Que j'entendrai tourner la broche,
Qui ne tourne jamais en vain;
Ce bruit me tiendra lieu de cloche,
Et je croirai qu'on veut sonner
Pour marquer l'heure du dîner.
A peine serez-vous à table,
Que d'un air doux et charitable,
Vous direz à votre valet:
Tiens, prends ce plat et ce poulet,
Et le porte à ce pauvre Hermite,
Qui n'a ni broche, ni marmite.
Je l'entendrai venir soudain;
Et m'avançant en diligence,
Je bénirai la providence,
Et n'aurai qu'à tendre la main.
Si par hasard on accompagne
Le plat de rôt, d'un bon flacon
Ou de Bourgogne ou de Champagne,
Faudra-t-il le refuser? Non.
Un pauvre Hermite doit tout prendre,
Sur-tout ce qui vient de bon lieu;
Tout prendre? Oui, pour l'amour de Dieu.
Du vin seul cela doit s'entendre,
Pour la bouteille il faut la rendre:
Dieu préserve un pauvre reclus
De garder meubles superflus!
Tout ceci pourtant doit se taire;
Car autrement je craindrois fort,

Qu'on ne fût jaloux de mon sort,
Si l'on entroit dans le mystère.
Tel à qui le texte a fait peur,
S'apprivoisant au commentaire,
Voudroit peut-être, de bon cœur,
Embrasser cette vie austère;
Et demandant avec ardeur
Un petit coin au Solitaire,
Feroit, malgré le fondateur,
De l'hermitage un monastère.
Mais que chacun reste chez soi,
Le lieu n'est pas trop grand pour moi.
Je m'y borne, je me confine
Dans mon Chêne, et dans mon Epine;
J'y souffrirai, s'il faut souffrir;
J'y veux vivre, j'y veux mourir.
Que l'on s'en plaigne, qu'on en gronde;
Que l'on en jase dans le monde,
Je le dis, et je le dirai
Aussi long-tems que je vivrai:
Vous n'aurez pour moi rien de rude,
Aimable et chère solitude,
Belle Epine, Chêne fameux,
C'est le plus ardent de mes vœux,
Qu'un jour le destin nous assemble:
J'y pense, j'y rêve souvent;
Mais il faudroit auparavant,
Que Damon vous unît ensemble.

RÉPONSE DE L'HERMITE A LA MERCURIALE DE SON CHÊNE. *

QUAND vous seriez un Chêne de Dodone,
Bois, où selon la docte antiquité,
Chênes jadis ont long-tems caqueté,
Point n'en ferois plus cas de votre prône.
Vous vous mêlez de faire le prêcheur,
Et qui pis est, de prêcher un Hermite!
C'est tems perdu, beau Chêne, on vous en quitte:
Mais me semblez à l'air un vieux pécheur,
Qui, du vernis d'un langage hypocrite,
Cherche à couvrir en vain sur ses vieux jours,
Du jeune tems fredaines et bons tours.
Voulez, je pense, être Hermite vous-même;
Le Diable, au moins on me l'a dit ainsi,
Quand il fut vieux, le voulut être aussi;
Se refrogna, prit minois de Carême,
Fit le zélé, mais s'entend pour autrui;
La discipline, et semblable suffrage,

* *Cette pièce est une réponse à des Vers qu'on envoya à l'Auteur sous le nom du* Chêne *dont il est parlé dans la pièce précédente.*

N'accommodoient le dévôt personnage ;
Jeûne non plus n'étoit pas fait pour lui :
Plus en savoit qu'un Docteur de Sorbonne ;
Prêcha beaucoup, ne convertit personne :
Or, comme lui prêchez, j'en suis content ;
De convertis, je vous en livre autant.
Vous avez beau jaser de pénitence
A votre mode, et sur mainte vertu
Me débiter mainte belle sentence ;
Par vos sermons ne me tiens pas battu.
Quand il me plaît, j'en fais leçons aux autres,
Et mes sermons valent du moins les vôtres.
Or, croyez-moi, menagez votre voix ;
Ne sert de rien au métier que vous faites,
De s'échauffer si fort dans son harnois ;
En ce pays ne manquons de Prophètes,
Ni de sermons ; à Paris, grace à Dieu,
En pleut autant et plus qu'en autre lieu ;
Et puis d'ailleurs me semble, à votre affaire,
Que n'avez pas signé le Formulaire.
Vous chicanez sur un pauvre poulet,
Sur un flacon ; un rien vous scandalise :
Eussiez-vous froc, grand ou petit collet,
Point n'en prendrai scrupule en nulle guise ;
Je sais les Cas, j'ai lu Bail et Tolet,
Poulets ne sont condamnés par l'Eglise.
Un pénitent ne peut pas vivre d'air ;
Comme un autre homme, il est d'os et de chair ;
Et, s'il vous plaît, pour s'être fait Hermite,

Doit-il mourir, ou de soif, ou de faim ?
Qu'il n'ait chez lui, ni broche, ni marmite,
J'en suis d'accord : mais il lui faut du pain.
Et quand je dis du pain, faut y comprendre
La petite oie, et quelque chose avec ;
Sur le marché cela se doit entendre :
Il n'ira pas manger son pain tout sec.
De plus, enfin, le cilice et la haire
Soutenant l'ame, usent un peu l'étui ;
Le corps usé, l'ame n'y tiendroit guère :
Pour l'amour d'elle ayons pitié de lui ;
De tems en tems, il faut bien le refaire.
A votre avis, je suis trop délicat
Sur le chapitre, et friand à merveille ;
Mais cependant me contente d'un plat,
Sans rien garder du jour ni de la veille ;
Et qui plus est, jaloux de mon état,
Ne veux chez moi, ni flacon, ni bouteille.
Que si, vivant selon que je le fais,
J'ai la couleur assez vive et vermeille,
Quelque embonpoint, l'œil brillant, le teint frais,
Grace de Dieu, croyez-moi, toute pure,
Qui réconforte et soutient la nature ;
Ne faut du Ciel mépriser les bienfaits.
Pour terminer, Chêne, arbre d'importance,
Ne faites tant ici du renchéri ;
Car autrement, à faire pénitence
Resteriez seul, dont seriez bien marri.
D'aller chez vous, la presse n'est pas grande ;

Quoique ma Muse ait vanté vos attraits,
Bien trompé suis, si l'on jette jamais
Un dévolu sur pareille prébende.
Or, voulez-vous m'en croire sur ceci?
Ne changeons point la règle; elle est bien faite,
La bien garder est ce que je souhaite;
N'y ferai faute, et n'en ayez souci.
Mais si voulez, réformateur austère,
Changer les us et lois du monastère,
En ce cas-là, Chêne, vous dis adieu,
En retirant mon épingle du jeu.

LA RHUNE.

A MADAME LA MARQUISE DE MIREPOIX.

QUAND d'une ardeur si peu commune,
On vous entend pousser tout bas
Et des soupirs, et des hélas,
Qui croiroit que c'est pour la Rhune?
Quelques gens trop prompts à la main,
A juger mal de leur prochain,
Pourront s'imaginer peut-être,
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître,
Que la Rhune est un Cavalier,
Non de tels qu'on en voit paroître
A Paris au moins un millier,
Dont le mérite singulier
Ne passe point le petit maître;
Mais un de ceux au grand collier,
Qui, par son air discret, honnête,
Vous auroit donné dans la tête:
Mais j'en avertis promptement,
Point de jugement téméraire;
La Rhune, pour qui seulement
Vous soupirez si tendrement,
Et sans en faire de mystère;
La Rhune, qui seul sut toucher

Un cœur toujours dur et sévère ;
La Rhune qui seul peut vous plaire,
Hélas ! n'est qu'un pauvre rocher.
De la cime des Pyrénées,
Où bravant depuis six mille ans,
Et la foudre, et les destinées,
Il compte les siècles courans
Comme nous comptons les années :
Ce rocher superbe, et sans pair,
Terrible à tout ce qui respire,
Etend fièrement son empire
Jusques aux lieux d'où part l'éclair.
Devant son énorme figure,
Les autres rochers ses sujets,
Vils avortons de la nature,
Ne semblent que des marmousets,
Dont les plus hauts et les mieux faits
Ne lui vont pas à la ceinture.
De là, comme d'un belvéder,
Alongeant son cou vers la mer,
Il voit sous lui la terre et l'onde ;
Et dominant également
Sur l'un et sur l'autre élément,
Semble, faisant par-tout la ronde,
Contempler curieusement
Ce qui se fait dans tout le monde.
Contre son chef audacieux,
Qui touche presque jusqu'aux cieux,
Paroît cloué comme une cage,

Un pauvre petit hermitage.
Deux cellules pour logement,
Avec un peu de jardinage,
Qui, cultivé légérement,
Fournit assez abondamment
Herbes et fruits pour le ménage :
Joignez encore au bâtiment,
Sur l'un des bouts une Chapelle,
Et de l'hermitage charmant
Vous aurez un portrait fidèle.
Cependant du rocher voisin,
Le passant qui va son chemin,
S'il tourne vers là la prunelle;
Au lieu d'un logement humain,
De maison, Chapelle ou jardin,
Croit ne voir qu'un nid d'hirondelle.
Or, soit nid d'hirondelle, ou non,
C'est où vous prétendez, dit-on,
Aller fixer votre demeure.
Le dessein est louable et bon;
Vous le voulez, à la bonne heure.
Mais tandis qu'au gré de vos vœux,
Votre équipage se prépare,
Que vous prenez votre simare,
Et que l'on tresse vos cheveux;
Que de papier et de clincaille,
Vous ornez le chapeau de paille,
Qui dans cette aimable prison
Doit vous tenir lieu de coëffure,

Souffrez, avant que la voiture
Vous dérobe à notre horizon,
Que je prêche votre vêture.
La solitude est belle en vers,
On est charmé de sa peinture;
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en sais mille exemples divers:
Quelque bien qu'on soit, le tems dure;
Et je vois dans cet univers,
Qu'on aime à changer de posture.
Quand vous aurez fait le plongeon,
Et que vous vous serez perchée
Sur le haut de votre donjon,
Vous y serez bien empêchée.
De là vous verrez, je le veux,
La mer en orages féconde,
Rouler ses flots impétueux,
Et blanchir les rocs de son onde:
Encor le fait est-il douteux;
Car du sommet de cette roche,
Pour voir la mer qui bat son pié,
Avec l'œil le plus délié,
Il faut des lunettes d'approche.
Mais voyez-la, je le veux bien;
Voyez, si vous voulez encore,
Depuis le rivage chrétien
Jusques au rivage du More;

Considérez de toutes parts
Vingt et vingt Royaumes épars ;
Voyez enfin, s'il se peut faire,
Tout ce que le soleil éclaire ;
Et si jamais rien vous a plu,
Avouez, sainte solitaire,
Que cette vue a de quoi plaire :
Mais d'un coup d'œil on a tout vu.
Durant cela le jour s'allonge,
Le soleil marche avec lenteur ;
Il est encor dans sa hauteur,
Qu'on attend l'instant qu'il se plonge ;
Et qu'enfin le sommeil vainqueur,
Du cruel chagrin qui nous ronge,
Etourdisse notre langueur,
Et par l'image d'un beau songe,
Charme l'ennui de notre cœur.
Lorsque cet ennui nous possède,
La prière est un bon remède ;
Tout Hermite en doit faire cas,
S'il veut que Dieu lui soit en aide ;
Vous prierez, je n'en doute pas :
Mais l'ame est quelquefois bien tiède ;
Et quand de prier on est las,
Il faut trouver quelque intermède.
Je veux que dans votre Oraison
Dieu vous anime et vous console ;
Qu'il éclaire votre raison,
Et vous porte au cœur sa parole ;

Mais après toutes ces faveurs,
Vous trouverez, comme tant d'autres,
Bientôt la fin de vos ferveurs,
Et le bout de vos patenôtres;
Et gare aussi quelque vapeurs.
Ce n'est pas que de votre dune,
Comme du haut d'une tribune,
Vous pourrez prêcher les poissons,
Qui réveillés par vos doux sons,
Et curieux de vous connoître,
Pour mieux entendre vos leçons
Mettront la tête à la fenêtre.
Je vois déja les esturgeons
Sur la mer faire un promontoire,
Avec un peuple de goujons
Qui courent à votre auditoire.
Les dauphins, en gens du grand air,
Par dessus tous levant la crête,
Et ruminant quelque conquête,
Viennent d'un pas de duc et pair.
Comme dames de haut parage,
Les baleines plus gravement,
S'avancent en grand équipage,
Traînant après elles maint page
Qui fend les eaux gaillardement.
Prêchez, mais au sortir de chaire,
N'attendez point de compliment;
Les poissons n'en savent point faire.
Thon, ni baleine, ni saumon,

N'aura jamais l'esprit de dire :
Le grand talent, le beau sermon !
Cependant il n'en faut pas rire,
Un compliment un peu flatteur
Soulage le prédicateur :
Il ne prêche que pour instruire ;
Mais après tout, je croirois bien
Qu'un compliment ne gâte rien.
C'est chose enfin bien ennuyeuse,
Fût-on même grande causeuse,
D'entretenir un peuple sot,
Qui fait sortir de ses paupières
Des yeux grands comme des salières,
Et jamais ne vous répond mot.
Un long silence nous attriste ;
Encor faut-il dans le besoin,
Avoir quelqu'un qui prenne soin
De nous dire, Dieu vous assiste.
Le monde a de fort grands défauts,
Ne craignez pas que je l'excuse ;
Il est méchant, léger et faux ;
Il trompe, il séduit, il abuse ;
Il est l'auteur de mille maux ;
Mais tel qu'il est, il nous amuse.
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scène mobile et changeante
Plaît même par son changement ;
Toujours nouvel événement,

Que

Que son esprit fécond enfante,
Nous réveille agréablement.
L'un rit, et l'autre se lamente,
Tous deux trompés également :
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encore dans la tourmente :
L'un perd son bien, l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement :
On parvient sans savoir comment,
Et presque contre son attente.
L'un réussit heureusement ;
L'autre, après bien du mouvement,
Trouve un rival qui le supplante ;
Tel en gémit, tel en plaisante.
L'un vous brusque grossièrement ;
L'autre, d'une main caressante,
Vous poignarde civilement.
L'un aime Dieu très-ardemment,
Ou fait semblant, que je ne mente ;
Pour son prochain, il s'en exempte.
L'autre s'aime très-tendrement,
Et d'autrui fort peu se tourmente.
L'un se venge dévotement ;
L'autre avec éclat, et s'en vante.
L'un parle des Saints doctement ;
L'autre les révère humblement,
Et de les suivre se contente.

L'un a de l'air, de l'agrément ;
L'autre par sa mine épouvante.
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament.
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument ;
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement ;
L'autre naît au même moment,
Pour remplir la place vacante.
On rencontre indifféremment,
Un baptême, un enterrement.
Enfin, c'est une comédie
De voir ce qu'on voit tous les jours :
Vous diriez, en voyant ces tours,
Que la fortune s'étudie
Sans cesse à varier son cours :
Toujours quelque métamorphose
Donne matière à l'entretien ;
Mais sur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'est toujours la même chose.
En un mot, dans ce pauvre nid,
On ne sait qui meurt, ni qui vit.
Il est bien vrai qu'à votre Rhune,
Vous serez proche de la lune ;
Et que même en faisant chemin
Elle peut vous donner la main.
Mais en serez-vous plus chanceuse ?
Et pouvez-vous faire grand cas

D'une voisine si fâcheuse ?
Si l'on en croit les almanachs,
La dame est fort capricieuse,
Donnant dans des hauts et des bas.
Elle fera la précieuse,
Voilant quelquefois ses appas,
Quelquefois ne les voilant pas :
Tantôt se montrant toute entière,
Tantôt seulement à moitié,
Sans que par soupirs, ni prière,
Ni par les droits de l'amitié,
Vous puissiez, durant sa carrière,
En obtenir pour un moment,
Comme une grâce singulière,
De changer son ajustement.
D'ailleurs, il ne faut nullement
Qu'elle vous soit si familière :
Croyez-moi, c'est sans passion,
Avec une telle ouvrière
Point trop de fréquentation ;
Car, outre sa complexion,
Que l'on dit être fort mauvaise,
N'étant jamais, ne vous déplaise,
Sans quelque bonne fluxion ;
Outre ses rhumes, ses catarres,
Qu'on gagne par contagion ;
Ainsi que ses humeurs bizarres,
Dans cette triste région,
Sa conduite n'est pas bien nette,

Je vous le dis auparavant ;
Bien qu'elle soit vieille planette,
Elle met, en jeune coquette,
Du rouge et des mouches souvent,
Et se farde sous sa cornette :
Je le sais de plus d'un savant
Qu'elle reçoit à sa toilette.
De plus, si ce n'est un faux bruit,
Au lieu de vivre en femme sage,
Elle abandonne son ménage,
Et court le bal toute la nuit.
Delà vient, je crois, certain conte
D'un certain jeune Endymion,
Que le monde a mis sur son compte ;
Et cette indigne affection
A dans tous lieux sur son passage
Taché sa réputation,
Autant ou plus que son visage.
Peut-être est-ce une fiction ;
Mais enfin ce bruit la diffame.
Et pourquoi, sortant de son trou,
Va-t-elle aussi, la bonne dame,
Courir la nuit le guille-dou ?
Le beau métier pour une femme !
Après cela la plaindra-t-on,
Quand on lui vient chanter sa game,
Ou lui donner quelque dicton ?
Hélas ! la pauvre malheureuse,
Le bel honneur où la voilà,

De passer pour une coureuse !
La verrez-vous, après cela?
Vous n'aurez plus cette manie,
Et c'est sur quoi l'on peut compter:
Voilà pourtant la compagnie
Dont il faudra vous contenter.
Il ne faut point que l'on vous berce
De cet espoir trompeur et vain,
Que vous puissiez avoir commerce
Avec aucun visage humain;
Si ce n'est quelque pauvre hère,
Qui dans les rochers égaré,
Vînt à vous d'un air éploré,
Cherchant remède à sa misère.
Il fera d'un ton douloureux,
S'il vous trouve prompte à le croire,
Du désastre le plus affreux
La triste et lamentable histoire:
Mais tout cela sent le grimoire,
Prenez bien garde à l'hameçon;
Et crainte de tout maléfice,
Fermez la porte sans façon,
Et lui dites, Dieu vous bénisse.
Mais la charité.... ! Mais enfin,
On dit que le diable est bien fin;
Le drôle est fait au badinage;
C'est un franc archipatelin,
Sombre, sournois, fourbe et malin,
Qui sait jouer son personnage,

Et qui pour sonder le terrain,
Va souvent en pélerinage :
Défiez-vous du pélerin.
Mais sans que le diable s'en mêle,
Il s'en fait assez aujourd'hui ;
Et quoiqu'on jette tout sur lui,
Ce n'est pas toujours lui qui grêle.
Nous avons au-dedans de nous
Un ennemi bien plus à craindre ;
Il porte les plus rudes coups,
Et personne n'ose s'en plaindre.
Chacun l'excuse et le chérit ;
Et s'il arrive quelque histoire,
On s'en prend au malin esprit
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort sur son crédit ;
C'est lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaisir ;
C'est lui qui par la main nous mène
Où nous porte notre desir ;
C'est lui qui fait la médisance ;
C'est lui qui dicte la vengeance ;
C'est lui dont l'ascendant certain
Rend le soldat dur et barbare,
Rend le noble fier et hautain,
Rend le jeune homme libertin,
Et le sexagénaire avare :
Le fourbe dans ses trahisons,

Et le saint dans ses oraisons,
Impute tout à sa malice ;
De tous les maux que nous faisons,
Il est l'auteur ou le complice.
Eh, laissons-le pour ce qu'il est ;
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine
Qu'il fait jouer comme il lui plaît,
Les ressorts de notre machine ?
On l'accuse de maint forfait ;
Mais, à bien juger de l'affaire,
Souvent ce n'est pas lui qui fait,
Il ne fait que nous laisser faire.
On se livre à la volupté,
Parce qu'elle flatte et qu'on l'aime ;
Et si du diable on est tenté,
Il faut dire la vérité,
Chacun est son diable à soi-même.
Mais laissons le diable en repos,
Et reprenons notre propos
Que ferez-vous seule, isolée,
Sur votre Rhune désolée ?
Que faire-là ? Je n'en sais rien ;
Mais vous, pour elle si zélée,
Peut-être le savez-vous bien.
Hélas ! si j'en crois mes alarmes,
Un cruel ennui vous attend ;
Ce roc pour vous si plein de charmes,
Et que par-tout vous vantez tant,
Vous fera bien verser des larmes.

Il me semble déja vous voir
La tête sur la main penchée,
Regretter l'ancien manoir
D'où vous vous serez arrachée,
Et du matin jusques au soir
Trouver bien lugubre et bien noir
Le nid où vous serez juchée,
Disant souvent d'un cœur contrit:
Hélas! on me l'avoit bien dit.
Je n'en dirai pas davantage,
Mes avis seroient superflus.
Courez, volez à l'hermitage,
Partez, je ne vous retiens plus;
Allez où votre cœur aspire,
Vous n'y ferez pas long séjour;
S'il restoit quelque chose à dire,
Je le garde pour le retour.

PORTRAIT

PORTRAIT DE CHARLES XII,

ROI DE SUÈDE. *

Pour peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle.
Charle est l'Alexandre du Nord ;
Du vainqueur de l'Asie il a l'air et le port,
Et va du même pas à la gloire immortelle.
Mais où trouver encore un Apelle nouveau ?
Le Peintre manque au parallèle.
Pour moi, bien au-dessous de ce fameux modèle,
Je compte en prenant le pinceau,
Moins sur mon art que sur mon zèle,
Et sur le sujet du tableau :
Si dans les moindres traits je puis être fidèle,
Le portrait sera toujours beau.

Et d'abord, car je dois aux dons de la nature
Le premier rang dans ma peinture ;
Le visage en ovale avec grâce alongé,
Frappe par de grands traits qu'un air doux a ccompagne ;
Un teint que le hâle a chargé,

* *Cette pièce fut faite en 1707.*

Est garant des exploits de plus d'une campagne.
Sous un front ouvert et serein,
Des yeux vifs, et brillans d'une noble lumière,
Témoignent cette ardeur guerrière
Qui, dès les premiers coups que sut lancer sa main,
A l'Europe étonnée annonça sa carrière.

Pour tempérer le feu qui brille dans ses yeux,
La nature avec art a formé sur sa bouche
Un souris fin et gracieux,
Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.
Comme un simple soldat vêtu grossièrement,
Pour la forme et pour la matière,
Un habit lui suffit une campagne entière.
Grand chapeau, gants de buffle, et pour l'assortiment,
Ceinturon de même parure,
D'où pend un large coutelas,
Peu brillant au-dehors, peu chargé de dorure,
Mais terrible dans les combats.
Enfin, cravate à la dragonne,
C'est tout l'ajustement qu'il souffre en sa personne.

Mais me suis-je mépris? est-ce un grand Potentat?
Est-ce un Roi que je viens de peindre?
C'est un Roi, mais un Roi soldat,
Qui dépouillé d'un vain éclat,
N'en sait pas moins se faire craindre.

Cet air de négligence et de simplicité,
N'altère point en lui sa majesté.
Sans rien devoir à la magnificence,
Il est servi, craint, respecté,
Et paroît Roi dès qu'il s'avance.
Une sage frugalité,
Dont il donne l'exemple avec autorité,
De son camp bannit la mollesse;
Et le défend lui-même, au feu de la jeunesse,
D'un écueil plus à redouter,
Que tous les ennemis que son bras sut dompter.

Tout le jour agissant sans cesse,
Il n'accorde qu'à peine à la nécessité
Un court sommeil sur la nuit emprunté,
Et qui, souvent interrompu, ne laisse
Nulle prise à la volupté.

Dans lui la probité surpasse le courage,
Et les lois de l'honneur sont ses premières lois.
Il ne manque jamais à la foi qu'il engage;
Il parle peu, mais avec poids.
Ami de la vertu, zélé pour la justice,
Ennemi déclaré du mensonge et du vice,
Au seul et vrai mérite il se laisse toucher;
Sans attendre qu'il se présente,
Lui-même il le prévient d'une main bienfaisante,
Et s'empresse pour le chercher.

Dans ce conquérant si terrible,
La fière majesté n'est point inaccessible;
A toute heure, en tout tems il se laisse approcher:
Aimé de ses sujets, en vrai père il les aime,
Et l'on trouve toujours en lui
Autant de douceur pour autrui,
Que d'austérité pour lui-même.

Hardi, mais sans témérité,
Il sait, quand il le faut, suspendre
Une trop vive activité,
Et médite long-tems ce qu'il veut entreprendre.
Mais lorsque la sagesse et la gloire ont dicté
Le parti qu'un Héros doit prendre,
Il part, il exécute avec rapidité
Ce que dans un secret que rien ne peut surprendre,
A loisir il a médité,
Et que l'effet seul peut apprendre.
Alors il ne connoît ni peine, ni danger;
Rien ne l'étonne et ne l'arrête,
Rien ne peut le faire changer;
Et vît-il la mort toute prête,
Il faut, s'il l'a réglé, périr ou se venger.

De-là le succès de ses armes,
Et tous ces exploits glorieux,
Qui tiennent aujourd'hui l'univers en alarmes,

Et du côté du Nord font tourner tous les yeux.
Mais à quelque haut point de gloire
Que l'ait élevé la victoire,
Toujours constante à suivre ses projets,
On doute par toute la terre,
S'il a paru plus grand lorsqu'il a fait la guerre,
Que lorsqu'il a donné la paix.

ODE A MARS,

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE. *

Toi que tout le monde déteste,
Cruel Dieu des sanglans combats,
Qui te fais un plaisir funeste
Du renversement des États:
Dans le souci qui m'intéresse,
Mars, c'est à toi que je m'adresse,
Suspends ton courroux rigoureux;
Quand devant toi tout fuit, tout tremble,
Il doit t'être assez doux, ce semble,
Que j'ose t'adresser des vœux.

Je sais qu'à ceux que je vais faire
Ton cœur d'abord va s'alarmer:
Peut-on espérer de te plaire,
En tâchant de te désarmer?
Garde-toi de m'en faire un crime;
C'est ton intérêt qui m'anime,

* *En 1707.*

ODÆ GALLICÆ AD MARTEM IN NATALIBUS SERENISSIMI BRITANNIÆ DUCIS INTERPERTATIO.

INVISUM populis atque exitiabile Numen,
Bellorum dire inventor, quem funditùs alta
Dejeciſſe juvat fatali turbine regna;
Hìc ego te ſupplex, nec curâ preſſus inani
Armipotens compello! atros suspende furores,
Et prosit quòd dùm gladios, flammasque ferentem
Attonitæ fugiunt gentes, ego pronus ad aras
Te venerer, votisque vocare haud territus ausim.

Illa quidem vultu primùm indignatus acerbo
Excipies reor; ecquis enim te speret amicum,
Dùm tibi de manibus tentat convellere tela?
Ne tamen hoc habeas suspectum nomine vatem
Insidiasve tibi blandâ sub voce parari

Mon zèle cherche à te servir;
Et si tu consens à m'entendre,
Tu t'empresseras de nous rendre
Les armes qu'on te veut ravir.

La Renommée a pu t'instruire,
Du don charmant et précieux
Que pour le bien de cet Empire
A nos climats ont fait les Dieux.
Ce don vaut mieux qu'une conquête:
Mais pour en célébrer la fête,
De tes armes bannis l'effroi:
Tu le dois par reconnoissance;
Un Prince qui naît à la France,
C'est un Héros qui naît pour toi.

Son père, tu peux le connoître,
Foudroyant et victorieux,
Sur le Rhin tu l'as vu paroître,
Digne du nom de ses aïeux.
Comme il a su suivre la trace
Marquée aux Princes de sa race
Par le Dauphin, après LOUIS;
Digne élève de ces grands maîtres,
Ce qu'il apprit de ses ancêtres,
Il saura l'apprendre à son fils.

Instruit par des leçons si belles,
Tu verras ce Héros naissant
Se régler sur les grands modèles
Qu'il aura trouvés dans son sang;

Credideris, decus ipse tuum, tua commoda curo,
Tantùm audi, quodque invito pia cura laborat
Extorsisse manu ferrum, sponte ipse remittes.

Felix nempe tuas rumor pervenit ad aures
Dulcia quàm nobis pretiosaque munera Divi
Fecerunt, certam Regno latura salutem.
Et jam præ tanto levis est victoria dono.
Festa placet celebrare et justos solvere honores;
At belli strepitum gratus removere memento:
Quisquis enim Francorum alto de sanguine Princeps
Nascitur Imperio, simul et tibi nascitur Heros.

Burgundus tibi testis erit; quem fulmina dextrâ
Torquentem vidisse datum est, Rhenique sub oris
Victorem populorum et avito nomine dignum.
Utque suis calcata priùs vestigia pressit,
Delphino monstrante viam, quam maximus olli
Signarat Lodoix, tantis quæcumque magistris
Hæres magnorum non inficiendus avorum
Præstitit, hæc eadem natus quoque discet ab illo.

Talibus instructum studiis miraberis olim
Virtutes et facta sequi memoranda Parentum.
Majores referet non degener: instar in ipso
Quantùm erit! ut simili conabitur æmulus arte,

De ses pères vivante image,
Il tâchera par son courage
D'égaler leurs exploits fameux;
Comme eux il aimera la gloire,
Et de lui parlera l'histoire,
Comme elle parle déja d'eux.

Mais dans un âge encor si tendre,
Quoi que tu puisses présumer,
Tu sais qu'on n'en peut rien attendre;
C'est un Héros qu'il faut former.
Laisse à la paix cet exercice;
Tu dois, si tu te rends justice,
Lui confier ce cher dépôt;
De tes mains remis dans les siennes,
Un tems viendra que dans les tiennes
Il ne passera que trop tôt.

Tel qu'ont te peint dans les batailles
Fier et redoutable, tu plais,
Même au milieu des funérailles,
Aux grands Hommes, aux Héros faits.
Mais dans l'enfance tout alarme;
Ah! ne fais point verser de larmes
Qu'on te reproche quelque jour;
Dérobe au Prince ta présence,
Et t'écartant par complaisance,
De bonne heure fais-lui ta cour.

Vois-tu cet escadron timide,
Les Jeux, les Grâces et les Ris,

Et patrium decus et veteres æquare triumphos.
Nec minùs egregio laudis tangetur amore ;
Atque ut Avos celebrant non uno nomine Fasti,
Sic tenerum dicent ventura in sæcla Nepotem.

Regius immensas animo spes injicit infans ;
At nondùm factis matura hæc grandibus ætas.
Artes per varias Heros formandus, amicæ
Pacis opus fuerit. Carum tu credere Paci
Depositum debes, hæc illi munera sunto.
Tempus erit, quod fata utinam meliora morentur!
Cùm pacis gremio ereptus, properabit ad arma
Impatiens, pugnæque avidus tua signa sequetur.

Qualem te mediis dùm prælia ducis in armis
Esse ferunt, acremque oculis, dextrâque tremendum
Fulmineâ, talem mille inter funera quærunt,
Magnanimique Duces, assuetaque pectora bello.
Ætati sed parce, puer timet omnia tutus.
Ah ! cave degeneres olim incusandus ocellis
Elicias lacrymas, Pueri te subtrahe vultu,
Et facili obsequio vel jam tibi redde faventem.

Aspicis imbellem turmam, Charitesque, Jocosque,
Et Risus molles, ut jam velut agmine facto,
Sponte suâ, exciti primis vagitibus, omnes

Qui vers le Prince, tous sans guide,
Ont volé dès les premiers cris?
Vainement sa beauté les touche,
Ton air bruyant les effarouche;
Fais place à ce tendre troupeau,
Qui devant toi dans l'épouvante
N'ose que d'une aîle tremblante
Voltiger autour du berceau.

Vois la mère qui te fait signe,
Et t'avertit de t'écarter;
Quelle fureur noire et maligne
Te fait encor lui résister?
Tu triomphes de la foiblesse
D'une vertueuse princesse
Toujours contraire à tes desseins;
Insensible! que ne peut-elle,
Dans la juste ardeur de son zèle,
T'arracher les armes des mains!

Mais quelle lueur favorable
A mes yeux vient se découvrir?
Non, tu n'es point inexorable,
Tu te laisseras attendrir.
A cet enfant né pour ta gloire
Accorde enfin cette victoire,
Qu'il triomphe aujourd'hui de toi:
L'heureux présage pour la France,
Si même en naissant il commence
A te faire déja la loi!

Ad puerum levibus venêre per aëra pennis.
Frustrà blanda movet puerilis gratia vultûs,
Hos tu fronte minax, oculisque ferocibus arces.
Cede gregi tenero ; nam te præsente pavescit,
Et timidâ tantùm cunas circumvolat alâ.

Cernis ut ipsa etiam vultu innuat anxia Mater.
Longiùs et placidis moneat decedere tectis.
Quis malus, atque Erebi nigris emissus ab antris
Te furor exagitat, monitisque resistere cogit?
Victor ovas, impar quòd sit tibi fœmina Princeps
Insignis virtute, tuis contraria semper
Consiliis; nam cur justo inflammata dolore
Non queat indignum, dure, exarmare furorem?

At quæ lux oculis subitò micat, aspera tandem
Pectora mansuescunt, nec inexorabilis aures
Das precibus faciles, nostris flectêre querelis.
Hanc sine, jam de te victor, tibi Regius Infans
Præripiat, per quem tua crescet gloria, palmam.
O felix nimium Gallis optantibus omen!
Si cùm vix superas primùm puer exit in auras,
Jura tibi incipiat, justasque imponere leges.

P. TAINTURIER, S. J.

HOROSCOPE,

Sur la naissance du Fils de M. A. D. M.

Il faudroit être un misanthrope
Bien sauvage et bien rechigné,
Pour refuser un Horoscope
Au petit enfant nouveau-né.
L'entreprise sans doute est grande ;
Mais le moyen qu'on s'en défende !
C'est le papa, c'est la maman,
C'est le pauvre petit fanfan
Qui par ses cris me le demande.
Ne pleurez pas, petit mignon,
Vous feriez pleurer votre mère ;
Vous le voulez, il le faut faire,
On ne sauroit vous dire, Non.
Je ne suis pas grand astrologue,
Et je sais peu l'art de mentir,
Quoique cet art soit fort en vogue :
Je m'entends bien moins à bâtir
Un Horoscope qu'une Eglogue.
Les astres, l'hiver et l'été,
Peuvent courir en liberté,
Leur marche ne m'occupe guères :
Qu'ils se lèvent soir ou matin,
Je les laisse aller leur chemin,

Sans me mêler de leurs affaires.
Qui va d'un œil trop curieux
Examiner chaque Planette,
Et par le trou d'une lunette
Fureter tous les coins des Cieux,
N'a pas la visière bien nette.
Les douze maisons du Soleil
Sont toutes d'un prix sans pareil,
Mais malheur à qui les fréquente!
J'en dirois de bonnes raisons;
La première qui se présente,
Est qu'elles ont certaine pente
Qui mène aux Petites-Maisons.
Sans tracer de vaines figures,
Pour fixer avec sûreté
Le point d'une nativité,
On peut sur d'autres conjectures
Plus justes, peut-être, et plus sûres,
Friser au moins la vérité.
Encor beaucoup pour qui la frise;
Dans notre métier de devin,
Tout est sujet à la méprise:
Vaille que vaille, cher Bambin,
Sans garantir la marchandise,
Je vais chanter votre destin.
Vous êtes né de bon matin,
A cinq heures, dit la chronique;
Que faut-il que j'en pronostique?
Le trait me semble un peu lutin.

Au lieu d'attendre d'un air sage,
Et comme un enfant bien appris,
Au point du jour, sans autre avis,
Vous commencez votre ramage,
Et réveillez tout un logis.
C'est être alerte de bonne heure,
Je ne sais ce qu'on en dira;
Mais grand malheur arrivera,
Si jamais le pied vous demeure.
Soyez pourtant le bien-venu;
Vous voilà dans un nouveau monde,
Qui vous étoit fort peu connu;
Il est déja vieil et chenu:
S'il a besoin qu'on le refonde,
Je n'en dis mot; mais convenez
Qu'à tout prendre il vaut bien en somme
Le triste lieu d'où vous venez,
Et que chez nous néant on nomme;
Pauvre pays, pays perdu,
Où si long-tems, avant que d'être,
Votre petit individu
Dans la masse fut confondu.
Le monde où vous venez de naître,
Quoi qu'on en dise, a ses beautés;
Ce sont pour vous des nouveautés,
Il faut du tems pour les connoître;
Ainsi, crainte de repentir,
Ne vous pressez pas d'en sortir.
Avec la Parque, dame antique,

Qui

Qui de nos jours tient le cordon,
J'ai fait pour vous, sous votre nom,
Bail de vie emphitéotique :
Cent ans et plus, le terme est bon.
Contrat passé, style ordinaire,
Pardevant le Destin, notaire,
Avec paraphe. A tout hasard,
Pour éviter toute dispute,
Levez-en plus tôt que plus tard
Un bon acte sur la minute.
Donneroit bel argent comptant,
Qui pourroit en avoir autant.
Jouïssez donc du bénéfice,
Et commencez par bien teter.
Quand vous n'aurez plus de nourrice,
Et que vous pourrez vous porter,
Aller, venir, courir, trotter,
La mie aura de l'exercice;
Car je l'ai prédit pour certain,
Que vous seriez un peu lutin.
Oui lutin, lutinant, j'en jure,
Faisant le petit vagabond,
Cherchant toujours quelque aventure,
Et gare quelque bosse au front.
On se tourmente, on se démène,
On veut tout toucher et tout voir;
On casse tantôt un miroir,
Et tantôt une porcelaine :
La maman gronde du haut ton,

Le fouet à ce petit fripon.
Mais on est fait à ce langage ;
Elle a beau menacer souvent,
Autant en emporte le vent,
On n'en devient guère plus sage.
Si massepain ou macaron,
Si quelque écorce de citron,
Ou semblable menu suffrage
Se trouve sur votre passage ;
Macaron, citron, massepain,
Se trouveront croqués soudain
Par bénéfice d'inventaire ;
Car disons-le, quoique en riant,
Et c'est un point qu'on ne peut taire,
Vous serez un petit friand.
Cette framboise rouge et fine, *
Qui vers le cœur se retirant,
S'élève sur votre poitrine,
M'en est un assez bon garant.
Bonbons ne tomberont à terre,
Vous n'en ferez pas à demi :
Ils sont à vous de bonne guerre,
Autant de pris sur l'ennemi ;
Et quand ils sont croqués, qu'y faire?
On prend la fuite après le tour,
Et serviteur jusqu'au retour.
Voilà déja mon volontaire,

* *L'enfant a la marque d'une framboise sur le côté gauche de la poitrine.*

Suivi de son papa mignon,
A dada sur un grand bâton.
Que cet âge doit faire envie !
Que c'est un tems à regretter,
Si l'on avoit su le goûter,
Que ce premier tems de la vie !
Ni peine, ni souci cuisant,
Dans les tendres enfans n'altère
L'humeur toujours gaie et légère.
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guère.
Crainte, desir, joie et colère,
Tout se passe en un tour de main;
Le soir on se couche, on sommeille,
Sans souci pour le lendemain;
Et le lendemain on s'éveille,
Sans retour fâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs,
A chaque heure ils semblent renaître :
Helas ! ils sont les vrais heureux;
Et s'ils le sont sans le connoître,
Nous, qui nous le croyons, sans l'être,
Nous sommes plus à plaindre qu'eux.
Le sage instinct qui les éclaire
Est plus sûr, sans comparaison,
Que la raison qui le fait taire,
Et dont on se fait une affaire
D'avancer toujours la saison.
Dès que notre esprit se délie,

Tout chez nous se tourne en poison :
Le premier instant de raison
Est en nous, quoi que l'on publie,
Le premier accès de folie.
La raison a fait de tout tems,
Chez les animaux raisonnables,
Beaucoup plus de gens misérables
Qu'elle n'a fait de gens contens.
Vous, dont je chante la naissance,
Jouïssez de votre innocence,
Tandis qu'il en est tems encor;
Cher Bambin, l'âge de l'enfance
Est le véritable âge d'or.
Mais courte en sera la durée,
Les soucis auront bientôt lieu :
Dès quatre ans, la croix de par-Dieu,
Croix de tous enfans abhorrée,
Va vous apprendre, à votre dam,
Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année,
Ou quelque plaisir éclipsé,
Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba-be-bi-bo-bu fâcheux,
Durant le cours de votre vie,
De vos projets et de vos vœux,
Renverseront l'économie.
L'alphabet qu'on vous met en main,

Comme on l'a mis à votre père,
Est l'alphabet de la misère
Qui tourmente le genre humain,
Et le poursuit jusqu'à la bière.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croissant.
Les Codrets et les Despautères,
Dès l'âge de sept ou huit ans,
Vous vont donner bien des affaires;
Ce sont d'incommodes sergens,
Mais sergens pourtant nécessaires.
Est-on, enfin, délivré d'eux?
Suit cet âge si dangereux,
Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le cou,
Que l'on veut vivre en petit maître,
Qu'on devient indiscret et fou,
Et qu'on se fait honneur de l'être.
En proie aux violens accès
Du libertinage et du vice,
On le pousse aux derniers excès,
Pour n'y point paroître novice.
Je sais qu'il en est que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure;
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'effleure:
Vigilans à le prévenir,
Ils en évitent jusqu'à l'ombre:
Peut-être serez-vous du nombre,

Et vous avez de qui tenir;
Mais la jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser,
Et c'est une zone torride
Qui coûte beaucoup à passer.
Arrive, enfin, ce qu'on appelle
L'âge, où de son feu revenu,
L'homme quittant la bagatelle,
Pour sage et prudent est tenu.
Nos vœux se tournent au solide,
L'amour du bien vient nous saisir;
Le plaisir nous servoit de guide,
L'intérêt chasse le plaisir.
Quand une fois il nous possède,
Quelque secours qu'il puisse offrir
Contre le plaisir qui lui cède,
Je crains bien autant le remède,
Que le mal qu'il prétend guérir.
Hé! causeur, trève de morale,
Dira quelque lecteur chagrin,
De ta longue mercuriale
Ne verrons-nous jamais la fin?
Je rends grace à qui m'apostrophe;
Il a raison, je m'écartois;
Et d'astrologue que j'étois,
J'allois devenir philosophe.
On ne tarit point sur ce ton:
Mais taisons-nous, et calons voile,
Et revenons au petit bon,

Dont j'ai presque perdu l'étoile.
En mars vous êtes né, dit-on,
Et Mars est le dieu de la guerre;
Le cœur vous en dit-il, poupon,
Et prendrez-vous le cimeterre
Pour éterniser votre nom?
Suivez conseil, et dites: Non.
Ce métier conduit à la gloire,
Mais la route ne m'en plaît pas;
Quand en courant à la victoire,
On laisse en chemin tête et bras;
Le héros dans ce tems, hélas!
Des beaux éloges de l'histoire,
Croyez-moi, ne fait pas grand cas:
Les doctes filles de mémoire
Nous en font à tous bien accroire.
Mais Mars est le dieu du printems,
Aussi-bien que le dieu des armes:
En mars on voit fleurir nos champs,
Et la terre reprend ses charmes;
Si mars, souvent pleins de rigueurs,
Annonce aux autres des alarmes,
Il ne vous promet que des fleurs.
Ce n'est point ici le langage
D'un astrologue séducteur;
De cet espoir doux et flatteur,
Vous portez avec vous le gage *.

* *L'enfant a un bouquet de fleurs marqué sur le derrière de la tête.*

Nature elle-même, en traçant
De tendres fleurs sur votre tête,
Par ce trait voulut en naissant
Vous donner un gage innocent
Du bonheur qu'elle vous apprête.
Petit poupon prédestiné,
Un beau destin doit vous attendre:
Est-il un sort si fortuné,
Où vous n'ayez droit de prétendre,
Vous, que nature a couronné,
Même avant que vous fussiez né?
Vos jours filés d'or et de soie
S'écouleront tous dans la joie.
Tout ce qui peut du cœur humain
Flatter les vœux et l'espérance,
Vous est acquis par préférence;
Et la fortune à pleine main
Viendra verser dans votre sein
Tous les trésors qu'elle dispense.
Pour jouir d'un bonheur si doux,
Vous avez cent ans devant vous:
Je dis cent ans, si devant terme,
Par aventure ne mourez;
Prenez-y garde, et tenez ferme
A vieillir tant que vous pourrez.
Quelque censeur dira peut-être
Que l'astologue est un nigaut,
De parler de vieillir si tôt
A l'enfant qui ne fait que naître.

Mais

Mais qu'il apprenne de ma part,
Ce censeur si prompt à reprendre,
Que qui veut devenir vieillard,
Ne sauroit de trop loin s'y prendre;
Plusieurs sont restés à l'écart,
Pour s'en être avisés trop tard.
La vieillesse est chose fort bonne,
Et Dieu puisse-t-il la bénir!
A peu d'élus le Ciel la donne,
Bienheureux qui peut l'obtenir!
Je sais comment on la blasonne,
Et ce qu'on dit pour la ternir;
Mais je ne vois pourtant personne
Qui n'ait dessein d'y parvenir:
Le mieux seroit de rajeunir.
Mais depuis le tems que Médée,
Pour plaire à son époux Jason,
Rajeunit le bon homme Eson,
Ce secret n'est plus qu'une idée:
La recette en fut mal gardée;
Grand dommage est pour tout grison.
Ces bonnes filles si vantées,
Qui d'un pareil espoir flattées,
Mirent leur père au court bouillon,
Pour lui rendre son vermillon,
Se trouvèrent bien attrapées;
La sorcière avec doux maintien,
Et faisant la femme de bien,
Méchamment les avoit trompées;

Et la sauce n'en valut rien.
Or, depuis, de pareille sauce
Nul vieillard n'a voulu tâter ;
La dépense en étoit trop grosse.
Ils aiment mieux se contenter
De chicaner, de disputer,
Tant bien que mal, avec la fosse.
Au bout du compte il faut partir :
Mais la chicane est pardonnable ;
Si vieillesse nous fait pâtir,
Mort est bien plus insupportable ;
Et fût-on goutteux et perclus,
Plus à plaindre est qui ne vit plus.
Cher poupon, grace aux destinées,
Vous n'en êtes pas encor là :
Si dans ses fureurs forcenées,
Voulant rogner sur vos journées,
La mort venoit dire holà ;
Alléguez-lui les cent années,
Vous compterez après cela.
Voilà des biens de quoi suffire,
Vous vous en contenterez ; mais
Un astrologue doit tout dire :
Le bon va peu sans le mauvais.
Un mal dangereux vous menace ;
Les astres me l'ont attesté :
Ce mal est grand, et quoi qu'on fasse,
Il ne peut guère être évité.
J'ai feuilleté tous mes mémoires ;

J'ai ressassé tous mes papiers,
Et mis dans mes doctes grimoires
Tout le Ciel en douze quartiers.
Mais après bien du barbouillage,
Est demeuré pour arrêté,
Et voilà le fâcheux présage,
Que vous seriez enfant gâté.
Oui, l'enfant gâté de la mère,
Voire du père, et du grand-père,
Des oncles, grands-oncles, cousins,
De tous parens, amis, voisins,
A la maison comme au collége,
De ceux qui sont ou qui viendront,
De moi-même, enfin que dirai-je?
De tous ceux qui vous connoîtront.
Quels cris, et quelle tragédie,
Au beau premier petit bobo!
Une légère maladie
Fera trembler pour le tombeau.
Que de bouillons, de médecines,
Et de juleps, et de racines!
Médecins de tous les cantons,
Et Médecins de toute espèce,
Les meilleurs seront-ils trop bons?
Il faudra du fond de la Grèce
Faire venir les Machaons,
Ou de Versailles les Fagons.
Une petite égratignure
Ne sera pas un petit mal,

Et pour une si grande cure,
Il faudra presque Maréchal.
Que le sommeil dans sa carrière,
Demeure un quart d'heure en arrière,
Tout est perdu, Dieu sait le bruit:
Ah! mon Dieu, de toute la nuit
Il n'a pas fermé la paupière;
Voyez son teint, ses yeux battus,
Pauvre petit! il n'en peut plus.
Vous entendez tout ce langage,
Et dans la suite il faut savoir
Si déja fait au badinage,
Vous saurez vous en prévaloir.
Les enfans ont leur politique,
Qui va plus loin que l'on ne croit;
Leur morale toute pratique
A leurs fins les conduit tout droit.
Que quelque leçon leur déplaise,
Trop d'étude, ou trop peu de jeu,
Et remarquez par parenthèse,
Qu'il en est fort souvent trop peu;
En un mot, qu'un rien les chagrine,
Vous allez voir jouer la mine.
Un mal de tête des plus gros,
Car ils en ont toujours en poche,
Vient au secours tout à propos:
La mère en alarmes s'approche,
Lui tâte au front; et qu'est-ce là?
Il brûle! Ah! comme le voilà!

On me tuera mon fils, je gage;
Les Précepteurs et les Régens
Sont sans mentir de sottes gens;
Voyez un peu le bel ouvrage,
Aller réduire en cet état
Un enfant foible et délicat!
Hé n'ont-ils point de conscience?
Qu'il vive, et point tant de science,
Assez en saura-t-il toujours:
Petit fils, je vous fais défense
D'ouvrir un livre de huit jours.
Je réponds pour lui par avance
Qu'il sera bien obéissant;
On rit de cela dans l'enfance,
Mais dans la suite on s'en ressent.
Que pour un fils doux, caressant,
Une mère ait de la tendresse,
La chose est juste, on y consent,
Il en faut au pauvre innocent;
Mais gardons-nous de la foiblesse,
On nuit à force de caresse,
Et l'on étouffe en embrassant.
Peut-être suis-je trop sincère,
Allant ainsi philosophant,
Et fais mal ma cour à l'enfant,
En faisant leçon à la mère.
Mais la leçon est nécessaire:
Excusez, charmant nourrisson;
Quand je me tairois pour vous plaire,

La raison la lui sauroit faire,
Et je n'y mets que la façon.
Après cela, Dieu vous préserve
De plus grand mal que celui-ci!
Que dans les biens qu'il vous réserve,
Il vous délivre de souci,
Et que long-tems il vous conserve,
Et moi votre astrologue aussi.
Je le suis, s'il en fut au monde,
Je dis astrologue parfait:
Il s'agit de prouver le fait,
Et voici sur quoi je me fonde.
Ou j'ai dit vrai sur le futur,
Ou j'ai dit faux; l'un d'eux est sûr.
Si j'ai dit vrai, prenons courage,
Je suis astrologue en ce cas:
Si j'ai dit faux, c'est grand dommage;
Mais après tout je n'y perds pas,
Je le suis encor davantage.

VIRELAY MANQUÉ.

Sur l'incertitude des choses de ce monde.

Il ne faut répondre de rien.
Qui ne suit pas cette maxime,
Risque sa parole ou son bien;
Ma rime, hélas! est tout le mien,
Et j'en suis ici pour ma rime.
Depuis que je suis à Groslay,
Je ne sais par quelle manie,
Je songe à faire un Virelay,
Moi qui n'y pensai de ma vie.
Un Virelay! dites pourquoi?
Plutôt qu'un Madrigal, une Ode,
Pièces de tout tems à la mode,
Et de beaucoup meilleur alloi.
On dira, la rime en est cause,
Groslay, Virelay, riment bien;
Peut-être en est-il quelque chose,
Il ne faut répondre de rien.

Je sais que la campagne inspire,
Dans cette charmante saison,
Et que l'air gai qu'on y respire
Fait naître les vers à foison.
Je m'attendois avec raison,

Que pour mon tribut ordinaire,
Comme tout rimeur doit le sien,
Bien ou mal il m'en faudroit faire :
Mais qu'un Virelay fût le mien,
J'aurois bien juré le contraire ;
Il ne faut répondre de rien.

Ici j'admire mon caprice,
Des Balades, des Triolets,
Des Stances, Rondeaux, ou Sonnets,
J'y puis avoir quelque exercice,
J'en ai rimé cent et cent fois ;
Un Virelay, j'y suis novice,
Je n'en sais pas même les lois.
Je marche en poëte timide,
Qui sans méthode et sans autre art,
N'a que le seul refrein pour guide.
Avançons pourtant au hasard :
Si la pièce est bonne, ou mauvaise,
Suit ou non le style ancien,
Je ne garantis point la thèse,
Il ne faut répondre de rien.

Après tout je suis excusable,
Si le Virelay n'est pas bon ;
Peut-on rien faire de passable,
Sans le secours d'un Apollon ?
J'avois compté sur l'assistance
De celui qui fait résidence
Au bout du jardin de Groslay ;

Et dans cette douce espérance
D'abord en arrivant j'allai
Pour lui faire la révérence.
Mais hélas! par un coup fatal,
Ce Dieu, durant une tempête,
S'étoit allé casser la tête
A trois pieds de son piédestal.
Qui l'auroit cru, qu'un Dieu de pierre,
Appuyé d'un ferme soutien,
Iroit donner du nez en terre,
Et se briser net comme un verre!
Il ne faut répondre de rien.

Tout au bout de la même allée
Diane, hélas! sa pauvre sœur,
Du même coup presque ébranlée,
Semble encor toute désolée
D'un si déplorable malheur.
On sent qu'elle a le cœur malade
De voir son frère en marmelade,
Victime des vents en fureur:
Mais qu'elle prenne patience,
Et sans quereller le destin,
Qu'elle songe à sa conscience;
Peut-être quelque beau matin,
Avec la même violence,
Nouveau lutin aérien
La fera-t-il entrer en danse:
Il ne faut répondre de rien.

Une aventure si tragique
Doit un peu donner à penser,
A ces Dieux de figure antique,
Qu'à Grigny l'on vient de placer.
Si le vent du nord en furie
Va donner sur leur fripperie,
Pour eux, à ne les flatter point,
Je crains pareille catastrophe ;
Qu'ils prennent garde à leur pourpoint,
Il n'est pas de meilleure étoffe.
Mais Grigny me fait souvenir
De cette agréable partie
Qui nous y devoit réunir ;
Dieu sait contre nous comme on crie !
Ils nous l'avoient promis si bien,
Ils l'avoient juré sur la vie,
Les bonnes gens ! fou qui s'y fie,
Il ne faut répondre de rien.

Vous en parlez fort à votre aise,
Habitans de ce beau canton ;
Mais il vous faut, ne vous déplaise,
Adoucir un peu votre ton ;
Et plaindre la déconfiture,
Qui contre tout droit et raison,
Prêts à monter dans la voiture,
Nous fit rentrer dans la maison.
Une très-incivile goutte,
Venant surprendre en trahison

Certain Hermite un peu grison,
Mit tous nos sujets en déroute,
En mettant ses pieds en prison.
Auroit-on dû jamais s'attendre
A ce désastreux contre-tems?
Et qui l'eût dit qu'à quarante ans
La goutte, hélas! viendroit surprendre
Un pauvre Hermite homme de bien?
Il ne faut répondre de rien.

Elle a beau faire la cruelle,
Elle ne peut durer toujours;
Et nous irons, en dépit d'elle,
Dans vos cantons à tire-d'aîle,
Vous relancer l'un de ces jours.
Dès ce moment, lorsque j'y pense,
Je goûte déja par avance
Le plaisir que j'y dois goûter,
Et qu'une aimable expérience
Me fait encor plus regretter.
J'attends qu'un bon vent nous y pousse;
Mais pour ne point vous le cacher,
A Groslay la vie est si douce,
Que quand on veut s'en arracher,
Il faut bien prendre sa secousse.
Nous irons pourtant vous chercher,
J'en réponds, et c'est mon affaire:
Mais quand sera-ce, et dans combien?
Le plus tôt qu'il se pourra faire;
Il ne faut répondre de rien.

N'en ajoutons pas davantage ;
Ma main commence à se lasser,
Et tremble, en finissant l'ouvrage,
De ce qu'on en pourra penser.
Je plains tout Auteur qui hasarde
Virelay tel que celui-ci ;
Sans une bonne sauve-garde,
Il est sujet à la nazarde,
Et je n'en suis pas sans souci.
Il faudra pourtant bien qu'il passe,
Je me mets à votre merci ;
Mais en vain me ferez-vous grace,
Tout le monde n'est pas si bon ;
De Censeurs un noir escadron,
Glosant tantôt sur la pensée,
Tantôt sur le tour ou le vers,
Dira que l'un est de travers,
Et l'autre rampante, ou forcée ;
Et gare un froid Grammairien,
Qui traitant, en homme capable,
Tout l'ouvrage de détestable,
Enverra d'un ton peu Chrétien,
Et la pièce, et l'auteur au Diable :
Il ne faut répondre de rien.

APOSTILLE.

Encor un mot ; preuve nouvelle
De ce que je prêchois, hélas !
Me voila tombé dans le cas.

Je croyois ma pièce fort belle,
Et m'en applaudissois tout bas :
Mais maudit le cerveau peu sage,
Dont le caprice déréglé
Sous deux rimes en esclavage
Mit autrefois le Virelay !
J'y perds beaucoup, c'est grand dommage ;
Tout ce semble alloit si bon train,
Pour la reprise et le refrein,
En falloit-il donc davantage ?
Adieu, Virelay prétendu,
Il faut descendre d'un étage ;
Quitte un nom qui ne t'est pas dû.
Sans cette loi dure et sauvage,
Habitans heureux de Grigny,
Je vous livrois de grand courage,
Un Virelay très-bien fourni ;
Mais vous n'en aurez point, pour cause ;
La raison, vous la voyez bien :
L'homme propose, et Dieu dispose ;
C'est le texte, j'ai fait la glose,
Il ne faut répondre de rien.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES*,

En lui présentant le jour de sa fête un Bouquet de fleurs faites de coquillages.

LORSQUE pour un bouquet dont vous est dû l'hommage,
Nous vous offrons, Seigneur, un simple coquillage,
Jalouse de ses droits, Flore nous dit : Pourquoi
Ne s'adressoit-on pas à moi?
Faire un bouquet est mon partage.
Mais je crois, sans la mépriser,
Que mon bouquet vaut bien les lis et les jonquilles
Dont elle eût pu vous amuser.
Si j'en dis trop, elle doit m'excuser;
Chacun autant qu'il peut fait valoir ses coquilles.
Les fleurs qu'elle fait naître et prodigue au printems
Ont leurs beautés, mais n'ont qu'un tems.
Peut-être celles-ci sont moins vives, moins belles,
Malgré tout ce que l'art leur donna d'ornement;
Mais elles seront immortelles;
Et le respect, l'amour, le tendre attachement,
Dans notre cœur le seront avec elles.

* *Depuis Cardinal de Gèvres.*

LE POETE
TAPISSIER,
HONNI ET VENGÉ.

A MADAME ***.

Vous voulez donc, Reine, disoit Enée,
En adressant la parole à Didon,
De ma cruelle et triste destinée
Apprendre ici l'histoire infortunée ;
Comment le Grec discourtois et felon
Par mal-engin, avec sa haquenée
Faite de bois, et pleine de héros
Soi-disans tels, mais mauvaise fournée,
Et dans le vrai tous vauriens et marauts,
Sur le déclin de la dixième année,
Prit notre ville et nous fit tous quinauts.
Or se sauva, qui par la cheminée,
Qui comme il put, quand le fier Myrmidon,
Développant sa fureur forcenée,
Nous chassa tous à grands coups de bâton :
J'en eus ma part, je ne dis pas que non,
La peau m'en reste encore un peu tannée ;
J'en pleure encore, et demande pardon
A l'honorable et belle compagnie,
Si quelquefois je le prends sur ce ton,

En vous faisant le récit de ma vie :
Il sera long, et je crains qu'il n'ennuie ;
On auroit pu, du moins me semble ainsi,
Choisir un tems meilleur que celui-ci ;
Il se fait tard : mais enfin tout coup vaille ;
Vous le voulez, je le veux bien aussi :
Si par hasard votre Majesté bâille,
Je n'en puis mais, et c'est votre merci ;
Quant à l'histoire, écoutez, la voici.
Ainsi parla le pieux fils d'Anchise.
Ce que jadis à la Reine il disoit,
Je vous le dis, dame en vertus exquise,
Et je commence, ainsi qu'il le faisoit,
En chevalier de la triste figure,
Le long récit de ma déconfiture,
Quand de rimeur devenu tapissier,
Par une étrange et fatale aventure,
Sous nom d'ignare et mauvais ouvrier,
Honni je fus, et banni du métier :
Récit cruel, et qui, j'ose le dire,
D'un Myrmidon eût attendri le cœur,
Mais dont pourtant, tout grand qu'est mon malheur,
Peut-être, hélas ! ne fera-t-on que rire.
Quelqu'un va dire, en glosant sur mes vers,
Que le Poëte a perdu la cervelle,
De comparer et mettre en parallèle
Le sac de Troye, et les exploits divers
De cent Héros fameux par leur courage,

Avec

Avec le vil et burlesque revers
D'un tapissier mal-adroit et peu sage.
Mais un métier monté sur deux tréteaux,
Ne vaut-il pas, à bien prendre la chose,
Cheval de bois, et fût-il des plus beaux?
Pour le métal ne sont-ils pas égaux?
J'en pourrois faire, en dépit de qui glose,
Une Énéide en vers frais et nouveaux;
Et toutefois ne le ferai, pour cause.
Trop bien je veux qu'en apprenant l'affront,
Tout l'univers apprenne la vengeance,
Non faite encor, je ne suis pas si prompt;
Mais tout viendra, je sais ce que j'en pense;
Rien n'est perdu pour attendre, il suffit;
Et cependant commençons le récit.
Las de rimer, il m'avoit pris envie,
Ou par caprice, ou même par dépit,
De me donner à la tapisserie:
Si vous dirai comment cela se fit.
Je vis un jour Pallas à son ouvrage;
La grace et l'air dont elle travailloit.....
J'entends quelqu'un qui m'arrête au passage:
Comment Pallas? Oui, Pallas, ce l'étoit,
J'en jurerois, elle me parut telle;
Tant que ce fut, si ce ne fut pas elle,
Quelque autre au moins qui fort lui ressembloit.
Quoi qu'il en soit, sans autre apprentissage,
L'aiguille en main, je me mis au métier:
Du canevas que j'avois en partage

En quatre coups je couvris un quartier;
Clerc de notaire, ou commis de greffier,
En moins de tems n'auroit rempli sa page.
Peine ni soin, rien n'y fut épargné.
Bien me sembloit, regardant mon ouvrage,
Des connoisseurs mériter le suffrage,
Et que le tout étoit bien besogné.
Or l'étoit-il : mais, qui l'auroit pu croire?
Père Apollon dépité contre moi
De ce qu'avois fait écorne à sa gloire,
En le quittant pour suivre une autre loi,
M'en joua d'une, et par malice noire
Durant la nuit, de l'un à l'autre bout
Gâta l'ouvrage et le bouzilla tout.
Le lendemain s'y trouva du mécompte,
Ne fut merveille : or, bien considéré,
Le tout parut si fort défiguré,
Qu'à dire vrai, moi-même j'en eus honte.
Je connus bien que c'étoit trahison,
L'aurois prouvé par plus d'une raison;
Pour mon malheur, la Pallas étoit prompte;
On n'écouta ni les si, ni les mais,
Sur l'étiquette on me fit mon procès :
Coups de ciseaux au travers de l'ouvrage,
De mon labeur effacèrent les traits,
Point n'y resta qui ne reçut outrage,
Tout fut biffé : jugez de mes regrets.
Un grand Seigneur, dont par rude sentence,
Pour félonie on dégrade les bois,

Souffre bien moins que ne fis cette fois:
Honteux en suis encore quand j'y pense.
Ce ne fut tout; on m'arracha des mains,
Sans autre forme, aiguille, et soie et laine;
On m'interdit, pour comble de chagrins,
Ledit métier sous très-griève peine;
Puis un chacun contre moi dechaîné,
Je fus honni, réprimandé, berné:
Des malheureux c'est assez le partage.
Pour rendre encor mon malheur plus complet,
Il ne fut pas même jusqu'à Cadet*,
Qui d'aboyer contre moi ne fît rage;
L'ingrat Cadet, à qui dans mon manchon,
J'avois tant soin de fourrer du bonbon;
Cadet, l'ingrat, qui me tendant sa patte,
Autour de moi sautant, faisant maint tour,
M'avoit donné sa foi de fraîche date:
Et fiez-vous à ces amis de Cour.

Or, dans ce triste et déplorable esclandre,
Baissant l'oreille et me rongeant les doigts,
Sauf le respect, plus honteux mille fois
Qu'un Officier frais revenu de Flandre**,
A bien peu tint que ne m'allasse pendre;
Et pourquoi non? J'en avois droit, et tel
L'a fait à moins, et ne crut s'y méprendre.
Mais je jugeai pourtant sous mon capel,
Tout bien compté, qu'il étoit bon d'attendre.

* *Petit Chien de la Dame.*

** *Cette pièce fut faite peu après le siége de Lille.*

Lorsque l'on veut s'en donner le plaisir,
De se presser il n'est point nécessaire.
En cas pareil, comme en toute autre affaire,
Choses se font toujours mieux à loisir.
Et puis d'ailleurs j'ai souvent ouï dire
A gens sensés, que dès que l'on est mort
On en vaut moins, et qu'on a toujours tort.
Mieux vaut Goujat debout et qui respire,
Que Prince ou Roi dans la bière étendu;
De tous les maux, mort fut toujours le pire:
A ces raisons, qui ne se fût rendu?
Je m'y rendis, n'osant y contredire,
Tant qu'à la fin ne me suis point pendu.
Mais comme il faut après pareille offense,
Pour son honneur mourir, ou se venger,
De ce deux maux je choisis la vengeance:
C'est le moins rude, autant qu'en puis juger.
A force gens la recette en est douce,
On y prend goût dès qu'on en a tâté;
C'est mêts friand, on s'en suce le pouce:
Du cœur humain elle est l'enfant gâté
Cette vengeance: aussitôt qu'elle appelle,
On part, on court, on vole à tire-d'aîle,
On ne lui plaint ni dépenses, ni soins;
Contre quiconque on soutient sa querelle:
Faut-il trouver argent, crédit, témoins,
On trouve tout: dans ses moindres besoins,
Le plus avare est prodigue pour elle;
Quoi qu'il en coûte, il faut la contenter.

Puisqu'il le faut, contentons la cruelle,
Et vengeons-nous, quoi qu'il puisse coûter;
Mais que sur-tout la vengeance soit telle,
Que la Pallas se repente à jamais
Des grands affronts que son courroux m'a faits.
Et qui m'empêche ici de la dépeindre
Avec tels traits qu'il me plaira forger?
Comme rimeur n'ai-je pas droit de feindre?
Tout n'est-il pas permis pour se venger?
Peignons en laid, faisons-la de figure
A faire horreur à toute la nature:
Mais j'aurai beau pourtant la dénigrer,
Pour me confondre et braver l'imposture,
Elle n'aura d'abord qu'à se montrer.
D'ailleurs vengeance assez foible: et qu'importe,
Dans le bon sens, comme on a le nez fait?
On brille en Mai, le printems a son jet,
Puis en Octobre on devient feuille morte;
Le tems détruit l'œuvre le plus parfait.
Sur l'esprit seul sa faux n'a point d'empire,
Contre le tems l'esprit seul peut prescrire:
Mais mon dépit en est-il mieux loti?
Que chez la Dame on en soit bien nanti,
Chacun le croit, et c'est bien là le pire;
Dire que non, je voudrois bien le dire,
Mais son air seul dira que j'ai menti.
Quoi donc, ne puis-je en rien lui faire peine?
Ne pouvant mieux, souhaitons-lui du mal,
Non tel pourtant qu'il pût être fatal.

Bien suffiroit une bonne migraine
D'un bon quart d'heure au moins dans la semaine.
A rire trop on la gagne par fois,
On me l'a dit du moins, et je connois
Gens dans le cas ; mais j'ai l'ame si bonne,
Je suis si sot, qu'après bien du fracas,
Au moindre cri, dès le premier hélas,
J'irai peut-être encor comme Théone *,
Prier les Dieux de ne m'exaucer pas.
Or, après tout je songe et je rumine
Que me venger ou mourir il me faut,
Et c'est toujours le premier qui prévaut.
Bon, tout à point mon esprit imagine
Nouveau biais auquel n'avois songé :
Le tour est bon et vient comme de cire ;
C'est quelque Dieu vengeur qui me l'inspire,
Et pour le sûr je vais être vengé.
Dès que Pallas la noble filandière
Commencera sa tâche journalière,
En fredonnant galamment quelques airs ;
Lors du métier humblement je m'approche,
Et puis tirant maints papiers de ma poche,
Là je me plante et récite mes Vers.
Dès le premier on fera la grimace,
Je mets déja cela dans mon marché :
Mais ne craignez, quelque mine qu'on fasse,
Que pour si peu j'abandonne la place ;
Ne me sera tel affront reproché.

* *Dans l'Opéra de Phaéton.*

Je continue et lis à toute outrance,
Vers que je dis sans façon des plus beaux,
Et des meilleurs qui se fassent en France :
Odes, Sonnets, Ballades, Madrigaux,
Stances, Quatrains, Eglogues et Rondeaux,
Vers surannés et vieille marchandise,
Les plus mauvais seront le plus de mise,
Et tout ira pour ouvrages nouveaux.
Durant cela, Pallas la bonne Dame
Enragera du meilleur de son ame;
Et dans l'ennui quelquefois se brouillant,
Prendra deux fils, au lieu d'un qu'il faut prendre:
Sur les couleurs, de même en travaillant
Ne manquera souvent de se méprendre,
Mettra du noir, quand il faudra du blanc;
Puis quelquefois, peut-être en gromelant,
Dira tout bas, ah mon Dieu le sot homme!
Avec ses vers, ne finira-t-il point?
Depuis une heure il m'accable, il m'assomme.
Tandis qu'on jure, on gâte quelque point,
On veut serrer ce qu'on trouve trop lâche,
On rompt l'aiguille, on murmure, on se fâche
Contre l'ouvrage, hélas, qui n'en peut mais;
Contre suivante, ouvrière ou laquais,
Contre son chien, enfin contre soi-même.
De tout ceci ne m'émouvant en rien,
Je poursuivrai d'une froideur extrême,
Et je dirai: Madame, écoutez bien,
Voici l'endroit le plus beau de la pièce,

Notez comment ce trait est amené;
Il est nouveau, de l'art, de la finesse,
Tout s'y rencontre, et rien n'est mieux tourné;
Or écoutez. A ce beau commentaire,
Les bâillemens commenceront enfin;
Je jugerai pour lors que mon affaire
Est, grace à moi, tout-à-fait en bon train.
Dame Pallas, en personne discrète,
Dissimulant, rongeant tout bas son frein,
N'osant encor témoigner au Poëte
L'ennui qu'elle a des vers qu'il lui répète,
Et dont, hélas! elle ne voit la fin,
Hasardera, pour s'ôter cette épine,
Un compliment aigre-doux et malin,
Bref, comme on dit, moitié figue et raisin,
Et me dira: votre Muse est divine,
Très-beaux vos vers, mieux n'en eût fait Racine;
D'entendre tous aurois eu grand désir,
S'il ne falloit choyer votre poitrine;
J'y perds beaucoup, j'en ai l'ame chagrine,
Mais c'est trop cher acheter le plaisir.
Si vous alliez gagner par aventure
Quelque gros rhume, on s'en prendroit à moi...
Point, point, dirai-je, et calmez votre effroi;
Les Médecins m'ordonnent la lecture
Pour ma santé, je n'en suis que plus frais
Quand j'ai bien lu, j'en fais ma nourriture.
Je recommence alors sur nouveaux frais.
Vers de trotter, et la Dame de geindre,

Et

Et puis, vapeurs de prendre leur chemin;
La tête fend, on maudit le destin,
Un peu plus haut on commence à se plaindre,
L'aiguille même échappe de la main.
Un roc seroit attendri de la peine;
Mais non, mon cœur, point de foiblesse humaine;
Il faut venger jusqu'au bout notre affront.
La patience enfin est en déroute,
Tant que la Dame, en essuyant son front,
Dont la sueur à grands flots lui degoutte,
Dira frappant sur le métier trois fois:
Homme ou Démon, ou bien qui que tu sois,
Que t'ai-je fait? dis-moi, je te conjure,
Veux-tu ma mort? je suis presque aux abois:
Me tiendras-tu sans cesse à la torture?
Que te faut-il? je le laisse à ton choix,
Prends tout mon bien et finis ta lecture.
Pour lors ému du tourment qu'elle endure
Dame, dirai-je en un mot comme en trois,
De deux points l'un, choisissez je vous prie;
Je lis des vers tant que dure le jour,
Ou je travaille à la tapisserie,
C'est marché fait: point n'y sais d'autre tour.
Je crois la voir aussi-tôt qui s'écrie:
Dieu soit loué! vous me rendez la vie,
Seigneur poëte; et vîte le métier;
Prenez le tout, travaillez sans quartier:
Je puis bien dire, adieu mon pauvre ouvrage;
Mais peu m'en chaut, et n'en plains le dommage

Contentez-vous malgré ce que j'y perds ;
Coupez, tranchez, faites tout de travers,
Je vous le livre et le laisse au pillage ;
Et seulement ne lisez plus vos vers.
Sur le tableau qu'ici je viens de faire,
Peut qui voudra prendre ses sûretés.
Enfans de Mars sont par-tout respectés ;
Pourquoi cela ? bien devinez l'affaire :
Qu'un téméraire ose les outrager,
Ils ont en main armes pour se venger ;
Et dans les coups que leur fier courroux lance,
Le châtiment suit de bien près l'offense.
Le plus mauvais rimeur de l'univers,
Tel que je viens ici de le dépeindre,
N'a, je le veux, pour armes que ses vers,
Et cependant est cent fois plus à craindre.

AU ROI,

SUR

LE JOUR DE SA NAISSANCE.

Compliment envoyé en 1718, par M. le Comte d'Auvergne, Penſionnaire du Collége de LOUIS LE GRAND.

. . .

Le quinzième de février,
SIRE, est un jour précieux à la France.
Ce jour, cet heureux jour, vous donna la naissance,
Et, par ce titre singulier,
Sur tous les autres jours il a la presséance ;
Du moins lui donnons-nous entière préférence,
Et le tenons pour le premier.
Nous lui devons beaucoup. Notre reconnoissance
N'aspire qu'à paroître ; et, pour la témoigner,
De ce jour nous jugeons qu'il faudroit éloigner
Tout ce qui peut troubler la joie et la bombance.
Nous estimons tous la science :
Et comment ne l'estimer pas,
SIRE, sachant combien vous en faites de cas?
Mais, à parler en conscience,
Elle ne laisse pas quelquefois d'ennuyer,
Et l'ennui n'est pas fait depuis huit ans en France,

Pour le quinzième jour du mois de février.
Faites-donc, SIRE, une bonne ordonnance,
Portant très-expresse défense
A tout maître, à tout écolier,
De lire dans ce jour, apprendre, étudier;
Et pour que l'on ne puisse en tel fait d'importance,
Prétendre cause d'ignorance,
SIRE, dans nos cantons faites-la publier
Le quinzième de février.

AU ROI,

REMERCIMENT

Fait par M. le Comte d'Auvergne, pensionnaire au Collége de LOUIS LE GRAND,

Sur le congé donné par Sa Majesté le 15 de février 1718, jour de sa naissance.

SIRE, je dois à votre Majesté,
Sur ses ordres reçus compte exact et fidèle;
Et pour m'en acquitter avec sincérité,
Je dirai qu'aussitôt que de sa volonté
On eut appris l'importante nouvelle,
Tout plia, tout fléchit sous son autorité:
Nul de nous vos sujets ne se montra rebelle,
On n'en fut pas même tenté.
Par-tout obéissance entière, universelle;
Enfin, de votre part aucun ordre porté
Ne fut, ni ne sera jamais exécuté
Avec plus de respect, de plaisir et de zèle.
Point d'étude, ou si peu, que dans toute équité
Il ne doit pas être compté.
L'important du fait, point de classe,
Du jeu, tant qu'on voulut: quelquefois on s'en lasse;
On ne s'en lassa point cependant cette fois:

SIRE, se lasse-t-on d'obéir à vos lois?
Ainsi chacun de nous l'ame très-satisfaite,
Selon la faculté de son petit talent,
Joua, non pas à la Bassette,
Non plus qu'au Pharaon, jeu de même recette,
Vous l'avez défendu comme jeu pestilent;
Mais bien, l'un au palet, un autre à la poussette,
Tel au balon, tel au volant,
Colin-maillard, cligne-musette,
En un mot, SIRE, on joua tant,
La fête fut si complette et si bonne,
Que dans tout le collége on n'entrevit personne,
Hors Robert, qui ne fut content.
Mais ce Robert * et nous, ne nous accordons guères,
Et sommes appointés souvent à faits contraires.
Du congé, SIRE, il murmura tout bas,
Et c'est assez son ordinaire.
Pourquoi cela? Voici le grand nœud du mystère:
Quand nous avons congé, Robert a du tracas;
Et Robert a congé quand nous ne l'avons pas.
Dans le coin d'une allée, en commis de gabelle,
Eplucheur de passans, comptant jusqu'à nos pas,
Ce Robert tout le jour se tient en sentinelle:
Avec des yeux de lynx, de l'un à l'autre bout,
Il contrôle, il observe, il examine tout,
Ne laisse rien tomber, pas la moindre parole,
Regître tout sur son journal,

* *Visiteur de quartier dans le collége de Louis le Grand.*

Tient compte d'une croquignole,
Comme d'un crime capital.
Il mériteroit bien, ce contrôleur sévère,
Si pour lui l'on n'avoit un peu de charité,
Quoique pour nous il n'en ait guère,
Qu'auprès de votre Majesté,
Sur son murmure, on lui fît une affaire.
Pour le punir du moins, et pour l'accoutumer,
Ainsi que de raison, à ne point réclamer
Contre le bien qu'il vous plaît de nous faire,
Il seroit à propos, SIRE, et l'on le requiert
Pour son salut et pour le nôtre,
Que de cette façon qu'il craint plus que toute autre,
On vînt de tems en tems mortifier Robert.

AU ROI,

COMPLIMENT

Envoyé pour le jour de sa naissance en 1719, par le Comte d'Auvergne, pensionnaire du Collége de LOUIS LE GRAND.

Depuis cinq ou six jours, SIRE, maint écolier,
Grand et petit, de toute sorte,
Qu'on entre en classe ou qu'on en sorte,
Me tire par la robe, et puis me vient crier :
Souvenez-vous, Monsieur le Comte,
Que mercredi prochain est, selon notre compte,
Le quinzième de février.
Vous devez au Roi notre SIRE,
Pour nous un petit compliment.
J'entends bien ce qu'ils veulent dire,
Et votre Majesté l'entend parfaitement.
La jeunesse, SIRE, est plaisante!
Parce que l'an passé vous nous fîtes du bien,
Elle veut désormais que ce soit une rente ;
Vous savez qu'à notre âge on ne doute de rien.
Mais il faut se rendre justice ;
Nous avons de droit le jeudi ;
Y joindre encor le mercredi,
On craint que ce ne fût un peu trop d'exercice.

Des gens même peut-être en gronderoient tout bas,
Et diroient : Comment donc ? à moins de maladie,
Tous les jours que Dieu fit, le Roi même étudie,
Et ces petits Messieurs seront plus délicats ?
L'argument seroit bon, SIRE, et pourroit conclure,
Si nous avions reçu tous ces dons excellens,
Cette facilité d'esprit, cette ouverture,
Quelque partie enfin de ces rares talens,
Dont, pour notre bonheur, vous dota la nature.
L'étude qui vous coûte peu,
Pour vous en être fait une douce habitude,
N'est plus pour vous étude, c'est un jeu :
L'étude pour nous est étude,
Il nous faut quelque réconfort ;
Mais sur le choix du jour on n'est pas bien d'accord.
L'un rejette en ceci ce que l'autre conseille.
Le mercredi, de vrai, cause quelque embarras ;
Le mardi viendroit à merveille ;
Et sauf meilleur avis, je crois qu'en pareil cas,
Lorsque le jour ne convient pas,
On peut fort bien chômer la veille.
Quoi qu'il en soit, pourvu qu'en ce petit canton
Nous puissions de votre licence
Chanter, et célébrer votre heureuse naissance,
Le jour, la veille tout est bon.
Quand vous plaira-t-il qu'on commence?
C'est à vous, SIRE, à nous donner le ton.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LOUIS-FRANÇOIS DE BOURBON,

COMTE DE LA MARCHE,

Sur quelques petits Vers adressés par le Prince à l'Auteur, où il lui disoit qu'il étoit les délices de l'Hélicon.

C'EST vous, Prince, c'est vous qui de tout l'Hélicon
Faites déja la gloire et les delices;
Mais le petit essai, vers de votre façon,
Dans lesquels sans jamais avoir eu de leçon,
Votre Muse a daigné m'adresser ses prémices,
Montre que vous pourrez, si vous en dit le cœur,
Faire encor du Permesse et la gloire et l'honneur.
J'ai vu que j'enviois jadis le sort d'Horace,
Non pas pour le haut rang qu'il tient sur le Parnasse,
A moi ne conviendroit tant d'élévation;
Mais du moins le sujet de mon ambition
Etoit noble s'il n'étoit juste.
C'est sur ce qu'en son tems il reçut maintes fois

Des vers de la façon d'Auguste.
Chacun tant qu'il voudra fera valoir ses droits ;
Cependant, n'en déplaise au poète lyrique,
Je lui demande bien pardon,
Depuis que j'ai reçu, rare et précieux don,
Le premier essai poétique
De LOUIS-FRANÇOIS DE BOURBON,
Je me console et j'ai raison.

Janvier 1727.

LES PINCETTES,

DÉDIÉES

AUX TISONNEURS.

HEUREUX qui près du feu peut avoir des pincettes!
On ne peut pas toujours discourir, raisonner;
Et même en raisonnant, on aime à tisonner,
Ne fût-ce que pour faire élever des bluettes.
On peut se passer de manchettes,
Mais de pincettes, non; je prétends m'en donner;
Et comme dans sa poche on porte des lunettes,
Aussi pour l'avenir je me fais une loi
De porter par-tout avec moi
Des pincettes dans mes bougettes.
Va chez mon serrurier, Picard, va promptement
Commander de ma part des pincettes de poche.
Tu ris de ce commandement,
Il te surprend? mais viens, pauvre ignorant, approche,
Et pèse mon raisonnement.
J'aime à tisonner, je l'avoue,
C'est un plaisir innocent et permis;
Qu'on me le passe ainsi qu'aux autres je l'alloue;
Mais je ne veux point être à charge à mes amis:

J'en ai grand nombre, tous gens d'honneur, de mérite,
Et qui tous comme moi tisonnent volontiers.
Or, quand à tel d'entre eux je vais rendre visite,
Tous deux auprès du feu, les pincettes en tiers,
Il s'en saisit d'abord, et plus il ne les quitte.
Irai-je, à ton avis, sur cela le plaider,
Le prier de me les céder?
La requête seroit incivile, illicite;
Jamais il n'y consentiroit;
C'est sa passion favorite,
Et je suis, entre nous, sûr qu'il me livreroit
Plutôt jusques à sa marmite.
Il me faut donc, Picard, dévorer le chagrin
De lui voir tout le tems les pincettes en main.
Il s'en prévaut, il s'en escrime,
Et par bravade quelquefois,
Les fait claquer entre ses doigts.
Je ne dis pas que ce soit un grand crime,
Et même il en a droit; mais j'enrage pourtant
De ne pouvoir en faire autant.
Pour sauver mon honneur, du moins avec ma canne
Je remue un chenet, ou je pousse un tison;
Mais tout cela pauvre chicanne!
La pincette triomphe et toujours a raison.
Une canne, en effet, même des plus brillantes,
Entre-t-elle en comparaison
Avec des pincettes mordantes,

Qui de tout le foyer dominent l'horizon ?
Réduit à me chauffer, il faut que je demeure
Les bras croisés comme un homme perclus ;
Si bien qu'après moins d'un quart d'heure,
Je sors n'en pouvant presque plus.
Dis toi-même, rends-moi justice,
Nai-je pas doublement à souffrir en ce point ?
Je le vois tisonner, et ne tisonne point :
Ah, Picard, le cruel supplice !
Lui cependant, pour m'amuser,
Me tient force discours, me conte des sornettes ;
Mais je n'écoute point, je le laisse jaser,
Et je ne pense qu'aux pincettes.
Je ne disconviens pas que le feu ne soit bon,
Mais je sens qu'il y manque encor quelque façon ;
Je trépigne, et sur pied je sèche de colère
De voir à mes yeux un tison,
Qui peut-être fait bien, mais qui pourroit mieux faire.
Tantôt un des chenets paroît trop écarté,
Ou la buche n'est pas mise du bon côté ;
Le feu n'est pas dressé dans les bonnes méthodes ;
Il chauffe ici la plaque, et là les antipodes :
Un peu trop ou trop peu de jour,
Également nuit tour à tour.
Ce sont-là des délicatesses ;
D'accord, et l'on se peut chauffer sans tant de soins.
J'ai tort d'y rechercher tant d'art et de finesses ;
Mais tel que je suis fait, je n'en souffre pas moins.

Et de quoi s'agit-il, pour m'ôter cette épine ?
D'avoir des pincettes à moi.
Oh, j'en aurai, je t'en donne ma foi.
Mais j'ai bien autre chose encor que j'imagine,
Et qui de tout le mal va couper la racine.
De pincettes, Picard, dans mon appartement,
Je n'ai, tu le sais bien, jamais eu qu'une paire;
Et quand on vient me voir, sans autre compliment
Je m'en saisis pour l'ordinaire:
C'est mon droit, je ne puis même faire autrement,
Les pincettes sont mon aimant.
Cependant je sens bien que tel tout bas en gronde,
Et dit entre ses dents : peste du tisonneur!
Je dis aussi tout bas, peste du raisonneur!
Mais il faut désormais contenter tout le monde;
Et pour cela voici mon plan:
Je veux qu'à mes amis, et ce soin doit leur plaire,
Comme on donne à chacun son siége et son écran,
De pincettes aussi l'on présente une paire;
Que chacun indifféremment,
Et sans que l'on s'en formalise,
A droite, à gauche librement
Puisse tisonner à sa guise.
Nous pouvons tenir six autour de mon foyer;
Figure-toi nous voir tous avec des pincettes,
Comme avec autant de raquettes,
Sur les tisons nous égayer.
Souvent l'un défera tout ce qu'aura fait l'autre,
Et je ne pense pas que l'on s'en chauffe mieux;

Vous poussez mon tison, moi je pousse le vôtre,
Ce que vous trouvez bien me blesse à moi les yeux.
Tiens, Picard, ce seront des charmes
De nous voir escrimer tous six autour du feu;
Car nous serons-là tous avec égales armes,
Les tisons danseront et tu verras beau jeu.
Et comme ce systême est excellent, je gage
Que par-tout il sera bientôt mis en usage.
Mais j'en aurai l'honneur; avant moi nul mortel
N'a jamais, que je sache, inventé rien de tel.
Je veux que dans les cheminées
Six pincettes du moins bien conditionnées,
Trois de chaque côté figurent en regard,
Chacune en son croissant à part.
L'utile se rencontre ici joint au commode....
Mais je t'arrête trop, vas vîte de ce pas,
Cours chez mon serrurier; car je ne voudrois pas
Que devant moi quelque autre en amenât la mode.
Des pincettes dis-lui qu'il faut;
Qu'il ait à m'en livrer six paires au plus tôt;
Je dis six, sans compter les pincettes de ville.
Vois ce que c'est, Picard, que d'être habile!

LES TISONS.

Puisque des vents du nord la cohorte incivile,
Sortant de ses froides prisons,
Vient encore infester la campagne et la ville ;
Cherchons en nos foyers contre eux un sûr asile,
Et revenons à nos tisons.
Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,
Aux premières lueurs de la belle saison ;
Un rayon de soleil échappé dans la plaine,
Fait à tous vos cliens déserter la maison ;
Chacun vous abandonne, on sort, on se promène,
On foule l'herbe et le gason :
Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène,
Ce devroit être la raison.
Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs,
Que sur l'émail brillant des fleurs
Un printems naissant nous étale.
L'ame s'épanouit au tendre et doux effort,
Que pour rendre aux forêts leur première verdure,
Fait à chaque instant la nature :
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort.
Mais il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme ;
Il débauche nos sens, il flatte notre orgueil ;
Et comme j'en connois le charme,
J'en connois aussi tout l'écueil.

Bientôt l'esprit s'éveille, et l'homme se dissipe.
Adieu, sages réflexions!
Le cœur s'échappe et s'émancipe,
Entraîné par ses passions:
Il suit, esclave volontaire,
Un penchant long-tems combattu.
Tisons, que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à sa vertu!
Travaillez-y, c'est votre ouvrage:
Employez ces moyens insinuans et doux,
Que selon les sujets, les esprits et les goûts,
Quand et comme il vous plaît, vous mettez en usage.
Que j'entends bien votre langage!
Que j'y remarque de douceur!
Et que vous savez bien vous ouvrir un passage,
Jusque dans le fond de mon cœur!
Par d'utiles leçons que j'écoute et que j'aime,
Vous me ramenez à moi-même.
On badine avec vous, et tout en badinant
La vérité se fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, et loin de la défendre,
Je la condamne incontinent:
Que quelque autre censeur eût osé me reprendre,
Pour m'excuser peut-être aurois-je fait effort;
Mais sans peine avec vous, je conviens que j'ai tort.
Vous m'apprenez, et mieux qu'un livre,
Ce qu'il faut éviter ou suivre:

Et je m'instruis plus avec vous,
Que je ne le ferois même avec ce Sénèque,
Qui de nos entretiens jaloux,
Se morfond dans un coin de ma bibliothèque,
Et peut-être tout bas murmure contre nous.
Qu'il murmure s'il veut, c'est tout ce que sait faire
Ce doucereux atrabilaire,
Sous qui le Stoïcisme a jadis triomphé:
Philosophe bien étoffé,
Au milieu d'une cour délicate et brillante,
Qui le croiroit? ce stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.
Mais dans ses vains écrits je ne vois rien qui touche,
Antithèses, brillans fatras;
En vain aux passions il livre cent combats,
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les réforme pas.
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,
N'est qu'une vertu de chimie:
Loin d'aimer à la suivre, on la craint, on la fuit;
Et malgré les grands mots qu'avec pompe il étale,
De vos avis secrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de sa morale.
Je prise moins encor ces auteurs fastueux,
Déclamateurs guindés, gens à flux de paroles,
Orateurs la plupart frivoles;
Dans leur marche toujours bouillans, impétueux,
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'étendre;

Tisons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.
Peut-être trouverois-je, à beaucoup moins de frais,
Plus de plaisir et de fruit dans l'histoire;
Mais les historiens, même les plus parfaits,
Conviennent si peu sur les faits,
Que je ne sais bien souvent auquel croire.
D'ailleurs, que disent-ils? ce qu'ils ont ramassé
Des chroniques du tems passé:
Et que m'importe à moi de tous les coups d'épée,
Qu'ont fait donner jadis et César et Pompée?
Ce qui se passe sous nos yeux,
Ce qui peut de plus près nous toucher, nous instruire,
Voilà les faits dont je suis curieux;
Et c'est ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.
Peut-être ici quelqu'un qui n'en fait pas semblant,
Prête déja l'oreille, et croit qu'à basse note
Je vais, en vous ravitaillant,
Développer quelque anecdote.
Qui qu'il soit, il nous connoît peu:
Ni vous, ni moi, Tisons, nous ne nous mêlons guères
De vouloir au hasard, sans guide, sans aveu,
Pénétrer des secrets, qui pour nous sont mystères.
Pourquoi fait-on ceci? Que ne fait-on cela?
Je laisse aux cerveaux frénétiques
De nos fainéans politiques,
A sonder ces abymes-là.

Tandis que le navire flotte,
J'ignore jusques au danger,
Et me remets de tout, tranquille passager,
A la sagesse du pilote.
A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, Tisons, nous sommes tête à tête?
Le grand livre du monde où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vu le jour se retrace le soir
Dans mon esprit, comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands
Les passions sont le premier mobile;
Tous ces gens animés d'intérêts différens,
Qui pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courans,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens,
Et viennent inonder les rues....
A juger d'eux en ce moment,
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis;
Rentrent-ils plus contens qu'ils n'en étoient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude,
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin,

Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude;
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines;
Sans murmurer contre elle il faut baisser les bras;
C'est agir, travailler, que de porter ces chaînes,
Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athènes
Ce cynique fameux qui par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif, remuoit son tonneau.
Il faisoit bien, j'en fais de même;
Et fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je peux dans le commun système,
En remuant et tournant mes Tisons.
Arbitre de leur sort sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, et règle entre eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends:
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importans, gens affairés,
Qui dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres?

Avouez-le de bonne foi,
Vous tisonnez tous comme moi.
Nous suivons en cela l'exemple de nos pères :
Ils ont tisonné tous, ainsi que nos ayeux ;
De même, dans leur tems, en feront nos neveux.
Je suis donc Tisonneur, et ne m'en cache guères ;
Mais du moins est-il vrai que j'ai bien des confrères,
J'en ai dans tous les rangs, et dans tous les états :
Et tel est du métier, qui ne le pense pas.
Ce savant, par exemple, attaché sur son livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des auteurs qu'il regratte, et qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, et que son nom doit vivre,
Comme le leur, au-delà du tombeau;
Il se flatte, Dieu lui pardonne ;
Mais il est mon confrère, et comme moi tisonne.
D'autres en font autant qu'on pourroit blasonner;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on est convaincu, que tous tant que nous sommes,
Nous ne faisons que tisonner.
Ici le champ est vaste et la matière est belle ;
Mais sans autre détail, bornons-nous à ces traits:
Dans sa malignité caustique et criminelle,
Le lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits sur portraits.
C'est par-là que chez nous prospère
Le venin dangereux de ces livres parlans,
Où sous des traits à peu près ressemblans,

On croit de son prochain trouver le caractère.
On ne nomme point, dira-t-on:
Tant pis, le plus souvent il vaudroit mieux le faire;
Et faute de fixer le lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il sonde, il devine, il soupçonne,
Et c'est en nommer cent que ne nommer personne.
Pour nous qui sommes seuls, et qui parlons tout bas,
Tisons, de mes discours et de tous mes mystères
Uniques confidens et sûrs dépositaires,
Cette précaution ne nous regarde pas.
Avec d'autres que vous je suis sur la réserve,
J'écoute tout, j'approfondis,
Et pèse assez ce que je dis;
Mais sans crainte avec vous je me livre à ma verve.
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes secrets,
Et dans les vôtres je sais lire:
C'est peu de chose, et même on n'en feroit que rire;
Mais n'importe, Tisons, soyons toujours discrets,
Et gardons-nous de les redire.

EPITRE

ÉPITRE
DU DOCTEUR JANOT,
SINGE DE M. L. C. D.
A. M. L. C. D.

AVOUEZ-LE, Monsieur le Comte,
Mais avouez-le à votre honte :
Chez vous, loin des yeux, loin du cœur ;
Témoin moi le pauvre docteur,
Pauvre docteur votre confrère,
A qui vous ne pensez plus guère.
Hélas ! quand vous étiez ici,
Les choses n'alloient pas ainsi.
C'étoit amitiés et caresses,
Bonbons de toutes les espèces ;
Qu'il vous en vînt de quelque part,
Le docteur en avoit sa part ;
Car, dans nos petites affaires,
Nous en usions comme bons frères,
Quoique tous deux un peu gourmands.
Mais laissons-là les complimens.
Qu'au retour du jeu, de la chasse,
Vous me vissiez l'oreille basse,
L'alarme, comme de raison,
Etoit d'abord à la maison :

Dieu sait le trouble et le tumulte!
On examine, l'on consulte :
Qu'a le docteur? il n'est pas bien :
Le plus souvent ce n'étoit rien ;
Ce rien, jusque dans votre étude
Alloit porter l'inquiétude.
Ces soins, que sont-ils devenus?
Hélas! il ne s'en parle plus.
Vous passez le tems en campagne,
Heureux comme un roi de Cocagne,
Et vous vous embarrassez peu
A Navarre, dans ce beau lieu
Où tout bien, tout plaisir abonde,
S'il est quelque Janot au monde.
Passe, que selon vos desirs
Vous goûtiez là mille plaisirs ;
Tout au moins, comme ami fidèle,
M'en deviez-vous quelque nouvelle;
Mais pas un pauvre petit mot
A ce pauvre docteur Janot :
Janot, qui cloué sur son siége,
Maudit mille fois le collége,
Où, contre ses vœux arrêté,
Pour les gages il est resté.
Cependant en bonne police,
Si l'on m'avoit rendu justice,
Je méritois bien, entre nous,
Des vacances autant que vous.
Vous savez bien en conscience,

Jusqu'où j'ai porté la science ;
En dépit de tous les pédans,
Je suis savant jusques aux dents.
C'est un point que je justifie
Par plus d'une géographie,
D'un apparat, d'un rudiment
Que j'ai dévorés doctement ;
Et qui m'eût voulu laisser faire,
Il n'eût été dictionnaire,
Ni Virgile, ni Cicéron,
Qui n'eût passé comme un ciron.
Qu'arrive-t-il au bout du compte ?
Tandis que vous, Monsieur le Comte,
Vous en allez vous ébaudir,
On me laisse pour reverdir.
Etoit-ce là ma récompense ?
Je ne dis pas ce que j'en pense :
Mais, cher Comte mon grand ami,
Laissons venir la saint Remi.
C'est à ce jour, sans plus long terme,
Que je vous attends de pied ferme :
Tous deux plantés au coin du feu,
Nous nous verrons à deux de jeu.
A propos, que je ne l'oublie ;
Apportez-nous, je vous supplie,
En revenant quelques marrons
Qu'auprès du feu nous rôtirons.
Vous savez avec quelle grâce
Je les attrappe et les ressasse ;

Foi de Janot, tout ira bien,
Et le pater n'en verra rien.
Attendez-vous à cent reproches
Si vous n'en remplissez vos poches;
Sur-tout n'allez pas, par hasard,
Chemin faisant croquer ma part;
Car, sur pareille tricherie,
Janot n'entend point raillerie,
Bien le savez. En attendant,
Tenez-vous joyeux et content,
Et faites sur cette semonce
Quelque petit mot de réponse
A votre zélé serviteur
Janot, surnommé le docteur.

RÉPONSE
DE M. LE C. D***.
A L'ÉPITRE
DU DOCTEUR JANOT.

Oui, j'ai tort, Janot, sur ton compte,
Et je le confesse à ma honte ;
J'en ai grand repentir au cœur :
Mais pour t'appaiser, cher docteur,
Je t'annonce que ton confrère
A te voir ne tardera guère ;
Et quoiqu'il soit très-bien ici,
Il ne peut te laisser ainsi.
A mon retour plein de tendresses,
Je vais t'accabler de caresses ;
J'ai déja maints bonbons à part :
Dieu sait si je t'en ferai part!
Tu dis fort bien, telles affaires
Sont communes entre bons frères ;
Pour les croquer entre gourmands,
Il ne faut point de complimens.
Mais que viens-tu parler de classe ?
A ce mot j'ai l'oreille basse :
Cher Janot, n'ai-je pas raison,

Me voyant dans cette maison,
Où loin des pédans, du tumulte,
Sur de friands mêts l'on consulte?
Le moins docte en raisonne bien,
La science n'y sert de rien;
Là nulle classe, nulle étude
Ne vient causer d'inquiétude;
De thême, il ne s'en parle plus,
Et tous livres sont superflus.
Quel plaisir dans cette campagne,
De vivre en vrai roi de Cocagne!
Hélas! pourquoi faut-il dans peu
Que j'abandonne un si beau lieu?
Loin d'un séjour où tout abonde,
Je vais revoir un autre monde.
Pour contredire nos desirs,
On y rogne tous les plaisirs:
Sans cesse un préfet qui querelle,
Un principal qui nous harcelle,
Être à table sans dire mot,
Quoi de plus triste, cher Janot!
Et de-là passer sur son siége,
Pour un vil devoir de collége:
Malgré soi se voir arrêté
Dans les plus beaux jours de l'été.
Dès que le juge de police
A tenu son lit de justice,
Il n'est plus de pardon pour nous:
Fut-il jamais juge moins doux?

Je voudrois lors en conscience
Renoncer à toute science.
Alors, maudissant ces pédans,
Tout bas j'enrage entre mes dents:
Pourtant on veut que j'étudie
L'histoire, la géographie,
Et que quittant le rudiment
Je m'occupe plus doctement:
Puisqu'on le veut, il faut le faire,
Enrager, et pourtant se taire,
Tracer un quarré, puis un rond.
Mais encor si quelque marron
Venoit dans la poche du Comte,
Janot y trouveroit son compte;
Quand je m'apprête à les rôtir,
La cloche dit qu'il faut partir.
Hélas! à peine je commence,
Que la cruelle est mise en danse.
Ce sont là ces jours, cher ami,
Que ramène la saint Remi.
Je touche déja presque au terme;
Pourrois-je m'y voir d'un cœur ferme?
Quoi! dans l'hiver un chétif feu,
Mauvaise chère, et point de jeu,
Sans cesse forcer son génie,
O la triste cérémonie!
Mais j'en reviens à nos marrons,
Comme Patelin aux moutons.
J'encourrai, dis-tu, ta disgrâce,

Si je n'en ai pleine besace.
Compte sur moi, tout ira bien,
Si le portier ne nous dit rien,
S'entend; car s'il voit les sacoches,
Adieu, point de marrons en poches:
Nous ne pourrons, dans tel hasard,
En mettre un seul petit à part.
Il faut user de tricherie,
Autrement bien sot qui s'y fie:
Je te préviens, en attendant,
Songe à le tromper dextrement;
Mets à profit cette semonce.
Je suis, pour finir ma réponse,
Quoique ton maître et ton seigneur,
Toujours tout à toi, cher docteur.

IMITATION
DE LA PREMIERE SATYRE
DU IIe LIVRE D'HORACE.

Sunt quibus in Satyra, &c.

PARMI tant de censeurs qui critiquent mes vers,
Je vois que les avis sont tout-à-fait divers.
Les uns disent que j'outre en ce genre d'écrire,
Et que de trop de fiel j'acère ma satyre :
Je devrois pour leur plaire être plus réservé.
D'autres trouvent mon style inégal, énervé,
Et tiennent qu'il n'est point de si chétive plume,
Qui de tels vers ne fît chaque jour un volume.
Que faire, cher ami? Renoncer au métier,
Et laisser aux censeurs la plume et le papier.
J'entends, l'avis est sage et digne qu'on le loue,
Et ce seroit le mieux de beaucoup, je l'avoue ;
Mais un petit scrupule. Et quoi? Voici le point :
Si je n'ai fait des vers, la nuit je ne dors point.
Eh bien, marchez, courez, faites de l'exercice,
Et le dieu du sommeil vous deviendra propice ;
Ou si, sans m'écouter, ni même la raison,
Vous avez de chanter tant de démangeaison,
Osez par un travail et plus noble et plus juste,

Célébrer la valeur et les exploits d'Auguste :
Il prise les bons vers, et fait voir aujourd'hui
Que ce n'est pas en vain qu'on travaille pour lui.
Hélas! je le voudrois du meilleur de mon ame;
Mais j'ai beau me livrer au desir qui m'enflâme,
J'éprouve en travaillant, qu'un si sublime emploi,
Quelque effort que je fasse, est au-dessus de moi.
Non, il n'est pas donné, sans doute, à tout poète
D'oser sur ces hauts faits emboucher la trompette,
Ni de peindre au milieu d'un carnage confus,
Les Parthes dissipés et les Gaulois vaincus.
Du moins, n'osant toucher à ces faits héroïques,
Célébrez de César les vertus pacifiques :
Lucile, cet auteur dont vous prenez le ton,
En fit autant jadis pour le grand Scipion.
Aussi saurai-je un jour en tems et lieu le faire;
Mais bien louer César n'est pas petite affaire :
Et pour peu qu'un auteur s'y prenne de travers,
Il écarte bien loin le poète et les vers.
Cela vaudroit bien mieux, puisqu'il faut vous le dire,
Que d'aller dans les traits d'une injuste satyre,
Peindre, comme cent fois on vous l'a reproché,
Un bouffon d'une part, de l'autre un débauché:
Chacun, qui dans vos vers les voit couplés ensemble,
Vous hait déja d'avance, et pour soi-même tremble.
Conseil très-sage à suivre, hélas! pour qui le peut.
Mais quoi! gouverne-t-on sa tête comme on veut?

Milon, dès que Bacchus a brouillé sa cervelle,
Gambade, cabriole, et saute de plus belle :
Différens dans leurs goûts, quoique tous deux gémeaux,
Pollux aima la lutte, et Castor les chevaux.
Chacun, comme il lui plaît, suit son goût, son génie ;
Pour moi je fais des vers, et c'est-là ma manie.
J'ai pour guide Lucile, auteur de bon alloi,
Et qui nous valut bien dans son tems, vous et moi.
Ce grand homme jadis, à ses doctes tablettes,
Des secrets de son cœur confidentes discrettes,
Confioit ses soucis ; et sans déguiser rien,
Disoit également le mal comme le bien.
De-là vient qu'en ses vers, sous de vives peintures,
De sa vie en détail on voit les aventures :
Le plus heureux pinceau ne pourroit faire mieux
Dans un de ces tableaux qui sont voués aux Dieux.
Je veux suivre son plan, soit que la Lucanie
Ou la Pouille voisine ait droit sur ma patrie ;
Car Venouze à ces deux confine également,
Et servoit de rempart à tout événement,
Quand Rome foible encore, et comme en son enfance,
Traitoit ces peuples-là d'ennemis d'importance ;
Et qu'ayant de Venouze expulsé les Sabins,
Elle la cantonna de fidèles Romains.
Mais sans approfondir ce fait peu nécessaire,
Puisqu'enfin mon pays ne fait rien à l'affaire,

Je le déclare net, jamais en aucun cas
Mes vers n'attaqueront qui ne m'attaque pas.
Ma plume est mon épée, et sans rien entreprendre,
Je la tiens au fourreau prête pour me défendre :
Et pourquoi la tirer quand on me laisse en paix ?
Puisse-t-elle, grands Dieux ! c'est le vœu que je fais,
Puisse-t-elle inutile, et toujours négligée,
Vieillir dans le fourreau, par la rouille rongée !
Qu'on ne me vienne point choquer mal-à-propos,
Je n'irai point d'autrui traverser le repos :
Mais si quelque étourdi vient m'échauffer la bile,
Mieux vaudroit, je le dis, qu'il me laissât tranquille,
Et qu'il y prenne garde avant de m'insulter ;
Mais enfin s'il s'y joue, et s'il ose en tâter,
Qu'il ne se plaigne pas si je le tympanise,
Et lui fais dans les pleurs expier sa sottise.
Servius, quand il veut intimider les gens,
Les menace d'abord d'exploits et de sergens.
Gardez-vous d'offenser la vieille Canidie,
Ou gare le bolus ! elle vous expédie.
Vous choquez Thurius ? il vous attend aux plaids :
Bien fin si devant lui vous gagnez un procès.
Par la nature instruit, chacun met en usage
Tout ce que sur un autre il se sent d'avantage ;
Il sait en faire montre, et par ce seul aspect
Etonner et tenir un rival en respect.
Le loup montre la dent au chien qui le relance ;
La corne du taureau fit toujours sa défense.

La nature ou l'instinct qui les guide en ceci,
Fait le même pour l'homme, et le dirige aussi.
Par exemple, à Scéva l'on sent bien qu'il ennuie
De voir que si long-tems sa mère reste en vie :
Qu'on la livre, pour voir, à cet homme de bien ;
Croyez-vous qu'il l'égorge ? il s'en gardera bien.
Ah ! c'est un trop bon fils pour égorger sa mère ;
Mais un boucon sucré, sans bruit fera l'affaire.
Aussi jamais le loup de son pied ne blessa,
Ni jamais le taureau de la dent n'offensa.
C'est le droit naturel que chacun se soutienne
Par ce qui fait sa force ; et mes vers font la mienne.
Ainsi, soit que le sort me promette un long cours,
Ou que la mort bientôt vienne abréger mes jours ;
Que je sois pauvre ou riche, à la cour, en province,
Dans la disgrace ou bien dans la faveur du prince,
En dépit des destins et de tout l'univers,
Je suivrai mon instinct, et je ferai des vers.
Pauvre homme, je vous plains. Avec cette manie,
Vous ne m'avez pas l'air de faire longue vie ;
Gare que quelque grand dans sa mauvaise humeur,
Ne fasse en votre sang éteindre cette ardeur.
Hé quoi ! quand sur ce ton, mon devancier Lucile,
Chose alors sans exemple, évaporoit sa bile,
Et la satyre en main parcourant tous les rangs,
Démasquoit sans égard les fourbes de son tems,
Un Metelle, un Lupus, gens du plus haut étage,
Vit-on que Scipion, ou Lélius le sage,

S'offensant pour ce couple en ses vers dénigré,
A l'auteur trop caustique en sussent mauvais gré?
Sans épargner petits ni grands, dans son caprice,
Sa plume fit par-tout main-basse sur le vice;
Et bravant les dangers d'un sentier peu battu,
Ne respecta jamais que la seule vertu.
Scipion cependant, et cet ami fidèle
Dont le goût fut si sain, dont l'ame fut si belle,
Loin de s'effaroucher de cette liberté,
L'aimèrent constamment jusqu'à la privauté.
Aussi, quand l'un et l'autre à l'abri des affaires,
Et mettant à quartier les soucis consulaires,
Pouvoient en liberté passer quelques momens,
Ils l'admettoient en tiers dans leurs amusemens.
Là, tous trois conservant les antiques coutumes,
Badinoient près du feu qui cuisoit leurs légumes;
Et donnant sans témoins carrière à leur esprit,
Par mille traits plaisans s'aiguisoient l'appétit.

Je n'ai ni les talens, ni le rang de Lucile;
Mais encor qu'au-dessous de ce censeur habile,
Sans avoir ni préteurs, ni tribuns pour parens,
J'ai passé toutefois ma vie avec les grands.
Que l'envie ose ici soutenir le contraire;
Elle aura beau gronder, je la mets au pis faire:
Ma vie est sans reproche, et tel que je me voi,
Je crains peu que sa dent trouve à mordre sur moi.

Voilà mes sentimens et mes titres, Trébace;
Après cela parlez, que faut-il que je fasse?

Je n'ai sur tout ceci rien à vous répliquer;

Mais écrire en ce genre, après tout, c'est risquer.
N'allez pas en riant, et sans croire mal faire,
Vous jeter sur les bras quelque mauvaise affaire :
Il est des lois, enfin, dont la sévérité
Interdit dans les vers toute méchanceté.
J'en conviens, et ces lois sont justes, raisonnables ;
Méchans vers en effet sont toujours condamnables ;
Mais si les vers sont bons, loin de s'en émouvoir,
César est le premier à les faire valoir.
Que celui qu'on dépeint mérite la satyre,
Malgré toutes vos lois on n'en fera que rire ;
Et si l'auteur n'a rien sur son compte d'ailleurs,
Il est mis hors de cour, en dépits des brailleurs.

IMITATION
DE L'EPITRE XVIII
DU Ier LIVRE D'HORACE,
A LOLLIUS.

Si benè te novi, &c.

ESPRIT né droit, ami sincère,
Lollius, si j'ai sainement
Jugé de votre caractère,
Vous n'irez point servilement
Flatter un Prince pour lui plaire.
Noble et simple dans sa pudeur,
L'honnête femme à la coquette
Laisse le fard et la fleurette,
Et l'ami l'encens au flatteur.
Mais tel ne sait flatter ni feindre,
Qui donne dans un autre écueil,
Ecueil peut-être plus à craindre.
Plein d'un brutal et sot orgueil
Dans l'air sauvage qu'il affecte,
Il n'est grandeur ni dignité
Que sous le nom de liberté
Son stoïcisme outré respecte;

Censurer

Censurer tout, n'épargner rien,
Chez lui c'est être homme de bien.
Un autre, flatteur insipide,
Chez un grand dont il suit le goût,
Daube d'une langue perfide
Sur les conviés du bas bout.
Mais pour le patron, pour le maître,
Toujours souple et rampant, le traître
L'observe de l'œil, applaudit
A tout ce qu'il fait ou qu'il dit,
Et d'un air de cajolerie
Presque à chaque mot se récrie:
Mieux ne fait l'écolier tremblant
Qui devant son maître étudie;
Mieux ne craint ou n'en fait semblant,
Le Gille de la comédie.
Sur des riens et hors de saison,
Un autre a la démangeaison
De contester à toute outrance;
Et quoi qu'il dise ou quoi qu'il pense,
Il veut toujours avoir raison.
Moi céder, dit-il en furie,
Ou laisser croire que j'ai tort?
Non, quand il iroit de ma vie,
Je n'en serai jamais d'accord:
Et sur cela clabaude et crie.
Mais de quoi s'agit-il encor?
C'est de savoir, chose assez vaine,
Qui réussit mieux sur la scène,

De Docilis ou de Castor ;
Ou de décider quelle route,
(Autre point aussi curieux,
Et non moins important sans doute)
De Rome à Brindes conduit mieux.
La vertu qu'à bon droit je cite
Pour règle en tout tems, en tout lieu,
Entre ces excès qu'elle évite
Sait tenir un juste milieu.
D'un grand à qui vous voulez plaire,
Etudiez le caractère ;
Prenez-en même quelques traits ;
Mais gardez-vous dans cette affaire
De le copier de trop près.
Sa naissance, son rang lui donne
Des priviléges délicats ;
Et les excès qu'il se pardonne,
Il ne vous les pardonne pas.
Qu'un courtisan dans sa dépense,
Ou dans la débauche outre un peu ;
Qu'il se ruine dans le jeu,
Dans les festins, dans la bombance ;
Un grand, du haut de sa fierté,
Plus vicieux que tel qu'il blâme,
Lui veut mal au fond de son âme
De s'en voir trop bien imité ;
Ou du moins, et c'est beaucoup faire,
Couvrant d'un faux air de bonté
Sa jalousie et sa colère,

Prend le ton d'une tendre mère;
Et plein de leçons pour autrui,
Veut qu'on soit plus sage que lui.
Mais quoique juge un peu sévère,
Il paroît que même en blâmant,
Il raisonne assez sensément.
Il faut, dit-il, être plus sage;
Vous prenez votre vol trop haut;
Et sur le jeu, sur l'équipage,
Vous en faites plus qu'il ne faut.
Si je me donne un peu carrière,
N'en soyez point dupe : à la cour
Je puis bien outrer la matière,
Sans craindre de fâcheux retour.
De vous, il n'en est pas de même,
La distance est grande entre nous :
Croyez un ami qui vous aime,
Et sur votre état réglez-vous.
De cet avis tenez-lui compte,
Quelque motif qui l'ait dicté;
J'aime mieux sa sincérité
Qui vous prévient sur un mécompte,
D'où pourroit suivre votre honte;
Que si, plein de malignité,
Il en usoit comme on raconte
D'un riche de l'antiquité.
Celui-ci, quand quelque rancune
L'avoit aigri contre quelqu'un,
Si c'étoit homme du commun,

Sans bien, sans crédit, sans fortune,
Dans son malin ressentiment
S'y prenoit assez plaisamment.
D'habits tout couverts de dorure
De la tête aux pieds il l'ornoit,
Et voici comme il raisonnoit :
Ebloui de cette parure,
Le galant ne manquera pas
De s'en faire aussitôt accroire ;
Il ne pensera rien de bas,
S'enivrera de sotte gloire,
Et voudra dans sa vanité
Faire l'homme de qualité.
Le luxe, la fainéantise,
Le jeu, la débauche, le bal,
Feront chez lui le capital.
Il dort le jour, il s'adonise,
Vit d'emprunt, dépense à sa guise,
Absorbe par ce train fatal
L'intérêt et le principal,
Tant qu'à la fin, par sa sottise,
Voilà mon homme à l'hôpital.
Ce qu'un ami discret nous cache,
Loin de vouloir le déterrer,
Aimons toujours à l'ignorer;
C'est perfidie à qui l'arrache.
Mais s'il faut que dans votre sein
On dépose quelque mystère,
Fidèle et sûr dépositaire,

Soyez toujours jusqu'à la fin
A l'épreuve de la colère,
Soyez à l'épreuve du vin.
Chacun, selon sa fantaisie,
Peut donner dans des goûts divers.
Vous aimez, vous, la poésie;
Un autre se plaît aux concerts.
Entre ces goûts, suivez les vôtres,
Mais sans mépriser ceux des autres;
Et malgré l'attrait violent
Qu'un heureux et rare talent
Vous a donné pour le Parnasse,
Quittez cet aimable séjour,
Et sachez faire votre cour,
En suivant le Prince à la chasse.
Jadis de Zéthe et d'Amphion,
Deux frères qui n'avoient qu'une âme,
Un conflit d'inclination,
Pareil à celui que je blâme,
Troubla quelque tems l'union.
L'un, d'une humeur farouche, austère,
De la lyre abhorroit les sons;
Et l'autre, au foible de son frère
Sut sacrifier ses chansons.
Ayez la même déférence
Pour un Prince qui vous chérit,
Et quand le cerf au bois se lance,
Soyez chasseur par complaisance,
Et laissez là le bel-esprit.

De cette fatigue honorable
Vous recevrez bientôt le prix ;
Et le soir convive agréable,
Traité comme un des favoris,
Vous viendrez manger à sa table
Le gibier que l'on aura pris.
Noble exercice et plein de charmes,
Et sur-tout digne d'un Romain,
Qui pour la fatigue des armes
S'endurcit le corps et la main!
Plein de vigueur, léger, agile,
Ce travail glorieux, utile,
Ne deviendroit qu'un jeu pour vous;
La meute vous suivroit à peine,
Et le sanglier hors d'haleine
Viendroit expirer sous vos coups.
Au champ de Mars, où la noblesse
Vient en joûtant se signaler,
Nul pour la grâce et pour l'adresse
Ne semble encor vous égaler :
Le peuple qui vous encourage,
En rend par ses cris témoignage ;
J'ose à sa voix en appeler.
Dès votre première campagne,
Sous un chef des Parthes vainqueur,
Vous sîtes connoître à l'Espagne
Ce que promet votre grand cœur.
Enfin, malgré votre sagesse,
Vous croyez en certains momens

Pouvoir vous prêter sans foiblesse
A de nobles amusemens.
Dans les jardins de votre père
Assez souvent vous vous plaisez ;
Et vous, et votre illustre frère,
Chefs de deux partis divisés,
Tous deux fiers et pleins de courage,
Tous deux animant vos soldats,
A retracer dans vos combats
De la guerre une douce image.
La mer, c'est votre beau canal :
Là, sur vos barques partagées,
Comme entre deux flottes rangées,
Se donne maint combat naval,
Où, sans danger se renouvelle
D'Actium la gloire immortelle ;
Et puis, le combat terminé,
Le vainqueur se voit couronné.
Qui vous croira de caractère
A goûter ce qui peut lui plaire,
A vos plaisirs d'un air flatteur
Applaudira de tout son cœur.
Quelque petit avis encore,
Puisque je l'ai pris sur ce ton :
D'un serviteur qui vous honore,
Vous le trouverez toujours bon,
Quoique sans besoin de leçon.
En parlant d'autrui l'on s'expose :
Pour prévenir tous accidens,

Pesez vos mots sur toute chose,
Et choisissez vos confidens.
Evitez sur-tout le commerce
De ces curieux indiscrets
Qui se jettent à la traverse,
Pour écumer tous les secrets.
De vous ce qu'ils viennent d'apprendre,
Dans l'instant ils vont le répandre;
Rien ne sauroit les retenir:
Plus de remède; la parole
Echappée une fois s'envole,
On ne peut plus y revenir.
Ne protégez jamais personne
Sans avoir bien sondé son cœur;
Tel que pour bon l'on cautionne,
Deshonore son protecteur:
S'il est coupable, qu'il périsse;
Qui le protège est son complice.
Mais pour l'homme de probité
Injustement persécuté,
Quoi que l'envie ose entreprendre,
Il faut dans son adversité
Le protéger et le défendre.
Comme il compte sur votre appui,
Si vous mollissez dans sa cause,
Il n'est rien contre vous qu'on n'ose:
C'est vous qu'on attaque dans lui;
On veut vous tâter dans un autre:
Si sa maison brûle aujourd'hui,

Craignez

Craignez dès demain pour la vôtre.
Ce feu, dans son commencement,
Ne vous paroît qu'une étincelle;
Mais qui n'y courroit avec zèle,
Il devient un embrâsement.
Le brillant de la cour impose;
Dans ce pays tout paroît rose
A qui ne le fréquente pas;
Mais quand on est dans cette route,
On sait assez ce qu'il en coûte
Pour n'y point faire de faux pas.
Guidé par d'heureuses étoiles,
Votre navire à pleines voiles
Vogue hardiment vers le port:
Veillez pourtant, pilote sage,
Et craignez qu'un subit orage
Ne vous rejette loin du bord.
Au cœur des grands qui veut atteindre
Doit bien connoître leur humeur,
Et toujours prêt à se contraindre,
Ajuster la sienne à la leur.
Une gaieté libre et légère
Choque un misanthrope sévère.
Est-on misanthrope? en ce cas
L'enjoué ne nous goûte pas.
Avec un esprit doux, paisible,
L'homme vif est incompatible;
Chez l'homme vif et plein de feu,
Un indolent n'a pas beau jeu.

Un buveur qui se plaît à table,
Et qui boit jusqu'au lendemain,
Veut qu'un convive soit traitable
Quand il lui met le verre en main ;
Il hait quiconque le refuse :
Montrez-vous souple et complaisant :
Raisons de santé dont on use,
Vapeurs de nuit, frivole excuse :
Vous vous brouillez en refusant.
Que dans vos yeux, dans votre mine,
Un air ouvert brille et domine :
Un sérieux trop enfoncé
Fait passer pour mélancolique ;
Un silence froid et glacé
Est pris pour un dédain caustique.
Sur-tout consultez les savans,
Autant les morts que les vivans :
C'est d'eux que vous saurez apprendre,
Les lisant ou les écoutant,
Quelles maximes il faut prendre
Pour pouvoir vivre heureux, content,
Soit en calmant la frénésie
D'une avare cupidité,
Que jamais rien ne rassasie,
Et pire que la pauvreté ;
Soit en réprimant les atteintes
Des vains desirs, des vaines craintes
Dont l'homme foible est tourmenté.
Vous apprendrez par leur lecture,

Si la vertu, dans qui la suit,
Est un présent de la nature,
Ou de nos soins le juste fruit ;
Quel train de vie, et quel système
Est le plus propre, tout compté,
Pour vivre content de soi-même,
Le grand jour ou l'obscurité.
Pour moi, qui vis sans dépendance,
Toutes les fois que la Digence
Me retient sur ses bords si frais ;
Comment croyez-vous que je pense,
Et quels vœux à nos Dieux je fais ?
D'un cœur soumis je leur demande,
Non une fortune plus grande ;
Comblé déja de leurs bienfaits,
Moins suffiroit à mes souhaits ;
Mais que le peu que je possède,
Je puisse du moins par leur aide
Le posséder toujours en paix ;
Si bien que ce reste d'années
Que me filent les destinées,
S'il leur reste encore de quoi,
Je puisse le vivre pour moi.
Que toujours j'aye à suffisance,
Pour n'être distrait d'aucuns soins,
Ce que demandent mes besoins ;
Livres sur-tout en abondance,
C'est de quoi je me passe moins.
De ces biens Jupiter dispose,

Il les peut ôter ou laisser ;
Et toujours sur pareille chose
C'est à lui qu'il faut s'adresser.
Je le fais et je dois le faire ;
Mais pour le calme souverain
D'un esprit tranquille et serein,
J'y pourvoirai, c'est mon affaire.

GAZETTE DU PARNASSE A LA MAJORITÉ DE LOUIS XV.

QUAND sur le Pinde un messager fidèle
Eut annoncé l'importante nouvelle,
Qu'enfin LOUIS dans l'empire Gaulois
Alloit donner par lui-même ses lois :
Chantres François, dit le dieu du Parnasse,
Renouvelez votre plus noble audace,
C'est vous sur-tout que touche cet emploi :
En vers fameux célébrez votre roi ;
Et, par divers et gracieux ouvrages,
Rendez-lui tous en commun vos hommages.
A ce discours proféré d'un bon ton,
De nos rimeurs se fit un peloton,
Et l'on n'admit dans cette conférence,
Nul qui ne fût poète issu de France.
Voici mon plan, dit tout d'abord Ronsard :
Je veux au roi consacrer pour ma part,
Nouvel Homère, un beau poëme épique
En douze chants bien moulés sur l'antique ;
Oui, douze chants, et mieux peut-être encor,

Où de Francus, fils du célèbre Hector....
Comme il vouloit achever sa tirade,
Boileau siffla tout haut la Franciade,
Et dit : Bon-homme, épargnez-vous ce soin;
Vous amenez vos héros de trop loin.
Les Bourbons seuls, sans qu'ici je les flatte,
En fourniront, et de plus fraîche date,
Et de meilleurs; puis ce jeune héros
N'entendroit rien à vos vers visigots :
Laissez Malherbe entonner à sa mode
Sur son sujet quelque magnifique ode.
Oui, dit alors Malherbe, j'y consens;
Je veux pour lui prodiguer mon encens.
Au grand Henri, chef royal de sa race,
A plu jadis ce que ma muse trace.
De ce héros, grand par cent faits divers,
Je lui peindrai les vertus dans mes vers;
Cette valeur qui brilla dans la guerre,
Et le fit craindre à l'égal du tonnerre;
Cette bonté qui le fit à son tour
Durant la paix adorer dans sa cour;
Et je dirai : Prince sur qui la France
Fonde aujourd'hui sa plus vive espérance,
O jeune roi des peuples si chéri,
Et rejeton digne du grand Henri,
En puissiez-vous, à mes leçons fidèle,
Dans vos états retracer le modèle!
Rien n'est plus noble et plus grand, dit Boileau;
Souffrez pourtant qu'en un dessein si beau

Auprès du prince, au moins, on vous seconde.
Comme sa race en héros est féconde,
Au grand modèle enrichi de vos traits,
J'ose en joindre un qui même de plus près
Le touche encore; et je vais, sous ce titre,
De ma façon lui rimer une épître.
Là de LOUIS, de son prédécesseur
Lui rappelant l'idée et la splendeur,
J'étalerai les dernières maximes,
Où ce monarque avec des traits sublimes,
En remettant la France sous sa loi,
Sut lui tracer ce qui fait un grand roi.
Sur ce haut ton, dit l'humble la Fontaine,
Malherbe et vous, pouvez chanter sans peine:
Votre crédit vous donne de grands droits,
Et vous parlez comme il vous plaît aux rois.
Mais, quant à moi, fabuliste timide,
Prenant Esope avec Phédre pour guide,
Des fictions j'emprunte le détour
Pour débiter ma morale à la cour.
J'oserai donc, à l'abri de la fable,
Dans mes récits, simple, mais véritable,
Au jeune roi, l'amour de ces cantons,
Montrer de loin un berger, des moutons.
Là, jouissant d'une pleine abondance,
Agneaux, brebis, paîtront en assurance;
L'heureux berger écartera les loups
Plus par ses soins encor que par ses coups;
Chacun louera son bon air, son adresse,

Et le beau feu qui brille en sa jeunesse ;
Moi je dirai : l'embonpoint du troupeau
Fait du berger l'éloge le plus beau.
J'aime, lui dit Racan, votre apologue ;
Mais le surplus appartient à l'églogue,
Et c'est un point qui doit me revenir.
Laissez-moi donc, présageant l'avenir,
De l'âge d'or dépeindre les années
Durant son règne en France ramenées,
Age non tel que dans ses vains portraits
Le peint la fable, et qui ne fut jamais ;
Mais tel qu'un roi pour un peuple qu'il aime,
Par ses travaux peut le former lui-même :
Dans ce projet plus glorieux cent fois,
Qu'en réduisant l'univers sous ses lois.
Corneille alors prenant un ton de maître,
Lui dit : Holà ! votre muse champêtre
Doit s'en tenir aux bergers, aux buissons,
Et nous laisser manier ces leçons.
Pour tels sujets ma verve est toujours prête ;
Et j'ai déja rassemblé dans ma tête
Les traits divers des plus fameux Romains,
Pour en former le plus grand des humains.
Voilà l'idée et vraie et naturelle
Dont tout grand roi doit se faire un modèle ;
Et, pour celui qu'on célèbre aujourd'hui,
Tout autre objet est indigne de lui.
Comme à ces mots chacun prêtoit l'oreille,
Bon, dit Boileau, voilà le grand Corneille ;

On le connoît sans peine à ces propos,
Et les Romains sont toujours ses héros.
Mais, nul d'entre eux, hors Titus, hors Auguste,
Pour un bon roi n'est un modèle juste:
Une farouche et triste austérité
Etouffoit presque en eux l'humanité.
Quelque grands donc qu'on les fasse, j'opine
Que l'élégant et gracieux Racine,
Pour en former des modèles parfaits,
De leurs vertus adoucisse les traits.
Tous ces projets sont fort beaux, dit Voiture;
Mais cependant pas un mot d'écriture.
Un Madrigal à point, et fait exprès,
Contenteroit Phébus à moins de frais:
C'est mon avis, et n'y sais autre chose;
Raisonnez donc; mais pour moi, je compose.
Sarrazin fut du même sentiment.
Marot traça sur l'heure un compliment,
Et tout d'un tems montroit de loin Ménage
Qui disposoit ses rimes en étage,
Et qui crioit, content et satisfait:
Remplissons-les, le plus fort en est fait.
Tandis qu'ainsi la troupe poétique
A travailler pour le prince s'applique,
Apollon vint leur ouvrir ses trésors;
Et de sa voix animant leurs transports:
Chers nourrissons, leur disoit-il, courage!
Tracez, rimez et hâtez votre ouvrage;
Le prince à qui vous faites votre cour,

Vous donnera bien d'autres soins un jour.
Je vois déja ce qu'en lui nous augure
L'heureux accord des dons de la nature,
Dons qu'aux héros le Ciel a réservés,
Et dont les fruits sagement cultivés
Iront porter de province en province,
Et les bienfaits et la gloire du prince.
Les étrangers, admirant ses projets,
Souhaiteront d'être nés ses sujets.
Nouveau soleil, quelle vive lumière
Il fait briller en ouvrant sa carrière!
S'il en remplit les destins glorieux,
A peine alors, chantres ingénieux,
Tous vos efforts et vos plus doctes veilles
Pourront suffire à chanter ses merveilles.

COMPLIMENT
FAIT AU ROI,
SUR SA CONVALESCENCE
En 1721,

Par un enfant habillé en Berger, et accompagné de douze petites Bergères.

SIRE, dans vos états, tout jusqu'à la houlette,
Durant votre langueur
Eut la même frayeur;
Et quand le Ciel vous rend une santé parfaite,
Tout jusqu'à la houlette
En rend graces au Ciel avec la même ardeur.
Nos bergers sur cela me font leur interprète;
Daignez, SIRE, agréer mon hommage et le leur.
Douze petites bergerettes,
Qui toutes par respect devant vous sont muettes,
Disent de même dans le cœur.
J'ose, SIRE, ajouter, sans faire le prophète,
Et bien moins encor le flatteur,
Qu'à vous voir il n'est rien qui dans vous ne promette,
Sous un règne durable et rempli de douceur,
Une félicité si grande et si complette,
Que tout s'en sentira jusques à la houlette.

ADIEU DE L'AUTEUR A SA VIEILLE CALOTTE GRISE, ÉPITRE.

REMPART jadis si sûr contre les vents de bise,
Commode couvre-chef, vieille calotte grise,
Qui même en un besoin par ton ample circuit,
Pouvois presque passer pour un bonnet de nuit :
Enfin, après treize ans ou plus même, il me semble,
Coulés tranquillement à travailler ensemble,
Il faut... pourrai-je, hélas ! le dire sans pleurer ?
Vieille calotte grise... il faut nous séparer.
Ne vas pas m'accuser ici d'ingratitude :
Je sais que je te dois les fruits de mon étude ;
Et bien loin que jamais je veuille l'oublier,
Si je rime aujourd'hui, c'est pour le publier.
Oui, je veux qu'on le sache : en campagne, à la ville,
La nuit comme le jour également utile,
Dans les tems les plus froids, comme dans les plus chauds,
Tu présidas sans cesse à mes moindres travaux.
De mes veilles sur-tout compagne infatigable,
Tu réchauffois mon chef quand j'étois à ma table ;
Et mieux qu'un bon foyer ta bénigne chaleur
Réveilloit mes esprits et ranimoit mon cœur.

Plus de dix mille vers, fruits de divers caprices,
Furent durant ce tems formés sous tes auspices:
A ces vers, tels qu'ils sont, le dieu même de l'art,
Phébus, le grand Phébus, eut moins que toi de part.
En vain, pour exciter sa faveur trop rétive,
J'employois et les vœux, et jusqu'à l'invective;
J'avois beau dans ma fougue et me plaindre et prier,
Ce dieu n'en tenoit compte et me laissoit crier:
Mais toi, chère calotte, au besoin toujours prête,
Dès que je te pouvois emboîter dans ma tête,
Le Parnasse aussitôt se montroit tout entier,
Et les vers à foison couloient sur le métier.
Plus que je ne voulois abondante et rapide
Ma veine bien souvent n'eut besoin que de bride;
Et mon propre bonheur venant à m'effrayer,
Au milieu de ma course il falloit enrayer.
Je dirai plus encor: on sait que d'ordinaire,
De tels soins la migraine est le triste salaire,
Et que ce n'est qu'au prix de cuisantes douleurs,
Que les dieux d'Hélicon nous vendent leurs faveurs:
Il en coûte toujours plus qu'on ne croit pour plaire:
Mais je n'ai sur ce point nul reproche à te faire;
Sans ces retours fâcheux tu me faisois du bien,
Et tes plus grands efforts ne me coutèrent rien.
Non, en treize ans entiers jamais sous ton domaine,
Ma tête ne sentit un moment de migraine:
Tu peux te prévaloir du fait, il est constant;
Quelle calotte au monde en pourroit dire autant?

O que si sur tout chef, calotte tutélaire,
Tu pouvois opérer cet effet salutaire,
Et que sous ton abri des vapeurs respecté,
Contre toute migraine on fût en sureté!
Avec cette vertu puissante et souveraine,
Des calottes bientôt tu deviendrois la reine;
Quoique sèche, crasseuse, et vieille à faire peur,
Tout le monde à l'envi recherchant ta faveur,
Et calotte et bonnet, même le plus illustre,
Devant toi blanchiroit et perdroit tout son lustre.
Mais laissons désormais toutes ces vanités;
Le tems en nous minant détruit nos facultés.
Quelque rare vertu qui dans toi fût incluse,
Hélas! on a beau faire, une calotte s'use;
La plus fière avec l'âge éprouve ce destin:
Tu dépéris de même, et tires à ta fin.
Mon adieu n'est donc point un effet du caprice;
Titus plus tendrement ne quitta Bérénice:
De tes rares vertus j'ai publié les traits,
Et rendu pleinement justice à tes bienfaits.
N'abuse pas pourtant de ma reconnoissance:
Affranchi de ton joug et de ta dépendance,
Tu sais que si j'étois tenté d'en mal user,
Je trouverois assez de quoi m'autoriser;
Car enfin, tu n'es pas sans tache, ni parfaite;
Et si, comme certains parlent à leur barrette,
Je te voulois aussi parler du même ton,
N'aurois-je pas de quoi te faire un beau sermon?
Peut-être ai-je d'abord trop enflé ton éloge;

J'en ai scrupule, et sens qu'il faut que j'y déroge:
Ne t'en offense pas, tout éloge est flatté;
On n'y montre les gens que par le beau côté:
Ma tendresse a pour toi suivi cette méthode,
Et j'ai fait sur ton compte un portrait à la mode;
Mais tournons un instant la médaille, et sans bruit
Voyons à quoi le tout au juste se réduit.
Encline de tout tems à la fainéantise,
Tu ne voulus jamais m'inspirer qu'à ta guise;
Tu m'ouvrois quelquefois des sentiers tout charmans,
Mais il falloit aussi te prendre à tes momens.
Tantôt de mon cerveau dissipant les nuages,
Tu savois y tracer de riantes images;
Tantôt sombre, rêveuse, et comme en ton boudoir,
Tu renfonçois ton gris et me montrois tout noir.
Aujourd'hui m'animant par de vives boutades,
Demain avec froideur essuyant tes saccades;
Rien, quand tu le voulois, ne pouvoit te payer,
A peine en d'autres tems savois-tu bégayer.
En vain dans les beaux jours d'une fête publique,
Je mendiois de toi seulement un distique;
J'avois beau te presser, te faire des leçons,
Te tordre, te tourner de toutes les façons;
A l'envers, à l'endroit également quinteuse,
Et moins traitable enfin qu'une mule ombrageuse,
Quand tu t'étois chaussée une fois de travers,
Le monde entier n'eût pu t'arracher un seul vers.
Mille fois de dépit te jetant contre terre,

Je t'aurois souhaitée ou d'argile ou de verre ;
Et me voyois, après cent défauts reprochés,
Réduit à te reprendre encor pour mes péchés.
Choqué de tes rebuts et devenu plus sage,
Me livrois-je avec zèle à quelque utile ouvrage ?
Au plus fort du travail tu venois m'arrêter,
Et quand il te plaisoit il falloit tout quitter.
Tout quitter ! Et pourquoi ? pour rimer des sornettes,
Tantôt sur des tisons, tantôt sur des pincettes ;
Sur un chat, sur un singe, ou sur un messager :
C'étoit bien-là de quoi venir me déranger !
Si ces sujets badins, dignes fruits de ta quinte,
Auxquels je ne prêtai ma main que par contrainte,
Avoient dans le public quelque ombre de succès,
Tu t'en savois bon gré, tu t'en applaudissois,
Et n'aurois pas donné tes riens, vaille que vaille,
Pour maints grands vers pompeux auxquels le lecteur bâille.
Mais cependant Dieu sait comme on tiroit sur toi,
Et sans en pouvoir mais, par contre-coup sur moi !
La tête fut toujours bien près de la calotte,
Et j'ai pour tes humeurs essuyé mainte botte :
Tel en rioit tout haut, qui nous pinçoit tout bas.
Mais ne rappelons point tous ces fâcheux débats :
Suffit que pour maint trait d'une burlesque audace,
Au régiment d'Hémon tu pouvois trouver place ;
Si ton obscurité, qui couvrit tes beaux faits,
D'un brevet mérité ne t'eût sauvé les frais.

Mais

Mais pourquoi m'amuser à tous ces vains reproches?
Tout cela n'est pour toi que comme un bruit de cloches:
Tu laisses fièrement la censure mugir,
Et quoi qu'on dise, rien ne te fera rougir.
C'est ma faute en partie, et mon trop d'indulgence
A pu mal-à-propos fomenter ta licence;
J'excusois tes défauts, j'oubliois tes travers,
Et prenois ton parti contre tout l'univers:
Oui, pour toi ma foiblesse étoit aveugle, extrême,
Je ne le sens que trop; et dans ce moment même,
Que malgré ma tendresse il faut nous séparer,
A peine ai-je le cœur de te le déclarer.
Cependant il le faut; l'hiver qui nous talonne,
Pour notre bien commun le veut ainsi, l'ordonne.
Ne nous consumons point en regrets superflus;
J'ai résisté long-tems, mais je ne le puis plus.
Trop vieille pour tenir contre mes longues veilles,
Tu ne me couvres plus qu'à demi les oreilles;
On ne distingue en toi ni l'envers ni l'endroit,
Et je te vois des trous à fourrer tout le doigt.
Rase, et de tous côtés montrant la corde, à peine
Croiroit-on que jadis tu fus faite de laine;
Et quant à la couleur, oui, je défierois bien
Le meilleur teinturier d'y reconnoître rien.
C'est moins une couleur, que des taches sans nombre:
Calotte ci-devant, tu n'en es plus qu'une ombre:

Et je doute, soit dit sans vouloir t'offenser,
Que même un ramoneur daignât te ramasser.
Il est tems désormais qu'en calotte discrète,
Enfin sur tes vieux jours tu battes en retraite.
Dans le fond d'une armoire en un coin retiré,
Déja par mes bons soins ton gîte est préparé;
Car je ne fus jamais de ces maîtres iniques
Qui n'ont pitié ni soins de leurs vieux domestiques,
Et mettent en oubli les services passés:
Tu me servis long-tems, bien ou mal, c'est assez.
Sans trop examiner tes droits ni ton mérite,
De tout ce que je puis te devoir je m'acquitte:
Dans l'asile secret que je veux bien t'offrir,
Tu pourras à ton aise et moisir et pourrir.
Mais ne vas pas au moins, t'en faisant trop accroire,
Te bercer sottement d'un vain retour de gloire,
Pensant que si nos vers venoient à prospérer,
Pour te mettre à l'enchère on t'iroit déterrer.
Jadis un curieux, digne d'autre épithète,
Acheta mille écus la lampe d'Epictète,
Lampe qui, tout prisé, n'avoit rien de meilleur
Que d'avoir éclairé ce vieux moraliseur.
Tu te flattes, et crois que ton démocritisme
Vaut bien son ennuyeux et pesant stoïcisme,
Et qu'un jour de tes traits quelque fat entêté
Pourroit bien t'acheter comme une rareté.
Tu rêves, pauvre vieille, et déja tu radotes;
Tel espoir réservé pour bien peu de calottes,

Dans celles de ton rang ne peut se tolérer.
A quoi de plus brillant pourroit même aspirer
La calotte sous qui l'on vit le grand Corneille
Enfanter autrefois mainte et mainte merveille?
Car Corneille en son tems porta calotte aussi;
Du moins tous ses portraits nous le disent ainsi.
Le Cid, Cinna, Pompée, Horace et Rodogune,
D'une telle calotte assurent la fortune;
Et leur rare mérite, en tout lieu si vanté,
La rendra toujours chère à la postérité.
Mais toi qui ne couvris jamais que mes oreilles,
N'attends pas si haut prix de nos chetives veilles;
Car à quel titre enfin, raisonnons, et sur quoi
Iroit-on déterrer un chiffon tel que toi?
Et qu'en dire après tout? C'est la pauvre calotte
D'où sortirent jadis Quadrille, Ravigotte,
Et mainte baliverne à peu près de ce ton:
Ce n'est pas là de quoi jeter un beau coton.
Si de l'oubli trop juste, auquel tu dois t'attendre,
Dans les siècles futurs rien pouvoit te défendre,
Ce seroit d'avoir su par tes jeux quelquefois
Amuser le plus jeune et le meilleur des rois.
Tu m'inspiras pour lui dès sa plus tendre enfance;
Tu me fis maintefois célébrer sa naissance;
Et dans nos petits vers, si je m'en souviens bien,
Aucun nom n'est tracé plus souvent que le sien.
Quand il falloit pour lui minuter quelque ouvrage,
Tu forçois ta paresse, animois mon courage;
Nous rendions avec joie hommage à ses vertus;

De nous peut-être, hélas! ne se souvient-il plus.
Finissons, car je sens que mon esprit s'égare;
Mais malgré la rigueur du coup qui nous sépare,
Crois que si quelquefois tu pouvois réfléchir
Sur les maux dont le sort voulut bien t'affranchir,
Des calottes du tems, quoique vieille et crasseuse,
Tu ne te tiendrois pas pour la plus malheureuse.
Il en est de chamois, de drap et de castor,
De maroquin, de grain plus fin, plus noble encor;
Mais garde-toi jamais, calotte grise ou brune,
D'envier en secret leur lustre et leur fortune.
Dans le réduit obscur où je vais te loger,
Tu ne crains que les vers qui pourront te ronger;
Mais ces autres, en proie à l'orgueil, au mensonge,
Plus cruel que les vers un noir souci les ronge;
Et tout l'éclat flatteur qui rehausse leur prix,
Ne sauroit bien souvent les sauver du mépris.
Enfin toutes un jour, quoique riches et belles,
Finiront comme toi, caduques et mortelles;
Mais aucune du moins, n'aura, comme je croi,
Avec moins de soucis autant duré que toi.

DÉPIT
CONTRE LE JEU
DU QUADRILLE.

MAUDIT soit mille fois le mal-avisé drille
Qui, par quelque démon suscité contre moi,
Pour me faire damner, inventa le quadrille !
Ah ! traître jeu, si j'étois roi
Pour quelque cinquante ans seulement, sur ma foi,
Je te ferois bientôt rentrer dans ta coquille.
Oui, je t'interdirois par une bonne loi,
Sous peine au moins de la Bastille.
Comment ! je n'en sors pas d'effroi,
On a trois mille devant soi ;
Avec trois mille à l'hombre on brille ;
Au quadrille ? en trois coups, sans dire qui ni quoi,
On est réduit à la mandille.
Tant pour les matadors et leur longue famille,
Qui quelquefois bien loin s'étend :
Et puis pour le sans-prendre, tant ;
A la vole, Dieu sait comme l'on vous étrille !
Et toujours des fiches d'autant :
Car pour des jetons, fi, ce n'est qu'une guenille.
En moins de rien votre petit comptant
A droite, à gauche s'éparpille,

Chacun vous rançonne et vous pille,
Si bien que l'on se trouve à sec en un instant.
Quand je dis, on, c'est moi qui n'en suis pas content.
Je m'agite, je me tortille;
Je dis, peste du jeu! tout bas en gromelant:
J'y suis sur les charbons, ainsi qu'un boudin blanc
Que l'on rissole et que l'on grille.
Tout y vient à rebours, tout à contre-saison.
Vous trouvez vous premier? rien n'est à la maison,
Pas un roi, pas une manille.
Le jeu pour une fois vous vient-il à foison?
Ah! voyez comme en trahison
Un beau sans-prendre vous requille,
Et vous rend sot comme un oison.
Enfin, je vas jouer, bon; mais je perds codille.
Tant pis! il faut payer vîte, et sans barguigner,
Une fiche de plus qu'on ne pouvoit gagner,
Autre nouvelle béatille
Que pour amende il a plu d'assigner.
Je crie à l'injustice! En vain je m'égosille;
Sans égard à mon plaidoyer,
On rit, et l'on me fait payer.
Que chez vous et d'atous et de rois tout fourmille,
N'ayez pas peur d'être appelé.
Mais n'avez-vous qu'un roi pauvre, seul, isolé?
On vous iroit chercher au fond de la Castille;
Vous serez de moitié, mais de perte, s'entend;
Et fiches de sauter. Consolez-vous pourtant,

Car en deux ou trois coups, dit-on, tout se rh-
bille.
Pour surcroît d'agrément, c'est un très-grand ha-
sard
Lorsque l'appelant d'une part,
Et l'appellé de l'autre, entre eux n'ont point castille.
On n'en est pas, au moins, quitte en payant sa part,
On s'entend reprocher la moindre peccadille.
Ah! s'écrie en grondant le premier tout en feu,
Pourquoi redoubler trèfle? étoit-ce là le jeu?
L'autre lui renvoyant la bille,
Eh que jouer! je n'ai que mon roi sans atous;
Aussi pourquoi m'appelez-vous?
C'est un charme de voir comment on se houspille.
O le beau jeu! jamais il n'aura son égal;
Mais pourtant tel qu'il est, n'en disons point de
mal,
Le sexe s'y plaît fort, et la mère et la fille,
Et jusques à la mère-grand,
Chacune à le jouer trouve un plaisir très-grand.
Pourquoi? c'est que l'on y babille.
Il durera ce jeu; le sexe en est garant;
L'invention en est trop belle et trop gentille:
Mais pour moi, si l'on m'y reprend,
Que je puisse jamais ne marcher sans béquille;
Qu'avant l'âge mon corps, en lui-même rentrant,
Se courbe comme une faucille;
Que sans voir dans mon jeu ni baste, ni spadille,
Je sorte toujours en perdant,

Et qu'au sortir je n'aye à mettre sous la dent
Pas un petit morceau, pas la moindre croustille !
Non, je n'en veux jamais tâter ni peu, ni prou ;
Et quand j'aurois à moi tout l'argent du Pérou,
Je n'y risquerois pas le manche d'une étrille.
Par la mort !... il alloit jurer, sire Robin ;
Mais il eut dans l'instant peur de jurer en vain :
Car malgré le courroux qui dans ses yeux pétille,
Malgré tout ce qu'il dit dans un dépit soudain,
Et contre le quadrille, et contre le destin,
Sachez que le pauvre homme grille
D'y rejouer encor demain.

REMERCIMENT

REMERCIMENT AU ROI,

Sur un Médaillon d'or, frappé au sujet de son Sacre, et donné par Sa Majesté à la Bibliothèque des Jésuites du College de Louis le Grand.

Nous le conserverons, SIRE, et bien chèrement,
Comme un gage éternel de votre bienveillance,
Ce riche médaillon, précieux monument
D'un acte heureux également
Et pour l'Europe et pour la France.
Tout en est respectable : on y voit d'un côté
Répandre sur le front de votre Majesté
Cette sainte et divine essence,
Ce baume qui jadis par un Ange apporté,
Consacre dans nos rois cette même puissance
Qu'ils ne doivent qu'à leur naissance,
Ajoutant à la royauté
Un rayon émané de la Divinité.
De l'autre votre auguste image,
Sous un front couronné, mais ouvert et serein,
Présente un jeune souverain

Digne de notre amour comme de notre hommage.
Mais, quoi que l'art ait fait pour le graver sur l'or,
Et cette auguste image, SIRE,
Et les sentimens qu'elle inspire,
Dans le fond de nos cœurs sont mieux gravés encor.

LA RAVIGOTE

A S. A. MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON.

En bonne compagnie, au milieu d'un repas,
Vous ordonnez, Prince, que je gringote
Quelques vers sur la Ravigote;
C'est m'engager dans un dangereux pas,
Et ne sais bonnement comment parer la bote.
Si ma muse n'obéit pas,
On la traitera d'idiote;
Qu'elle hasarde aussi le coup, autre embarras,
On tirera sur ma calote,
Et je serai dans de beaux draps.
J'entends déja quelqu'un qui gronde, qui chuchote,
Et dit à son voisin tout bas:
Quelle honte! comment! c'est un scandale, hélas!
Il a chanté la Ravigote!
La Ravigote est-elle après tout si grand cas?
Pour une sausse verte avec de l'échalote
Et tels ingrédiens fins, vifs et délicats
Dont l'acide benin picote,
Faut-il faire tant de fracas?
Al dispetto de quiconque en marmote,

En mainte bonne table on vante ses appas,
Gens d'honneur en font leur marotte:
Une illustre Duchesse en a même pris note,
En veut avoir le canevas.
Contre tous les dégoûts c'est un sûr antidote;
Elle fait manger jusqu'aux plats,
Jusqu'aux tables bien plus, et c'est une anecdote
Que je veux vous apprendre, et dont vous ferez cas.
Le fait est que Virgile, auteur de haute note,
Raconte dans ses vers que le sire Eneas
Ayant de l'Italie atteint les beaux climats,
Et débarqué son monde de sa flote,
Fit repaître d'abord matelots et soldats,
Gens de bon appétit, tant qu'ainsi qu'il le cote,
Après avoir baffré comme de vrais goujats,
Ils mangèrent encor, si l'auteur ne radote,
Jusqu'à leurs tables même. Ici nos *Savantas*
Commentateurs, engeance qui chipotte,
Sont à suer d'ahan pour expliquer le cas:
Manger des tables, ciel! quels corps, quels estomacs!
Mais ce sont des bavards, la chose le dénote;
Ces grands Latins ne savoient pas
Que dans ce célèbre repas
Sire Enée à ses gens fit une Ravigote;
Et que ses compagnons, quoique recrus et las,
N'en eurent pas tâté, que les tables, les plats
Passèrent comme une compote.

Or, depuis ce moment, vainqueurs dans les combats,
De l'Italie ils firent leurs choux gras;
La Gent Troyenne par-tout trotte,
Donne *dronos* à quiconque s'y frotte,
Pille tout le pays, et fait mille dégats,
Attaque le grand roi Latinus, le pelotte.
Sa femme s'en pendit de rage, et fit la sotte.
Sa fille, destinée au seigneur Eneas,
Fut de beaucoup plus fine, et ne s'en pendit pas.
Leurs descendans, nation non manchotte,
A droite, à gauche, étendant de grands bras,
De l'univers entier, de tous les Potentas
Ne firent qu'une matelote.
Voilà comment avint, non sans bien du tracas,
Que l'Empire Romain, le plus grand des Etats,
Commença par la Ravigote.

PLAINTES.

SUR LA MORT D'UN SERIN.

Il est près de minuit, et tout le genre humain,
Du moins pour ces cantons, paisiblement sommeille :
Il faut, pauvre rimeur, que la plume à la main
Contre toute raison, contre tout droit je veille,
Et pourquoi ? pour rimer sur la mort d'un Serin.
On m'en a donné l'ordre absolu, souverain :
Je n'irai pas me faire ici tirer l'oreille ;
Rimons donc aujourd'hui, nous dormirons demain.
C'est à toi, Parque trop barbare,
Que je m'en prends dans mon juste chagrin.
Cruelle, as-tu bien pu terminer le destin
D'un oiseau si charmant, si rare ?
Chacun pleure ici son trépas ;
Et moi qui suis chargé de son apothéose,
Et qui me trouverois bien mieux entre deux draps,
Je rime en son honneur, je griffonne et compose,
Le cœur navré, tant que je n'en dors pas.
C'est toi, Parque, c'est toi, c'est ta fureur qui cause
Tout ce trouble et tout ce fracas.

Je crois entendre ici la Parque
Qui dit : Pour un oiseau qu'en badinant j'ai pris,
Faut-il tant jeter les hauts cris !
J'ai cent fois envoyé dans la funeste barque
Pères, frères, époux, et tout ce qui s'ensuit,
Qu'on n'en a pas fait tant de bruit.
Ainsi sont faits ces messieurs les poètes :
Pour un moineau, pour un chien mort,
Voilà mes gens aux champs d'abord,
Ils viennent me chanter goguettes.
Je mets en fait qu'en leurs écrits
On rencontrera, prix pour prix,
Plus de traits contre moi, plus d'outrages, d'injures
Pour de semblables aventures,
Pour morts de chiens, de chats, de singes et d'oiseaux,
Que pour la mort des plus fameux héros.
Vous avez raison, Parque, et l'injustice est grande :
Mais pourquoi vous en prendre à nous ?
Nous prêtons notre voix à qui nous la demande ;
Il faut, autant qu'on peut, s'accommoder à tous.
Dans notre état, pleureurs d'office,
Qu'il s'agisse d'un chien, d'un magot, d'un époux,
Pour nous tout est égal dans ce triste exercice,
Comme en votre métier tout est égal pour vous.
Croyez-vous en effet qu'à minuit, à telle heure,
C'est pour mon plaisir que je pleure ?
Au lieu d'aller dormir, pauvre poétereau,
Il faut que je m'occupe à pleurer un oiseau.

Hélas ! sa dolente maîtresse,
Qui comme moi n'en fait pas mieux,
Le pleure aussi de ses deux yeux,
Malgré le sommeil qui la presse.
Plus d'un soupir qui s'échappe en secret,
Interrompt son repos, et marque son regret.
Je ne le verrai plus, dit-elle,
Me caresser, me témoigner sa foi,
Rossignoler, battre de l'aile,
Voltiger à l'entour de moi,
S'enfuir et revenir, puis à chaque escarmouche,
D'un petit air mutin, me becqueter la bouche.
Tristes réflexions que suit nouveau soupir,
Et peut-être aussi quelque larme.
Enfin par sa douleur on se laisse assoupir :
Mais quel sommeil, hélas! plein de trouble et d'alarme!
On rêve à son Serin, l'on croit
Le voir encore étalant son plumage ;
On l'appelle, on lui tend le doigt :
On croit entendre encor son tendre et doux ramage :
Dans cette idée on s'entretient,
On pense le tenir, c'est son ombre qu'on tient.
A ces songes flatteurs, mais, hélas! peu durables,
D'autres vont succéder, tels que l'on vit jadis
Les songes funestes d'Atis
Suivre de près les agréables.
On voit ce cher serin s'attrister. s'affoiblir ;

Il perd la voix, il commence à languir,
Déja ne perche plus, reste au bas de sa cage,
Tombe sur le côté presque à demi mourant :
Le flanc lui bat, sa vue en un instant
S'éclipse ; il va mourir, il meurt. Ah quel dommage !
C'est vous, Parque cruelle et barbare, c'est vous
Qui nous portez ces rudes coups.
Pardon, si contre vous je crie et je dis rage ;
Vous avez fait, je n'en dis rien,
Votre métier en troublant le ménage ;
En pestant contre vous, je fais aussi le mien.

A TRÈS-AIMABLE.

ET TRÈS-HEUREUSE CHIENNE POPETTE-ET-LIZON.

EPITRE.

AIMABLE Popette-et-Lizon,
Chienne, dont les beautés et le mérite rare
Ont su toucher l'illustre M***
Ah! qu'on vous regrette à Navarre,
Et qu'on vous y regrette avec juste raison!
Votre enjouement, auquel rien n'est qui se compare,
Par je ne sais quel gentil tintamare
Egayoit toute la maison.
Dès le matin, d'abord que sur notre horizon
Phébus faisoit briller les rais dont il se pare,
Le nom de Popette-et-Lizon
Pour nous réveiller tous valoit une fanfare.
Au charme vainqueur de ce nom,
Cédoit celui de la paresse;
Fût-on plus endormi que ne l'est un liron,
Chacun sautoit du lit, plein d'alégresse,
En criant: Popette-et-Lizon.
S'agissoit-il d'aller à table?

On entendoit dans le sallon,
Pour signal le plus remarquable,
Et signal toujours agréable,
Retentir Popette-et-Lizon.
Si du chagrin la bizarre manie
Venoit nous prendre en trahison,
Le nom de Popette-et-Lizon
Contre sa noire tyrannie
Etoit un sûr contrepoison.
Perdoit-on son argent à l'hombre, au papillon?
Malgré la disgrace soufferte,
On oublioit bientôt sa perte
En disant Popette-et-Lizon.
De ces lieux même le patron,
Que chacun aime et que chacun révère,
Dira que Popette-et-Lizon
A soulagé ses maux en cherchant à lui plaire,
En sautant pour sa guérison;
Et que pour conserver une santé bien chère
Aux enfans encor plus qu'au père,
Les soins de Popette-et-Lizon
Valoient tout l'art d'un Machaon.
Sur le soir à la promenade
On voyoit Popette-et-Lizon,
Donnant à sa maîtresse une amusante aubade,
Autour d'elle tantôt faire mainte passade
En voltigeant sur le gazon,
Tantôt au coin d'un bois, ou d'une palissade,
L'attendre comme en embuscade,

Puis revenir en son giron.
La petite Château, qui compte un lustre à peine
Par son âge, mais deux au moins par sa raison,
Crioit alors de loin presque à perte d'haleine,
Popette-et-Lizon.
Toujours sensible au charme extrême
D'un nom si doux, l'écho du fond de sa prison
Le répétoit, et redisoit de même,
Popette-et-Lizon.
Enfin, quand le sommeil ordonnant la retraite,
Versoit sur tous les yeux ses pavots à foison,
Chacun pour tout bon-soir allant dans sa chambrette,
Disoit, Popette-et-Lizon.
Mais le tems n'en est plus, plus n'en est la saison,
Plus de Lizon, plus de Popette,
Et plus de Popette-et-Lizon.
Mustapha * de douleur en tombe en pâmoison;
Palmis ** toujours si chère à l'aimable logette,
Est depuis ce moment morne comme un oison.
La pauvre petite Blanchette ***
En devient de souci noire comme un tison.
Saint Louis de bon cœur en maudit la bassette,
Et tout d'un tems le pharaon,
Non pour quelques écus sortis de sa pochette,
Et sur le tapis vert restés pour la façon;

* *Vieux Barbet.*
** *Petite chienne.*
*** *Petite chienne toute noire.*

Mais parce qu'il voit bien que Popette-et-Lizon,
Absente désormais de ce charmant canton,
N'y peut plus réparer la perte qu'il a faite.
Grands et petits dans la maison
Tout en gémit : des Princesses l'élite,
La Princesse elle-même en paroît interdite ;
Le Prince dit qu'il en perd la raison ;
Et Château va se rendre hermite,
S'il n'entend plus parler de Popette-et-Lizon.

ÉPITRE

A MIRTIL,

TRÈS-HEUREUX CHIEN

DE S. A. S. MONSEIGNEUR

LE COMTE DE LA MARCHE.

Il faut rimer pour vous, votre maître l'ordonne,
Mirtil : non que pourtant il m'en ait fait la loi ;
Mais il souhaite enfin qu'avec vous je raisonne,
Et tout ce qu'il souhaite est un ordre pour moi.
Ne vous attendez pas cependant que ma muse,
Par des mensonges obligeans,
Colore vos défauts, les flatte, les excuse ;
Au collége, séjour de préfets, de régens,
Ce n'est pas ainsi qu'on en use ;
Ce pays n'est pas fait pour y gâter les gens.
Par-tout, en quelque lieu que le Prince se rende,
Sans que l'on vous en prie ou qu'on vous le commande,
A le suivre, Mirtil, vous mettez tous vos soins ;
Votre fidélité sur ce point est très-grande,
Mais c'est en faire plus qu'on ne vous en demande,
On vous en quitteroit à moins.

Que, quand de son travail le Prince se délasse,
Vous sautiez, vous fassiez des tours de passe-passe,
Que dans les corridors, attaché sur ses pas,
Vous le suiviez en chien fidèle, on vous le passe;
Mais au réfectoire, à la classe,
C'est ce qu'on ne vous passe pas.
Qu'il arrive un esclandre alors, je le suppose,
Et sans être devin je puis le supposer,
Chacun dira d'abord, prompt à vous accuser,
Au moins ce n'est pas moi, Mirtil en est la cause;
Car aux dépens d'un tiers ici sur toute chose
On aime fort à s'excuser.
D'ailleurs, qu'il ne vous en déplaise,
Chez votre maître même, et sans aller plus loin,
Vous ne respectez lit, ni tabouret, ni chaise;
J'en ai moi-même été témoin.
J'ai vu la porte verte, et j'ai vu votre ouvrage:
Vous en fûtes, dit-on, grondé, frotté, battu,
Et voilà ce que c'est que de n'être pas sage;
Car pourquoi la ronger, dites-moi, quelle rage,
Vous qu'on nourrit, Mirtil, à bouche que veux-tu?
Tandis qu'en vous tançant, je prêche et moralise,
Peut-être dites-vous tous bas entre vos dents,
En murmurant à votre guise:
Peste soit du collége, et peste des pédans!
Tout beau, Mirtil, tout beau, point de bruit, point d'injure;
Malgré tous vos défauts, fiez-vous-en à moi,
On vous aime au collége, encor qu'on vous censure,

On vous aime, Mirtil; mais savez-vous pourquoi?
En voici la raison : votre maître vous aime,
Il vous chérit, Mirtil, nous le savons trop bien;
Et nous savons aussi de même,
Que le proverbe dit, qui m'aime aime mon chien.
Ainsi, quelques défauts qu'on vous puisse connoître,
On vous aime, Mirtil, comptez sur cet aveu;
Car on aime trop votre maître,
Pour ne vous pas aimer un peu.

Janvier 1727

REPONSE

RÉPONSE
DE
MADAME DE R***.
A LA LETTRE
DE MONSIEUR JACO
SON PERROQUET,

Qui étoit allé faire un voyage en Normandie.

OUI, les battus doivent payer l'amende.
C'est moi qui souffre, et c'est moi qu'on gourmande :
Monsieur Jaco m'abandonne en ce lieu,
Gagne les champs, s'en va sans dire adieu ;
Et croit après qu'avec une missive
Il me mettra, moi, sur la défensive :
Que qui criera le premier le plus fort,
Aura raison, et que l'autre aura tort.
Sur ce pied-là Monsieur Jaco prend date,
En débutant par me traiter d'ingrate,
Se lamentant, et jetant les hauts cris.
Et qui déja vous en a tant appris,
Seigneur Jaco? L'air de la Normandie
Dans vous bientôt opère et fructifie.

Vous arrivez à peine, mon ami,
Et vous voilà Normand plus qu'à demi.
Un vieux routier de Vire ou de Falaise,
Ne donneroit meilleur tour à sa thèse.
N'en suis la dupe, et vous le ferai voir.
Mouchez, crachez du matin jusqu'au soir,
N'attribuerai la chose à pituite;
De vos bons tours je suis trop bien instruite:
Toujours avez sur ceci, sur cela,
Réponse à tout, et même à *qui va là.*
Qui se voudroit payer de vos défaites,
La compagnie où maintenant vous êtes,
Ne vous plaît guère, y perdez le caquet:
Le débitez ainsi, petit coquet;
Mais rien n'en crois, et sais de vos nouvelles;
Vous jargonnez trop bien auprès des belles,
On me l'a dit, et quand vous leur parlez,
Vos mots ne sont que trop articulés.
Pour les flatter, et leur faire harangue,
De tout pays vous apprenez la langue,
Et sur l'accent de Domfront, s'il le faut,
Pour badiner ne serez en défaut.
Puis à l'envi toute la compagnie
Sur les talens de Jaco se récrie;
Même en jasant fît-il un quiproquo,
On applaudit à bon compte à Jaco.
Voyez, dit-on, Jaco, qu'il est aimable!
Est-il métier dont il ne soit capable?
Par un génie, et rare et singulier,

L'adroit Jaco sait se multiplier.
Il crie, il jase, il jargonne, il babille,
Jape, miaule et siffle comme un drille,
Frappe à la porte, et répond tour-à-tour;
Il fait la poule, et puis bat du tambour;
Pour appeler les gens vaut dix sonnettes,
Les nomme tous, et leur chante goguettes:
Coqs, chiens et chats, linotes et moineaux,
On trouve en lui cent sortes d'animaux,
Tant, que l'on peut dire sans flatterie,
Qu'il fait lui seul une ménagerie.
Voilà là-bas ce qu'on dit tous les jours:
Oui, oui; mais moi qu'irritent ces discours,
Moi que l'ingrat outrage et désespère,
Je dis ici dans ma juste colère:
Jaco n'est plus en aucune façon,
Ni bon gaspard, ni même bon garçon;
C'est un petit scélérat, petit traître
Qui n'aime plus ni maîtresse ni maître,
Un petit...! oui, je le veux oublier...
Hélas! le puis-je? à quoi bon tant crier?
Je sens trop bien qu'à la moindre parole,
Dès le premier *baisez tôt*, qu'on est folle!
Je pallierai moi-même son forfait,
Et l'aimerai plus que n'ai jamais fait.
Petit fripon, ta maîtresse est trop bonne;
Tu ne vaux rien, mais mon cœur te pardonne.
Réjouis-toi, profite du bon tems;
Goûte, mon fils, les douceurs du printems.

Ne te vas point tuer à ta musique,
Laisse chanter mon frère, et qu'il s'en pique :
Des *Fa*, des *Ré*, des *Sol* par-ci, par-là,
Puis à ta mode ajuste tout cela.
Ces petits sons plairont plus dans ta gorge,
Que tous les airs que l'Opéra nous forge:
Al dispetto des Lulli, des Campra,
Jaco lui seul vaut mieux qu'un Opéra.

LE POÈTE
A L'HOTELLERIE.
ÉPITRE.

Le premier soin, en arrivant au gîte
Est de crier d'abord, et vîte, et vîte,
Du feu, du vin! qu'avons-nous pour souper?
Quels maudits lits! autant vaudroit camper.
Nous, sans songer à vétille pareille,
Bien que très-las du jour et de la veille,
Nous sommes mis tout d'abord à crier:
Vîte de l'encre, et vîte du papier,
Plume, canif et toute l'écritoire;
Si n'avez plume, apportez la lardoire.
Vous eussiez vu dans l'auberge, à ces cris,
Maître, maîtresse et valets ébahis,
Se regardant, ne sachant que nous dire,
Et se pinçant pour s'empêcher de rire,
Tant, pour des gens fatigués et recrus,
Pareils propos leur sembloient incongrus.
Ne savoient pas, amis que l'on révère,
Que ne songeons tant à la bonne chère,
Tant aux bons vins, au bon gîte, qu'à vous:
Chez nous ce soin est le premier de tous.
Que l'on ait faim, l'on en perd la mémoire.

Penser à vous vaut et manger et boire ;
Que l'on ait froid à s'en coigner les poings,
Vous nous valez un fagot pour le moins.
Ne croiriez pas combien le tout soulage
Gens comme nous, quand ils sont en voyage,
En ce tems-ci sur-tout qu'il ne fait chaud,
Et que l'or n'est plus commun qu'il ne faut.
Et plût à Dieu que demain l'aubergiste,
Quand il viendra nous présenter la liste,
Et demander compte de nos tisons,
Se tînt dûment payé de ces raisons!
Ainsi devroit en user pour bien faire,
Et ce seroit épargne toute claire ;
Mais ces gens-là, qui sont d'étranges gens,
Ne font non plus quartier que des sergens.
Et puis comptons pour peu ce qu'il en coûte
D'argent, de soins, de peine sur la route,
Nous consolant du tout sur cet espoir,
Que dans demain nous pourrons vous revoir.
Lors vous ferons de naïves peintures,
Et du voyage, et de nos aventures ;
Souvent le jour embourbés à demi,
La nuit avons point ou fort peu dormi;
Car à grand'peine échappés de la boue,
Trouvions des lits où l'on est sur la roue ;
Et cependant malgré le mauvais tems,
Les mauvais lits, sommes gais et contens;
Si qu'on croiroit, à voir notre visage,
Que n'avons eu que biens dans le voayge ;

Qu'en gens heureux avons presque toujours,
Hors quelques heures, roulé sur le velours:
Tant est bien dit, tant est vrai ce qu'on chante,
Que tout va bien lorsque l'ame est contente!
Or vous devons un tel contentement,
Et qui plus est, l'avouons hautement;
Et vous disons pleins de reconnoissance:
Si tant de bien faites en votre absence,
Combien doit-on s'en promettre de vous,
Quand à Paris vous vous rendrez à nous!
Fait à Mormant, dans notre hôtellerie;
Nous attendons prompte réponse à Brie.

A MONSIEUR DE R***.

SOUS LE NOM DE MADAME SA SŒUR,

Pour accompagner la Bibliothèque bleue qu'elle lui envoyoit en guise de Bouquet, le jour de la Fête de Saint Gérard son Patron.

Qu'en direz-vous, seigneur Gérard,
N'est-ce point venir un peu tard
Célébrer votre heureuse fête?
Pour le bien faire il me falloit des fleurs:
En vain, pour en trouver de toutes les couleurs,
Je me suis souvent mise en quête;
Bien savez que les vents toujours pleins de rigueurs,
Durant ce triste tems, et plus d'une tempête
En ce pays-ci, comme ailleurs,
Ont tout raflé: cela pour nous n'est guère honnête.
Faute donc d'autres fleurs, faute d'autres bouquêts,
Il faut, Seigneur, il faut à ma requête,
Vous contenter d'un nombre de bluets.
Bluets non tels que ceux que la badine Flore,
Comme un premier essai de ses dons au printems,
Dans les campagnes fait éclore,

Dans

Et que l'on néglige en tout tems;
Mais bluets de plus noble espèce,
Et qui par les attraits puissans,
Par leur douceur, leur gentillesse
Charment plus l'esprit que les sens.
On vante comme belles choses
Les lys, les jasmins et les roses,
Et toutes ces fleurs qu'à grands frais
Les bouquetières nous apprêtent;
Mais ces fleurs si belles entêtent;
Les bluets n'entêtent jamais.
Des autres fleurs la beauté passagère
Se flétrit et ne dure guère:
Le printems qui les vit fleurir
Les voit l'une après l'autre, et sécher et mourir.
De mes bluets la fraîcheur immortelle
Se conserve toujours, soit qu'il vente ou qu'il gèle;
Qu'on les tienne en campagne, ou bien près des tisons,
Ils sont de toutes les saisons.
On nous fait bien valoir dans la métamorphose,
Certaine fleur où l'on nous dit
Que le nom d'un héros se trouvoit en petit:
Peut-être qu'en ce point Ovide nous impose;
Mais quand il diroit vérité,
Mes bluets, qu'à bon droit je vante,
L'emportent de beaucoup encor de ce côté.
On y trouve tracé d'une main élégante

Non deux lettres du nom d'un héros furieux
Qu'on devine, faute de mieux ;
Mais les gestes, les faits et l'histoire éclatante
De Charlemagne et de ses douze pairs,
Des quatre fils-Aymon, et d'autres preux divers,
Gens d'honneur, mais un peu larrons que je ne
mente.
Et quelle fleur pourroit encor
Avec de tels bluets entrer en parallèle ?
Conservez-les plus chèrement que l'or.
Pouvois-je mieux chômer votre fête nouvelle
Qu'avec un tel bouquet, qui vaut seul un trésor ?
Pour adoucir l'acrimonie
Des soucis et du noir chagrin,
C'est un remède admirable et divin :
Contre la plus fière insomnie
C'est un soporatif spécifique et certain.
En vous couchant flairez sans autre chose
Un de ces bluets bienfaisans ;
Ou si vous l'aimez mieux, pour cause,
Prenez-en par l'oreille une petite dose,
Vous aurez dans la nuit des rêves triomphans.
Vous croirez voir par-tout des Huons, des Rolands,
Chevaliers toujours prêts à pousser l'estocade,
Hacher des fierabras, détrancher des géants,
Et les mettre en capilotade.
Que dis-je, des Rolands, des Huons ! par hasard
Y rencontrerez-vous aussi plus d'un Gérard.
Mais quoi qu'on raconte de rare

Des héros d'autrefois, et des Gérards passés,
Vous les avez chez moi tous effacés :
Et, s'il faut opter, je déclare
Que je suis et serai sans cesse pour celui
Que je chante et fête aujourd'hui.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

TÉMOIN du juste soin qui me presse et m'agite,
Ayez pitié, Seigneur, de mon ame interdite;
Parlez, Dieu de lumière; et du trouble vainqueur,
Eclairez mon esprit, et rassurez mon cœur.
Formé de votre main, ce cœur est votre ouvrage:
Vous vous donnez à lui pour être son partage.
Mais hélas! peu sensible à ce suprême honneur,
L'ingrat a trop long-tems négligé son bonheur:
Il reconnoît son crime, ordonnez du supplice;
A vos justes rigueurs il s'offre en sacrifice;
Et foulant ces objets qui l'avoient su charmer,
Vous êtes désormais celui qu'il veut aimer:
Mais pour le seconder dans l'ardeur de vous plaire,
Vous-même marquez-lui comment il doit le faire.
Seigneur, quand d'un esprit épuré par la foi,
Je reconnois vos soins et vos bontés sur moi:
Quand de tous vos bienfaits rappelant la mémoire,
Je vois jusqu'où pour moi s'abaissa votre gloire;
Que du fond du néant par votre main tiré,
Je vous dois jusqu'au jour dont je suis éclairé;
Que d'une aveugle erreur préservant ma naissance,
Vous m'avez du vrai bien donné la connoissance:
Quand aux tourmens pour moi vous venez vous livrer:

Quand pour moi sur la croix je vous vois expirer,
Et d'un père irrité devenant la victime,
Prendre sur vous, Seigneur, la peine de mon crime:
Quand mon esprit enfin, quand mes sens enchantés,
Se figurent ces biens que vous leur présentez,
Cette gloire, où mes yeux à peine osent s'étendre,
Que même en possédant je ne pourrai comprendre;
Ces plaisirs dont jamais rien ne rompra le cours,
Qui seront sans mélange et dureront toujours:
Ah! c'est alors qu'épris de la plus vive flâme,
Aux doux ravissemens j'abandonne mon ame,
C'est alors qu'embrâsé, dans cet heureux retour,
Je vous jure et promets un éternel amour.
Mais je ne sais, Seigneur, quelle délicatesse,
Vient alarmer mon cœur d'un souci qui le blesse:
Ne m'abusé-je point en ce transport charmant?
N'est-ce point vos bienfaits que j'aime en vous aimant?
Non, je n'écoute point cette injuste pensée;
Ma tendresse pour vous n'est point intéressée:
Quand je pourrois, Seigneur, oublier vos bienfaits,
Votre amour dans mon cœur ne s'éteindroit jamais.
N'eussé-je de mon Dieu jamais rien à prétendre,
Je veux brûler pour lui de l'ardeur la plus tendre,
Et du plus pur amour saintement enflammé,
Aimer ce bel objet comme il doit être aimé.

SUR LE PRONEUR

A CHARENTON.

Le bon métier à Charenton,
Que le métier de Prôneur et d'Apôtre!
Pour cette vie au moins il est fort bon,
Je ne sais pas s'il le sera pour l'autre.
Sirops, café, thé, chocolat,
Ustensiles de toute sorte,
Et du goût le plus délicat;
Consommés pleins d'un suc, qui porte
Si bénigne vertu jusques au fond du cœur:
Consommés dont on reconforte
L'estomac épuisé du trop zélé Prôneur,
Et que dès le matin dans sa chambre on apporte:
Que de douceurs, hélas! c'est plus qu'il n'en faudroit
Pour pervertir un Jean-Baptiste,
Si pervertir il se pouvoit.
Je vous tiens pour perdu, si Dieu ne vous assiste.
Confrère, sauvons-nous d'un lieu
Où l'on sert si saintement Dieu,
Qu'on n'a pas grand besoin d'Apôtres:

Le salut du Prôneur est le seul en danger ;
A force de le ménager,
On le damne, tandis qu'il veut sauver les autres.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

ÉPITRES.

I. A MONSIEUR ESTIENNE, *Libraire de Paris, sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poésies.* page 1

Réponse pour M. Estienne, *à la Pièce précédente.* 8

II. A. S. A. S. Monseigneur le Duc du Maine, *sur un présent de vingt-deux Pâtés qu'il avoit envoyés aux Jésuites qui sont chargés du Journal de Trévoux.* 13

III. A Monseigneur l'Évêque d'Angers, *sur des* De profundis *qu'il avoit dits à l'intention de l'Auteur qu'il croyoit mort.* 21

IV. A Monsieur ***, *ou le* Bourniquet. 25

V. A. M. L. M. de M**, *qui avoit demandé à l'Auteur des Vers sur un Parquet.*

Le Parquet. 31

L'Épître. 33

VI. A Madame la Présidente Brunet de Chailly, *sous le nom d'une Dame de ses amies.* 38

VII. A Monsieur A*** C. A. L. C. D. A. *sous le nom de sa belle-sœur, en lui envoyant de petites figures Chinoises en broderie.* 43
VIII. A Monsieur *** *ou Épître au Normand.* 46
IX. Pour Monseigneur le Dauphin, (depuis le roi Louis XV) *au sujet d'une aventure arrivée entre lui et le petit Marquis de Brancas.* 50
X. Au même Monseigneur le Dauphin, *pour lui demander la permission de l'aller voir.* 56
XI. Epître en Rondeau, au même Monseigneur le Dauphin, *après l'avoir vu.* 59
XII. A. M. L. C. D*** *en lui envoyant un mémoire des dégâts faits par son chat.* 63
XIII. Epître Apologétique *du nommé Minet, Chat de M. L. C. D**, audit Seigneur son Maître.* 66
XIV. A M. Pajot des Marches *en 1711.* 69
XV. A Monsieur A*** de M**. 71
XVI. A Monsieur de S***. 73

PIÈCES CRITIQUES.

La Valise du Poète. 80
A Monsieur I. D. F. A. G. A. P. *sur la décadence du bon goût.* 92
Apologie de l'Auteur, *sur ce qu'il s'amuse quelquefois à faire des Vers, et à en faire dans le style de Marot.* 101
Nécessité de la Critique, *ou le grand Prévôt du Parnasse.* 109
Santeuil vengé. 124

PIÈCES MÊLÉES.

Plaintes *sur la lenteur et la négligence du Messager du Mans.* 128
Sur l'avénement *heureux et inespéré du Messager du Mans,* 135
Le Chêne *et* l'Épine, *à M. l'Abbé du D***.* 143
Réponse de l'Hermite *à la Mercuriale de son Chêne.* 150
La Rhune, *à Madame la Marquise de Mirepoix.* 154
Portrait de Charles XII, *Roi de Suède.* 169
Ode à Mars, *sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne, avec une traduction en Vers latins.* 174

Horoscope *sur la naissance du fils de M. A. D*** D. M.* 182
Virelay manqué. *Sur l'incertitude des choses de ce monde.* 199
Bouquet *à Monseigneur l'Archevêque de Bourges, depuis Cardinal de Gévres.* 206
Le Poète Tapissier, *honni et vengé, à Madame ***.* 207
Au Roi, *sur le jour de sa naissance, Compliment envoyé en 1718, par* M. le Comte d'Auvergne, *Pensionnaire du Collége de Louis le Grand.* 219
Au Roi: *Remercîment fait par le même, sur un Congé donné par Sa Majesté pour le jour de sa naissance.* 221
Au Roi: *Compliment envoyé en 1719, pour le jour de sa naissance, par le même* M. le Comte d'Auvergne. 224
A. S. A. S. M. le Comte de la Marche, *sur quelques petites Vers adressés par le Prince à l'Auteur, où il lui disoit qu'il étoit les délices de l'Hélicon.* 226
Les Pincettes, *dédiées aux Tisonneurs.* 228
Les Tisons. 233
Épître *du Docteur Janot, Singe de M. le C. D***, audit Seigneur son Maître.* 241
Réponse de M. le C. D***. *à l'Epître du Docteur Janot.* 245
Imitation *de la première Satyre du I. Livre d'Horace.* 249
Imitation *de l'Epître XVIII. du I. Livre d'Horace.* 256

Gazette du Parnasse, *à la Majorité de Louis XV.* 269
Compliment fait au Roi, *sur sa convalescence en 1721.* 275
Adieu de l'Auteur *à sa vieille Calote grise. Epître.* 276
Dépit *contre le jeu de Quadrille.* 285
Au Roi : *Remercîment sur un Médaillon d'or, frappé au sujet de son Sacre, et donné par sa Majesté à la Bibliothèque des Jésuites du Collége de Louis le Grand.* 289
La Ravigote, *à S. A. Monseigneur le Duc de Bouillon.* 291
Plaintes *sur la mort d'un Serin.* 294
A très-aimable et très-heureuse Chienne *Popette-et-Lizon. Epître.* 298
Epître à Mirtil, *très-heureux Chien de S. A. S. Monseigneur le Comte de la Marche.* 302
Réponse *de Madame de R*** à la Lettre de Monsieur Jaco son Perroquet.* 305
Le Poète *à l'Hôtellerie. Epître.* 309
A Monsieur de R*** *sous le nom de Madame sa sœur, pour accompagner la Bibliothèque bleue qu'elle lui envoyoit en guise de Bouquet le jour de la fête de S. Gérard son Patron.* 312
Sur l'amour de Dieu. 316
Sur le Prôneur à Charenton. 318

Fin de la Table du premier Volume.

Universitas
BIBLIOTHECA

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Livre intitulé : *Recueil de Poésies diverses.* Le Public a déja reconnu le mérite singulier de presque tous ces Ouvrages. Il est heureux pour un Livre d'être déja loué quand on l'imprime. FAIT à Paris ce 25 Janvier mil sept cent dix-neuf.

HOUDART DE LA MOTTE.

AUTRE APPROBATION.

J'AI relu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Poésies diverses du R. P. DU CERCEAU.* A Paris, ce 6 Juin mil sept cent quarante-six.

SOUCHAY.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A tous nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos bien

amés *la Veuve Jacques Estienne*, *et Jacques Estienne fils aîné*, *Libraires à Paris*, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer et donner au Public les Ouvrages qui ont pour titre, *La manière d'enseigner et d'étudier les Belles Lettres; Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Medes et des Perses, des Macédoniens et des Grecs; Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium; Quintiliani Oratoriæ Institutionis Libri XII.* par ROLLIN: *le Spectacle de la Nature; l'Histoire du Ciel; la Mécanique des Langues, et l'art de les enseigner*, par PLUCHE: *Dictionnaire universel de Commerce; le Parfait Négociant*, par SAVARY: *Instruction d'un Père à son Fils et à sa Fille*, par DUPUY: *Conférences de Paris sur le Mariage et l'Usure: Cours de Peinture, et Abrégé de la Vie des Peintres*, par DE PILES: *Les Œuvres du Père du Corceau, contenant ses Poésies diverses et la conjuration de Gabrini: Sacrifice de Foi et d'Amour*, par le Père GOURDAN: *Selectæ è veteri testamento et è profanis scriptoribus Historiæ: les Avantures de Télémaque; Dialogues sur l'Eloquence; Démonstration de l'existence de Dieu; Lettres sur la Religion et la Métaphysique; Dialogues des Morts; Abrégé des Vies des anciens Philosophes; Sermons sur divers sujets*, par M. DE FENELON, s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposans: Nous leur avons permis et permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, et autant de fois que bon leur semblera, et de les vendre, faire vendre et débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de *quarante années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autre, sans permission expresse et par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers auxdits Exposans, ou à ceux qui auront droit d'eux, et de tous dépens, dommages et intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en bon papier et beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes ; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher et Féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre et un dans celle de notredit très-cher et Féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, et un dans celle de notre très-cher et Féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MACHAUT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir lesdits Exposans, et leurs ayant cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue

pour duement signifiée ; et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers et Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Versailles le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-deux, et de notre Règne le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N°. 737, Fol. 584, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 7 Mars 1752.

HÉRISSANT, Adjoint.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR, 1785

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume
près la dernière date timbrée
i-dessous devra payer une
mende de dix sous, plus cinq
ous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ot
Date due

For failure to retu
on or before the last da
ed below there will be
ten cents, and an ext
of five cents for each
day.